



Revue de Presse

Extraits - 8 décembre 2015

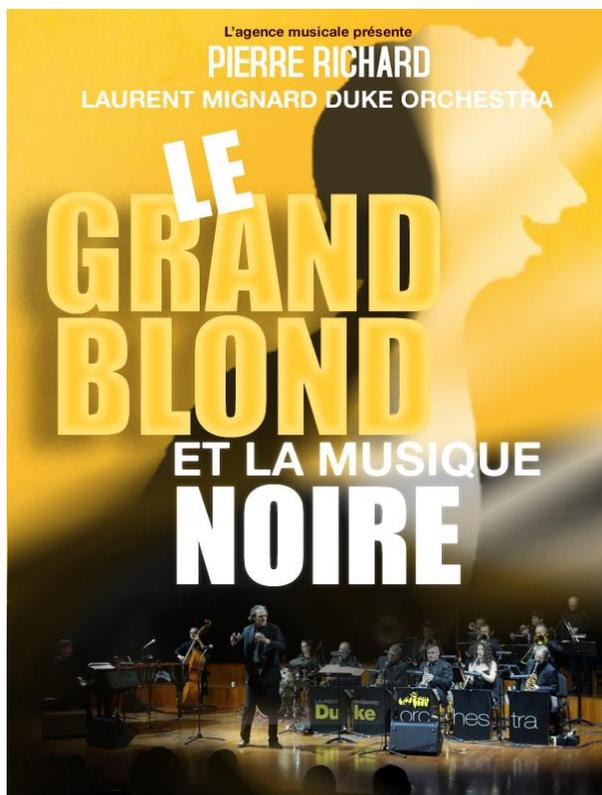
TV

- 02/07/15 TF1 – concert « Live au Château d’Oléron »
02/06/15 France 3 Nord Pas de Calais, Culture Box
01/06/15 France 2 - [Journal de 13h, Elise Lucet](#)
10/05/15 France 2 – [Vivement Dimanche](#) avec Pierre Richers
26/10/14 France 2 - [Journal de 13h, Elise Lucet](#)
26/06/12 Mezzo - Concert Battle Royal “live Jazz à Vienne 2011”
26/10/14 France 2 – JT 13h Elise Lucet
26/06/12 Mezzo - Concert Battle Royal “live Jazz à Vienne 2011”
04/03/12 TF1 – concert « Live au Collège des Bernardins »
19/08/11 France 3 – 12/13 Côte d’Azur « Jazz à Ramatuelle »
18/08/11 France 3 – 19/20 Côte d’Azur « Jazz à Ramatuelle »
22/03/11 France 24 « le Journal de la Culture »
07/10/10 Télémiroir Nîmes
06/01/11 France 3 Limousin – itw LM
25/04/03 M6 « Jazz 6 » Philippe Adler
28/05/03 France 3 Ile de France « 19/20 »
30/05/03 France 2 « Journal de la Nuit »

RADIO

- Juin 2015 FIP - [sélection album de la semaine](#)
France Musique - Open Jazz, Itw RCF Stéphanie Gallet, TSF jazz – journal de 18h,
France Info, FIP, itw RCF Nord de France, itw RCF Alpha Rennes, direct France Bleu
Armorique, itw France Bleu Toulouse, itw radio Présence, itw RCF Dialogue Aix, direct
France Bleu Provence, direct RCF Lyon, direct France Bleu Gard-Lozère,
28/09/14 France Info – Tendances Jazz
27/09/14 RFI – [L’épopée des musiques noires](#), Joe Farmer
21/09/14 France Inter - [Summertime](#) Elsa Boubil
21/09/14 France Inter – itw Summertime Elsa Boubil
27/09/14 RFI – itw L’épopée des musiques noires, Joe Farmer
Sept 2014 FIP, France Info, TSF jazz, itw France Bleu, itw RCF, itw Radio Notre Dame
26/05/14 TSF jazz – spécial Duke Ellington, avec Yann Moix et François Durpaire
05/04/14 France Culture « Sur écoute » interview LM avec Erik Truffaz et Nicolas Folmer
19/01/14 France Musique « On ne badine pas avec le jazz » - Jazz et Ellington sans Duke
22/04/13 TSF jazz Laure Albernhe « concert du jour »
19/04/13 France Musique « Open Jazz » - Alex Dutilh
18/04/13 TSF jazz Pierre Bouteiller « Si Bémol & Fadaïses »
15/04/13 RTL « Les grosses têtes » avec Victoria Abril
29/10/12 TSF “Jazz Live” - Battle Royal
29/10/12 TSF playlist “Midnight in Paris” - Ellington French Touch
23/10/12 FIP “Club Jazz a FIP” interview - Battle Royal

03/10/12 TSF "le 20h" interview - Battle Royal
 oct/12 FIP Battle Royal et Ellington French Touch en playlist
 23/09/12 France Info "Tendance Jazz" Anne Chépeau - Battle Royal
 23/09/12 Vallée FM "Opus Jazzis" special Battle Royal
 22/09/12 RFI "L'épopée des musiques noires" Joe Farmer interview - Battle Royal
 22/09/12 France Bleu Frequenza Mora "Arrivée d'air chaud" Patrice Antona - Battle Royal
 17/09/12 France Musique "Open Jazz" Alex Dutilh - Battle Royal
 05/09/12 TSF "disque du jour" Battle Royal
 sept/12 FIP "Battle Royal" et "Ellington French Touch" en playlist
 05/07/11 France Inter "Summertime" - Battle Royal « live » en direct de Jazz à Vienne
 12/03/12 RTL « l'heure du jazz » RTL chronique et extraits par Jean-Yves Chaperon
 11/03/12 France Info « Tendance Jazz » chronique par Anne Chépeau
 11/03/12 TSF jazz - Jazz Fan par Laure Alberne - itw Claude Carrière
 10/03/12 RFI « Mega fourmil » présentation album
 08/03/12 France Musique « Open Jazz » présentation album par Alex Dutilh
 08/03/12 TSF Jazz « le 20h » - itw LM par Bob Garcia
 06/03/12 Jazz Attitude par Sir Ali – Spécial Laurent Mignard
 06/03/12 France Musique « Jazzistique » extrait album et annonce concert
 04/03/12 FIP – présentation album et annonce concert par Philippe Etheldrède
 04/03/12 France Inter « Summertime »
 04/03/12 RFI « l'épopée des musiques noires » - chronique par Joe Farmer
 27/02/12 TSF jazz – « Ellington French touch » disque du jour
 20/02/12 Europe 1 – « rendez-vous à l'hôtel » par Wendy Bouchard
 16/02/12 TSF Jazz – « si bémol et fadaises » - Pierre Bouteiller invite Claude Carrière
 25/08/11 TSF Jazz – « Jazz Live » en direct de « Jazz à Ramatuelle »
 05/07/11 France Inter « Summertime » - Battle Royal « live » en direct de Jazz à Vienne
 23/03/11 France Musique « Open Jazz »
 23/03/11 TSF Jazz « le 20h » - itw LM
 18-21/03/11 TSF Jazz « Jazz News » - annonces Alhambra à l'antenne et jeux
 19/03/11 France Musique « Jazzistiques »
 12/03/11 RFI « L'épopée des musiques noires » Joe Farmer - itw LM & Claude Carrière
 07/01/11 France Bleu Périgieux - itw LM
 29/04/05 France Culture « Un poco agitato » Yvan Amar - itw LM & Rhoda Scott
 24/12/04 France Musique « Jazz Club » à l'Entrepôt
 25/05/04 TSF Jazz « le 20h » - itw LM & François Biensan
 17/05/03 Europe 1 « Vie Nocture » Thierry Lecamp - itw LM
 05/05/03 France Inter « Journal 13/14 » - itw LM & LaVelle
 05/05/03 France Inter « Pop Club » José Arthur - itw LM & Henri Salvador



LA DÉPÊCHE
DU MIDI

03-05-2015

Vendredi sur scène



Pierre Richard irrésistiblement facétieux pour redécouvrir l'œuvre de Duke Ellington. Photo Pascal Bouclier

Des standards «Just a gigolo», «Buona Sera», «Sing sing», en hommage à Louis Prima par l'orchestre éponyme Louis Prima for ever qui ouvrait la première partie de la soirée de vendredi, au grand compositeur Duke Ellington par Laurent Mignard et son Duke Orchestra, la Cuivrée Spéciale a ménagé les goûts comme elle sait le faire tout en offrant au public qui a littéralement explosé avec près de 1300 spectateurs, ce qui

se fait de mieux dans le genre. À guichets fermés, à l'instar de la soirée d'hier, la fréquentation a boosté l'enthousiasme et fait péter l'applaudimètre. Pierre Richard dans le rôle du facétieux ingénu, éructant de bons mots, s'est transformé en chef d'orchestre occasionnel, instrumentiste, papa-poule. De grand maladroit et d'aimant attirant les embrouilles (sur la scène comme dans la vie, le bus qui devait l'amener de Toulouse à Limoux est tombé en panne, ce qui ne l'a pas surpris). Des rôles, à l'exception de ce dernier, vécus par substitution par chacun de nous et que le comédien restitue avec finesse et tact. À la cave à cuivres dans le cadre de la soirée Antech, le Comptoir des fous, le bien nommé a fait danser un public record là aussi sur des rythmes de swing'n roll, mélange de musique actuelle chanson festive et jazz New Orleans.



Laurent Mignard Duke Orchestra

Duke Ellington Sacred Concert

1 CD + 1 DVD Juste une trace / Socradisc



Nouveauté. La musique sacrée d'Ellington s'apparente aux monuments classés au patrimoine mondial. On les admire de confiance. On leur témoigne, de loin, du respect. Hormis, toutefois, quelques thèmes passés au rang de standards (*Come Sunday*), on l'écoute peu et on la joue encore moins. L'entreprise de Laurent Mignard, lui consacrer un concert entier, n'était donc pas dépourvue de pertinence. Ni d'ambition. Il s'était entouré, pour ce faire, de son big band augmenté de quelques artistes, dont Mercedes Ellington, petite-fille du compositeur et interprète des gloses que Duke lui-même a données de son œuvre. Capté en direct, ce concert-spectacle fait l'objet d'un copieux DVD, tandis qu'on retrouve sur le CD une sélection significative. L'un et l'autre appellent un premier commentaire : Laurent Mignard n'a pas été corseté par une révérence excessive et il insuffle aux partitions une vie, et même une vigueur, qui les renouvellent. Son Duke Orchestra fait preuve d'une parfaite homogénéité et l'articulation avec les divers chœurs venus prêter leur concours, notamment Les Voix en Mouvement, ou l'intervention du *tap dancer* Fabien Ruiz, dans *David Danced Before The Lord*, ne souffrent d'aucun hiatus, d'aucune approximation.



Deuxième satisfaction, la qualité des arrangements, dignes des originaux, et celle des solistes. Plus contestables, certains récitatifs, qui auraient gagné à être raccourcis, et quelques exercices de virtuosité gratuite dans le suraigu. Mais, déjà, Cat Anderson... Réserves mineures eu égard à la réussite d'ensemble que l'on appréciera de "vives voix" dans six cathédrales de France au cours du mois de juin. •

JACQUES ABOUCAYA

**Personnel détaillé dans le livret.
Paris, Eglise de La Madeleine,
1^{er} octobre 2014.**

Jazz Magazine Numéro 673 Juin 201

Bulletin du hcf
Organe musical du Hot Club de France

[Lire la chronique ici](#)

La musique du "Duke" à l'assaut des cathédrales

(frs) *musique-jazz-gospel-classique*

Le Laurent Mignard Duke Orchestra, un orchestre référence parmi ceux célébrant la musique de Duke Ellington, et l'ensemble vocal Les Voix en Mouvement inaugurent mardi à Lille le "Tour des Cathédrales" dédié au "Sacred concert", une oeuvre du "Duke" entre jazz et musique sacrée.

Lancée à Notre-Dame-de-la-Treille, la tournée passera jusqu'au 12 juin par la cathédrale Saint-Pierre de Rennes, la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse, la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, la Basilique de Fourvière à Lyon et l'Eglise Sainte-Perpétue de Nîmes. "Il a fallu convaincre les évêchés, trouver les financements, et il y a eu un gros travail de production", a déclaré à l'AFP Laurent Mignard à quelques heures de la première représentation.

"Pendant cette tournée, il y a 32 membres permanents sur scène, les quinze musiciens de l'orchestre, douze choristes professionnels et cinq solistes, auxquels s'ajoutent dix techniciens", précise-t-il. Sur cette ossature se grefferont pour certains concerts des chorales locales: à Rennes, le Soul Spirit Choir viendra porter le nombre de personnes sur scène à une centaine, et les Soul Sunshine Voices à Toulouse à une soixantaine. L'idée d'une telle tournée était en germe depuis le "Sacred Concert" donné le 1er octobre à l'Eglise de La Madeleine à Paris, avec plus de 120 choristes dont la petite-fille de Duke Ellington, Mercedes Ellington. Cet oratorio mêlant avec ferveur et élégance le jazz, le gospel, la danse, les claquettes et la musique néo-classique, que Duke Ellington avait composé à l'automne de sa vie pour rendre grâce au divin, avait alors été acclamé par plus de 1.200 personnes.

Plus qu'un concert, le "Tour des Cathédrales" est un véritable spectacle, avec une mise en lumière adaptée à l'architecture de chaque édifice et un gros travail d'amplification afin d'en corriger les failles acoustiques. "Chaque cathédrale deviendra le décor du spectacle", a souligné Laurent Mignard.

Copie conforme du big band de Duke Ellington, le Laurent Mignard Duke Orchestra se consacre depuis douze ans avec dévotion à l'interprétation de la musique du célèbre pianiste afro-américain qui, au-delà du jazz, "swing" ou jungle", est considéré comme l'un des plus grands compositeurs du XXe siècle tous genres confondus.

chc/dab/DS - © 06/2015 AFP



N'oubliez pas Duke !

Lundi, 01 Juin 2015 19:32 | Écrit par Ludovic Florin

Comme on peut le lire dans le dernier numéro de *Jazz Magazine* (n° 673, juin 2015), Laurent Mignard et son Duke Orchestra entame à partir du 2 juin une tournée où ils donneront à entendre la musique sacrée de Duke Ellington. A chaque fois plus d'une centaine d'interprètes, intégrant à des choeurs locaux - pas de meilleure pédagogie possible auprès d'un large public !

Un événement à ne rater sous aucun prétexte lorsque l'on se prétend jazzfan !!

Jazz Magazine se fera l'écho sur ce blog de certains concerts.

Dates de ce Tour des Cathédrales du Duke Ellington Sacred Concert :

2 juin – LILLE

4 juin – RENNES

9 juin – TOULOUSE

10 juin – AIX-EN-PROVENCE

11 juin – LYON

12 juin – NÎMES

Ce que Duke doit à Dieu (et inversement)



Passage au paradis le 1^{er} octobre 2014, en l'Église de la Madeleine à Paris. Atterrissage sur la planète supérieure. Laurent Mignard Duke Orchestra inaugure le chapitre des concerts sacrés de Duke Ellington. Somptueux. « *Dieu a voulu rendre grâce toute sa vie* », révélait Mignard invité par Michel Drucker, le dimanche 10 mai 2015. On peut donc évoquer les grandes heures de l'humanité à l'émission de grande écoute. Ou les révéler au grand public, comme l'acteur Pierre Richard dans son autobiographie : « *Je ne sais rien mais je dirai tout* ». Il

avoue une vénération du vieux jazz. Le comédien scatte sur le plateau de Drucker « *It Don't Mean a Thing* ». Le titre de Duke n'a pas pris une ride. L'interprète pas davantage. Le Grand Blond montera devant les musiciens pour la tournée monumentale. Laurent Mignard Duke Orchestra entame mardi 2 juin le tour des grandes cathédrales. Mignard : « *On va les embraser de lumière* ». On le croit. Les embrasser, aussi, car la formation donne davantage que son cœur à l'œuvre du compositeur américain. Il s'agit de cela : célébrer les quarante années grises passées sans Duke, mort en 1974.

Il ne faudrait jamais s'interrompre de fêter Duke. Miles Davis le recommandait, qui s'y connaissait en valeur des jazzmen. Pour avoir une idée du programme des cathédrales, qui durera jusqu'au 12 juin (60 artistes sur scène), visionner absolument le concert de la Madeleine ! Le DVD sort fin mai. 1200 personnes ouvrent béants les yeux, les oreilles, la bouche ! S'extasient, communient, s'élèvent. Autre monde. « *Hors du temps* », commentera le spécialiste légendaire du Duke, Claude Carrière, qui édita dans les années soixante l'intégralité de la production du maître sur le label RCA. Le rêve illuminera six cathédrales en juin (Lille le 2 juin, Rennes le 4 ; Toulouse le 9 ; Aix le 10 ; Lyon le 11 ; Nîmes le 12). Exceptionnel ? Rien que de très courant pour l'association *La Maison du Duke*, qui entretient la flamme du monstre sacré.

Le 9 mai par exemple, dans la minuscule cave du Club Autour de Midi, rue Lepic, devant une trentaine d'adhérents éberlués, deux conférenciers brosent le personnage de Duke sous l'angle de la psychanalyse. Planchent le clinicien Denys Salleron et le musicien Laurent Mignard, casquette du connaisseur. Le duo exploite plusieurs sources : le témoignage oral direct de la petite-fille de Duke, Mercédès Ellington (récitante dans le Duke band de Mignard) ; les ouvrages des érudits (référence : l'ouvrage de John Hasse) ; l'autobiographie du Duke himself (*Music is my Mistress*). L'origine du génie et les ressorts à travers l'analyse en profondeur représente un bonheur de découverte. L'œuvre du Duke se construit sur trois pulsions : le blues du peuple noir ; les valeurs américaines de challenge (et de réussite) ; l'élévation avec Dieu. Oh bien sûr, parce que, fasciné, j'ai noté sans interruption le propos pendant deux heures, je pourrais hiérarchiser les situations depuis l'amour pathologique de la mère, empiler les mentions (Duke détestait le vert, flashait sur le rose), citer les bons mots (quand Duke drague : « *vous rendez cette robe très jolie !* »), enchaîner les histoires (32 hot-dogs en une soirée). Avec à la clé 36 analyses pertinentes plaquées sur l'homme dont l'orchestre composerait la famille immortelle. Eh bien non ! Au risque de froisser, je déclare sans vergogne l'intention de conserver pour moi la lumière éprouvée en écoutant les gars de La Maison du Duke partager leur passion. Duke répétait cette comparaison : « *L'artiste est un iceberg* ». On en voit émerger qu'un morceau. En savourant la plus petite des tranches dans la cathédrale, vous penserez sans doute à celui qui déclarait que « *le plus grand des péchés, c'est d'entraîner l'être humain vers l'inhumanité* ». - **Bruno Pfeiffer**

Duke Ellington s'élève dans les cathédrales

[Lire l'article](#)

LA VOIX DU NORD

31/05/2015

Lille - « Duke Ellington Sacred Concert » mardi à la Treille

Le Duke Orchestra dirigé par Laurent Mignard jouera à la cathédrale un oratorio exprimant la foi et les multiples talents d'écriture du compositeur américain, disparu il y a 40 ans.



Le 1er octobre 2014, pour célébrer le 40e anniversaire de la disparition de Duke Ellington, Laurent Mignard et son Duke Orchestra se produisaient à la Madeleine à Paris pour présenter les musiques sacrées du compositeur. En présence de Mercedes Ellington, la petite-fille du maître, « un moment très poignant, avec une église pleine à craquer, des gens bouleversés, et une oeuvre d'une grande

vitalité ». Un succès qui a conduit le chef d'orchestre à se risquer dans un projet un peu fou : une tournée des cathédrales.

À Lille, c'est à Notre-Dame de la Treille que le Sacred Concert sera présenté, sous la forme d'un oratorio. « On y attend tous les publics, reprend Laurent Mignard, des gens plutôt âgés bien sûr, mais aussi des jeunes, des croyants et des athées. Ce concert permet de découvrir tout ce que Duke Ellington pouvait écrire : du jazz, mais aussi du gospel, de la chanson, de la grande musique... »

« Une parole de paix »

Le Duke Orchestra (quinze musiciens) sera accompagné des Voix en mouvement (douze choristes), de la soliste Sylvia Howard et du claquettiste Fabien Ruiz. Le spectacle, avec ce beau plateau artistique et son habillage de lumières, fera passer un « message oecuménique d'amour et de respect de l'autre, une parole de paix ».

Mardi 2 juin, à 20 h 30, à la cathédrale Notre-Dame de la Treille, place Gilleson.



la Croix

26/09/2014

Le Parisien

VIII^e

30/09/2014

Hommage à Duke Ellington à la Madeleine

■ A l'occasion du quarantième anniversaire de la disparition d'Edward « Duke » Ellington, l'église de la Madeleine (VIII^e) organise demain soir un concert exceptionnel autour des musiques sacrées du jazzman américain. Plus de 160 artistes seront réunis pour cet événement, dont Emmanuel Pi Djob (révélé par l'émission « The Voice »), Mercedes Ellington (la petite-fille du musicien), plus d'une centaine de choristes et le Duke Orchestra de Laurent Mignard, considéré comme le meilleur ambassadeur de l'œuvre de Duke Ellington en Europe. Cet ensemble entamera une tournée en France l'été prochain. *Demain soir à partir de 21 heures à l'église de la Madeleine (VIII^e). M^o Madeleine. Tarif : entre 27 et 58 €.*

Le « Sacred Concert » de Duke Ellington à la Madeleine

En 1965, invité à jouer dans la cathédrale de San Francisco, Duke Ellington avait composé un concert de musique sacrée dont il se sentait particulièrement heureux : « *C'est ce que j'ai fait de plus important* », disait-il. À l'occasion du



40^e anniversaire de sa mort, le chef d'orchestre Laurent Mignard et son « Duke Orchestra », fondé en 2003, proposent mercredi soir de réentendre ce *Sacred Concert* dans des conditions idéales, dans l'église de la Madeleine. Accompagnés par Mercedes Ellington, petite-fille du « Duke » qui lira plusieurs de ses textes, 80 artistes rendent hommage à l'engagement spirituel du grand compositeur. Parmi eux, trois solistes - les chanteuses Nicolle Rochelle et Sylvia Howard, le chanteur Emmanuel Pi Djob - et le danseur de claquette Fabien Ruiz, mais aussi les choristes des Voix en mouvement et d'autres ensembles gospel. Ce concert annonce une grande tournée des cathédrales françaises, en juin 2015.

JEAN-YVES DANA

Église de la Madeleine, le 1^{er} octobre à 21 heures.
RENS. : 01.40.93.36.60 ou www.laurentmignard.com

La musique sacrée du Duke célébrée en l'église de La Madeleine



(AFP) - L'Eglise de La Madeleine à Paris accueille le 1er octobre le "Sacred Concert", un concert des musiques sacrées composées par Duke Ellington qui mêle jazz, gospel, danse et musique classique.

"160 artistes seront sur scène, avec le Duke Orchestra au grand complet, un grand chœur de 130 personnes et les solistes, donc là c'est vraiment en format XXL", a déclaré à l'AFP Laurent Mignard, qui voue depuis 11 ans à la tête du Duke Orchestra un culte à la musique d'Ellington. Mercedes Ellington, petite-fille du célèbre pianiste et compositeur américain, figure au générique de cet oratorio où elle tiendra le rôle de récitante.

Duke Ellington avait reçu en 1965 une invitation du révérend John S. Yaryan pour donner un concert de musique sacrée dans la Cathédrale de la Grâce à San Francisco. Il s'est tellement investi dans ce projet qu'il en composa deux suites quelques années plus tard. "C'est l'oeuvre d'un homme pieux qui veut rendre grâce à Dieu avec les moyens qu'il a, un grand orchestre de jazz. Il a reçu cette demande du clergé comme une bénédiction", affirme Laurent Mignard. "Quand il a écrit cette oeuvre en 1965, il avait 66 ans, les critiques ne le touchait plus du tout depuis un bon moment et la seule chose qui l'intéressait, c'était de rendre grâce à Dieu pour tous les bienfaits qu'il a eus pendant toute sa vie; c'est pour ça que cette oeuvre contient autant de citations, de références à la bible", poursuit le chef d'orchestre. Celui-ci rappelle cependant que cette oeuvre n'est pas une messe, mais "un spectacle destiné à un très large public, avec du jazz bien sûr mais également du gospel, des chansons, de la danse, de la musique néo-classique, un patchwork incroyable", rappelle-t-il. Les "Sacred Concerts" sont rarement interprétés sur scène, parce qu'il s'agit d'une oeuvre qui nécessite beaucoup de moyens, un énorme travail et beaucoup d'énergie de la part des artistes. »



01/10/2014

Duke Ellington Sacred Concert
Pour le 40^{ème} anniversaire de sa disparition, Laurent Mignard et son Duke Orchestra présente la première étape de la tournée des musiques sacrées de Duke Ellington dans les cathédrales de France Eglise de la Madeleine, 75008. Ce soir, 21 heures



25/09/2014

En octobre à Paris, les six langues du Blues

Le blues sacré de Duke Ellington le 1^{er} octobre à l'Eglise de la Madeleine. Le Duke Ellington Center of Arts présidé par Mercedes, la petite fille du Duke, a commandé au Laurent Mignard Duke Orchestra, une tournée des poignantes musiques sacrées composées par le géant de la musique dans les cathédrales de France. L'événement de l'automne sera lancé à La Madeleine, avec plus de 80 artistes sur scène.

Les vocalistes Nicolle Rochelle et Sylvia Howard, le danseur de claquettes Fabien Ruiz, l'ensemble Les Voix en Mouvement, le pianiste Philippe Milanta, et Mercedes Ellington en récitante, porteront le flambeau de compositions parmi les plus sublimes de l'histoire de la musique sacrée (on pense à Come Sunday...) - Bruno Pfeiffer.

Duke Ellington Sacred Concert

Le 1^{er} oct., 21h, église de la Madeleine, 8^e, 0 820 07 71 60, dukefestival.com. (27-55€).

T Dans les dernières années de sa vie, Duke Ellington a écrit et interprété avec son orchestre, dans des cathédrales, trois « concerts sacrés » fortement inspirés par le gospel. Laurent Mignard, qui se veut le représentant spirituel du grand compositeur et chef d'orchestre avec son Duke Orchestra, présente, en l'église de la Madeleine, l'un de ces concerts, conjointement avec le Duke Ellington Center for the Arts (présidé par Mercedes Ellington, la petite-fille). Il l'a déjà fait, avec un autre des concerts du Duke, à l'église Saint-Sulpice, dans le cadre du festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés. La musique est belle et émouvante, l'expérience, audacieuse.

ENTRETIEN ► LAURENT MIGNARD

ÉGLISE DE LA MADELEINE + TOURNÉE NATIONALE
CRÉATION / MUSIQUE SACRÉE

SACRÉ ELLINGTON!

Éblouissant compositeur de l'Histoire du Jazz, Duke Ellington considérait sa musique sacrée comme ce qu'il avait fait « de plus important ». C'est aussi la part la plus méconnue de son œuvre immense, habitée par la ferveur de sa foi profonde et par l'approche musicale de plus en plus ouverte de sa dernière période créatrice, marquée par des formats proches de ceux de la musique classique. Laurent Mignard, à la tête de son Duke Orchestra, ambassadeur permanent de l'héritage ellingtonien, a conçu un concert exceptionnel consacré à ce répertoire à l'occasion du quarantième anniversaire de la mort du grand musicien américain.

Quel est le projet général du Duke Orchestra ?

Laurent Mignard : Il y a onze ans, j'ai entrepris de transcrire à l'oreille les Musiques Sacrées de Duke Ellington. Cette expérience m'a permis de prendre conscience, non seulement des qualités exceptionnelles d'Ellington compositeur, mais aussi de ses relations au son, au phrasé ou à ses solistes... Au-delà de la dimension musicale, j'ai été bouleversé par les valeurs incarnées par le Duke, des valeurs d'excellence, de générosité et d'ouverture. Notre responsabilité est de projeter un héritage "Beyond Category" dans le monde d'aujourd'hui. Nous ne sommes pas des gardiens de chapelle, tout au plus des ambassadeurs qui mettons en scène une œuvre d'une diversité extraordinaire.

Comment situez-vous Duke Ellington en tant que compositeur dans la musique du xx^e siècle ? Plus il a avancé dans sa carrière, plus sa musique semble s'être émancipée des formats et conventions du jazz...

L. M. : Dès le début, le Duke a cherché à

s'émanciper des conventions du jazz, précisément parce qu'il ne se reconnaissait pas dans ce vocable pour définir son esthétique. En 1927, il dépeint des paysages sonores inédits avec *East St. Louis Toodle-Oh*. En 1929, c'est la musique du film *Black And Tan Fantasy*, puis *Creole Rhapsody* en 1931 (sur les deux faces d'un 78 tours). Aux côtés de standards qui font mouche (source de royalties pour entretenir son orchestre), les fresques s'élargissent : *Reminiscing in Tempo* en 1935, *Diminuendo & Crescendo in Blue* en 1937... Le Duke rêvait d'écrire un opéra sur le thème du peuple afro américain (*Bula*), mais on ne confiait pas ce genre d'ouvrage à un noir dans les années 40. Alors il a développé de grandes œuvres, telles *Black Brown & Beige* en 1943, *Harlem Suite* en 1951, et toutes les autres Suites. Ellington a essuyé un grand nombre de critiques pour ces créations en avance sur leur temps. Mais à mesure qu'il devenait une institution, les critiques se sont tues, et des œuvres magistrales telles que les *Sacred Concerts*, les œuvres symphoniques ou le ballet *The River* ont mis un point final à la contestation.

© Pascal Bouctier



« AU-DELÀ DE LA DIMENSION MUSICALE, J'AI ÉTÉ BOULEVERSÉ PAR LES VALEURS INCARNÉES PAR LE DUKE, DES VALEURS D'EXCELLENCE, DE GÉNÉROSITÉ ET D'OUVERTURE. »

LAURENT MIGNARD

Parlez-nous de ces œuvres que vous avez souhaité remettre à l'honneur ?

L. M. : Ellington était particulièrement pieux et a toujours considéré son parcours comme « béni ». En 1965, il s'est vu confier la création d'un concert de Musique Sacrée pour la consécration de Notre-Dame de la Grâce à San Francisco : « A présent, je peux dire à voix haute ce que je méditais alors que j'étais agenouillé ». Le succès a été immense et deux autres créations ont suivi (à New York en 1968 et Londres en 1973). Dans cette œuvre testament, le Duke a mis en scène et en perspective les mots de la Bible, sa perception des textes sacrés, ainsi que diverses

situations qu'il a rencontrées. Nous avons sélectionné quelques-unes de ses plus belles pages. Par exemple, *Supreme Being* consiste en un panorama d'avant la création du monde, *Something 'bout believing* est un hymne au Créateur, *In The Beginning God* se décline en une suite en quatre parties sur les quatre premiers mots de la Bible, *Come Sunday* reprend le thème de *Black Brown & Beige*, *Heaven* évoque le Paradis avec ses voix célestes, *Freedom* déroule une grande fresque sur le thème de la liberté, avec en allégorie la quête du peuple noir pour ses droits civiques, *Tell me it's the Truth* ou *The Lord's Prayer* délivrent des airs gospel, *Praise God and Dance* culmine en un grand final jubilatoire et hyper énergisant... Cet oratorio ellingtonien visite diverses esthétiques (néo-classique, jazz, gospel, blues, latin, lyrique, chant choral...) et sera servi par des solistes de grand talent, le claquettiste Fabien Ruiz, un grand chœur et la présence exceptionnelle de Mercedes Ellington, qui ponctuera les événements par des citations de son illustre grand-père.

Propos recueillis par Jean-Luc Caradec.

Église de La Madeleine, place de la Madeleine, 75008 Paris. Sacred Concert. Mercredi 1^{er} octobre à 20h30. Places : 27 à 55 €.
+ Tournée nationale. Tél. 01 40 93 36 60.

Rejoignez-nous sur Facebook

Le sacré selon Ellington renaît à Saint-Sulpice



Fin décembre 1965, église presbytérienne de la 5e Avenue, à New York, Duke Ellington et son Orchestra présentent lors de deux concerts consécutifs un répertoire de musique sacrée. Le sacré selon Ellington ne manque pas de swing, il y a un chœur, un narrateur. Les compositions, pour la plupart signées par le pianiste et chef d'orchestre, font s'entremêler le jazz et le gospel. Un disque est publié peu après. Fin janvier et février 1968, c'est le deuxième Sacred Concert, cette fois enregistré en

studio. Le chœur est plus imposant, la chanteuse Alice Babs (1924-2014), formée dans le chant lyrique, est la principale voix. Le plus intéressant dans sa cohérence formant suite, le soin de l'écriture, les arrangements. Retour à l'église, et quelle église, l'abbaye de Westminster à Londres, le 24 octobre 1973, pour le dernier des Sacred Concerts. Sans pour autant faire entendre tristesse ou désespoir il y a là comme l'annonce de la mort prochaine d'Ellington, survenue le 24 mai 1974. Plus de 10 000 personnes assisteront à ses funérailles à la cathédrale Saint-Jean le Divin de New York.

EN QUINTETTE

C'est une partie de ce répertoire, plus secret, moins connu – même des amateurs de jazz –, que le trompettiste Laurent Mignard a présenté, mardi 20 mai, à l'église Saint-Sulpice, à Paris, dans le cadre du festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés, organisé du 15 au 25 mai. Non pas avec son Duke Orchestra au grand complet, adoubé depuis sa création en 2003 par la Duke Ellington Music Society et le Duke Ellington Center For The Arts – deux institutions qui n'accordent pas l'adoubement au premier musicien venu – mais en quintette.

UNE DIZAINE DES COMPOSITIONS DES SACRED CONCERTS



Première réussite, le choix des thèmes. Du corpus d'une trentaine de compositions des trois Sacred Concerts, Mignard en a gardé une bonne dizaine. Essentiellement des deux premiers concerts. Les plus lumineuses, celles où les allers-retours entre le gospel, le blues et le jazz semblent des évidences. De la section de vents Mignard n'a que la trompette et le saxophone (Philippe Chagne). Qu'à cela ne tienne, sa science de l'arrangement permet une évocation

très sûre de la machinerie ellingtonienne. Deuxième réussite donc.

La troisième, c'est l'utilisation vocale sur le répertoire des Sacred Concerts. Enjouée où il faut, recueillie au bon moment. On aurait été comblé si par un rien de relâchement avait été rappelé que ces années 1960 et le début des années 1970 étaient dans le jazz aussi celles d'une affirmation mystique, pour ne pas dire chez certains un rien perchée dans le cosmique. Quand bien même Ellington avait-il abordé avec sérieux ces compositions, témoignages de son rapport à la spiritualité.

14 mai 2014, par Michel Contat

Laurent Mignard Duke Quintet, Emmanuel Djob, Nicole Rochelle

Vénérant Duke Ellington et faisant vivre sa musique orchestrale, Laurent Mignard innove par ses arrangements pour big band, pour quintet et même pour trio. Le festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés innove aussi en présentant une formation de jazz dans la vénérable église de Saint-Sulpice, connue pour abriter de très belles fresques de Delacroix, et plus encore, pour servir de cadre au best-seller mondial *Da Vinci Code*, de Dan Brown. C'est en quintet avec le chœur By The Gospel River que le « Duke français » va donner sa mesure.

EVENING – 31 oct 2005
Cork « SACRED CONCERT »



Former EU parliament president Pat Cox, narrating the Duke Ellington 'Sacred Concert' Show at St Fin Barre's Cathedral, Cork, as part of the Guinness Jazz Festival.

Picture: Larry Cummins



Vocalist Sylvia Howard of the Laurent Mignard Orchestra, supported by the Vocal Spirit Choir and Voices of Cork Choir at St Fin Barre's.

Picture: Larry Cummins

Pat makes a holy show of himself

By VINCENT KELLY

vincent.kelly@eecho.ie

FORMER president of the EU Parliament Pat Cox got all jazzed up for a once-in-a-lifetime performance yesterday. He narrated and also had a singing role in one of the most famous jazz works of the modern era, the late Duke Ellington's *Sacred Concert*, staged at St Fin Barre's Cathedral as the Church of Ireland's cultural contribution to Cork's European Capital of Culture programme. The two-hour long event, whose sponsors included the *Evening Echo* and the *Irish Examiner*, featured sax, clarinet, trumpets, trombones, piano, double bass and drums. The 30-strong Voices of Cork choir, directed by Padraig Wallace also made an outstanding contribution to the success of the show, directed by one of France's best-known band leaders, composer, arranger and trumpet player, Laurent Mignard and featuring his band, the Dukish Orchestra, named in honour of Duke Ellington. The band was joined by American vocalist

Sylvia Howard. Her artistry won the biggest ovation of the afternoon. One minute it was the sound of a full swing band which filled the sacred venue, the next it was that of instrumental soloists, solo piano, the choir or solo vocalist. Mr Mignard paid special tribute to Bernard Casey, formerly head of the wind and percussion department at Cork School of Music and the rest of the Cork Jazz Festival Committee for their special contribution to organising the event. Cllr Jerry Buttimer, deputising for the Lord Mayor, praised former Harbour Commissioner member Bill Hosford for coming up with the idea and the rest of the Church of Ireland community for backing him on a project which, he said, was undoubtedly one of the highlights of 2005.

Irish Examiner

Let ²⁵
the ¹⁰
spirit ²⁵
move
you

A cathedral is an apt venue for Duke Ellington's Sacred Concerts, writes Paul Dromey

FEATURING the world-famous Laurent Mignard Dukish Orchestra from Paris, with full choir and soloists, the magnificent music of Duke Ellington's Sacred Concerts will be recreated at St Fin Barre's Cathedral, Cork, on the afternoon of Sunday October 30, as part of this year's Cork Jazz Festival programme for Cork Capital of Culture 2005.

Apart from his reputation as a bon vivant, Ellington was a deeply religious man.

"Now I can say openly what I have been saying to myself on my knees," Duke once said, describing the first Sacred Concert as the most important work of his life, when he accepted the invitation to present his music for the first time at an event celebrating the consecration of Grace Cathedral in San Francisco in 1965.

His three Sacred Concerts (written in 1965, 1968 and 1973), allowed Ellington to crossover into liturgical music, blending swing, blues, gospel, oratorio, "grande musique" and African music.

In 2002, at a festival in Paris, Ellington's great project was recreated by Laurent Mignard in Saint Sulpice, a church in which Duke performed in 1969.

As the concert was taking place Bill Johnson, the director of Cork Guinness Jazz festival, speaking at Cork Opera House, disclosed that Duke Ellington's famous 'sacred concerts' are to be performed at the cathedral on Sunday, October 30.

The three works combining elements of jazz, classical and choral music, spirituals, gospel, blues and dance, will be performed by the Laurent Mignard Dukish orchestra, one of Europe's top big band orchestras.

"We are looking forward to what should be a truly magnificent occasion," Bill said.



Aolfe Carlin, Cork 2005; Mary Browne, secretary Jazz committee; Imelda Dervin, Cork 2005 and Vincent Kelly, Business Editor Evening Echo at the launch of the Duke Ellington recital.

Picture: Gerard Brown

Duke Ellington, missionnaire du jazz



« Ellington French Touch », par le Laurent Mignard Duke Orchestra, avec la danseuse Nicolle Rochelle, réserve bien des surprises... (Photo © Pascal Bouclier)

Le Hot-Club, la Ville de Limoges et Swing FM organisent un jubilé du concert de Duke Ellington à Limoges, le 23 mars 1964. Exposition, conférence et spectacle sont au programme. Interview de Claude-Alain Christophe, le vice-président du Hot-Club, et d'Alain Réjou, le président de Swing FM.

Info Magazine : Dans quelles circonstances l'orchestre de Duke Ellington est-il venu à Limoges en 1964 ?

Claude-Alain Christophe : Il y a cinquante ans, en mars 1964, Jean-Marie Masse, le président du Hot-Club de Limoges apprend que l'orchestre Ellington terminant une tournée européenne devait s'envoler de Paris pour regagner les États-Unis le 24 mars et qu'il n'avait rien à son programme la veille. Or, Limoges inaugurerait cette année-là son tout nouveau Grand-Théâtre qui recherchait donc des événements de prestige. Saisissant l'occasion, Jean-Marie Masse a mis en relation l'organisateur de la tournée et la direction du théâtre : c'est ainsi que le 23 mars 1964, le Grand-Théâtre a offert à un public qui a afflué de tout le Centre-Ouest, un concert de l'orchestre de Duke Ellington avec sa pléiade de stars.

Info : Quels souvenirs gardez-vous de ce concert ?

C.-A.C. : Je travaillais à Brive. J'ai juste eu le temps de faire un aller-retour. Je l'avais déjà vu à Paris... Je garde de ce concert un souvenir formidable et pharaonique, avec un son exceptionnel car Duke Ellington avait des musiciens extraordinaires. Son orchestre était reconnaissable entre mille de par ses arrangements : il avait une manière unique d'unir les différentes sections, de les imbriquer. J'étais cloué dans mon fauteuil !

Info : Selon vous, pourquoi Duke Ellington est-il devenu une légende ?

C.-A.C. : Dans les années 1920, la population blanche de New-York a véritablement découvert le jazz, ce nouveau langage musical créé par les Noirs, en allant s'encanailler à Harlem. Le Cotton Club était le lieu privilégié



L'orchestre de Duke Ellington, c'était des lingots d'or sortis de diamants... (Photo © Claude Lacan)

pour faire connaissance avec la danse et la musique de ces créateurs afro-américains. A partir de cet orchestre exceptionnel a dominé la scène pendant un demi-siècle. Duke Ellington a été le premier à tenir son orchestre après la seconde guerre mondiale. Les années 50 marquent une phase de relative déclin, deuxième grande période. Alain Réjou : La musique était alors le langage d'expression de la communauté noire. Mais Duke Ellington représentait la voix du peuple afro-américain. Il est parvenu à toucher les deux communautés, à devenir un missionnaire du jazz, car il voulait à tout prix que tout le monde connaisse cette musique. C'était des lingots d'or sortis de diamants...

Info : Son talent a été reconnu bien au-delà des frontières...
C.-A.C. : Pour ses 70 ans, en 1969, Duke Ellington

invité à dîner à la Maison Blanche par Richard Nixon, puis à une grande réception en son honneur avec la participation de nombreux grands jazzmen. Ensuite, le président lui a remis la « Presidential medal of Freedom », la plus haute récompense civique donnée aux États-Unis. En 1973, par décret spécial, Georges Pompidou a voulu honorer « un grand musicien, un grand Américain et un grand ami de notre pays ». La Légion d'honneur lui a été attribuée le 8 juillet par Jacques Kosciusko-Morizet, Ambassadeur de France aux États-Unis.

Info : Quel est le programme des manifestations pour célébrer ce jubilé ?

C.-A.C. : Pour commémorer les cinquante ans du concert limougeaud, le Hot-Club, la Ville de Limoges et Swing FM se sont unis afin d'offrir ce jubilé Ellington qui comprend plusieurs opérations. Du 18 février au 8 mars, Swing FM propose avec la BFM, Ellington Panorama. Le site internet français « La Maison du Duke » a réalisé cette exposition, qui retrace la carrière d'Ellington et de son orchestre. Les concepteurs, Isabelle Marquis et le pianiste Philippe Baudoin seront présents le mardi 18 février à 17h 30 pour l'inauguration, à laquelle tous les amateurs de jazz sont conviés. A la suite, Swing FM proposera toujours le 18 février à 19 heures dans la salle de conférences de la BFM, une présentation sur le thème : Duke Ellington et la réalité historique, sociologique et économique aux USA. Cette conférence musicale-ment illustrée sera animée par l'un des grands spécialistes d'Ellington, Claude Carrière, qui a commenté d'innombrables éditions des œuvres ellingtoniennes et présenté sur France Musique une longue série d'émissions intitulée Tout Duke.

Info : Le 18 mars est également une date à retenir pour tous les amoureux de jazz ?

C.-A.C. : En effet, l'événement-phare de ce jubilé se déroule le 18 mars : le spectacle Ellington French Touch proposé par le Hot-Club, aura lieu dans la salle même, où l'orchestre de Duke Ellington s'est produit en 1964, qui est devenue aujourd'hui l'Opéra-théâtre de Limoges. Ce spectacle a été conçu par

SOIRÉE COUPS DE CŒURS

Plus qu'une touche d'Ellington, un grand bain bouillonnant !

Quelle soirée, les amis, quelle soirée ! Régnait-il mardi soir à l'Opéra-théâtre la même ambiance survoltée qu'un certain 23 mars 1964, jour de totale liesse pour les fous de Duke Ellington ? En tout cas, les spectateurs de l'époque ont revécu avec des palpitations de jeunes mariés la soirée organisée par le Hot Club de Limoges, un pur moment de dissipation extatique mis en musique par Laurent Mignard et son pétaradant Duke Orchestra. L'enivrant parfum de l'immortalité en tête, une inattaquable jeunesse au cœur. Quant à tous ceux, nombreux, qui n'avaient pas eu la chance d'être de l'événement originel, le spectacle *Ellington French Touch* leur a offert, bien mieux qu'une copie "à la manière de", une immersion ellingtonnienne en mode dialogue avec le Duke, époustouflante dans ses allers-retours musicaux synchronisés à la folie. Du grand art, on vous dit, porté par les quinze d'un band - solistes et rythmique - à l'énergie jubilatoire, décomplexée, ravageuse, sans oublier le swing efficace de la ravissante Nicolle Rochelle, voix de rossignol et charme malicieux.

Au-delà du bain de jouvence convenu, la soirée de mardi était de celles qui laissent les mains et les pieds en feu, la tête en fête et un sourire léger durablement accroché aux lèvres...

Marie-Noëlle Robert



« Ellington French Touch » aura lieu à l'Opéra-Théâtre, dans la même salle où s'est produit le Duke il y a 50 ans... (Photo © Pascal Bouclier)



Alain Réjou vice-président de Swing FM

LE POPULAIRE DU CENTRE JEUDI 20 MARS 2014

Laurent Mignard DUKE ORCHESTRA - infos www.laurentmignard.com

Booking - presse : Claudette de San Isidoro - tel : +33 6 77 05 66 12 - contact@dukeorchestra.com

LAURENT MIGNARD
Duke orchestra
fête ses 10 ans

ELLINGTON 3D ays
21-22-23 avril à l'Européen

Invités : Victoria Abril,
 Pierre Richard, J. Jacques Milteau,
 Jorge Pardo, Nicolle Rochelle ...

5 rue Biot 75013 Paris M° Place de Clichy - Réservations : 01 43 87 97 13 - www.laurentmignard.com



Paris (France), 20 avril 2013, musique jazz

"Ellington 3Days" à L'Européen, avec le Duke Orchestra de Laurent Mignard

Le Duke Orchestra, dirigé par Laurent Mignard, fête ses dix ans en organisant "Ellington 3Days" dans la salle parisienne de L'Européen du 21 au 23 avril.

Le premier concert, "Ellington French Touch", révélera l'influence de la France dans la musique de Duke Ellington. Ce répertoire est celui du dernier album du Duke Orchestra, avec la musique du film "Paris Blues", la "Goutelas Suite" composée en hommage au château de Goutelas dans le Forez, ou "Turcaret", une musique de scène commandée à Duke Ellington par Jean Vilar pour la reprise de "Turcaret" en 1961 au TNP/Chaillot. Par la magie de la vidéo, Duke Ellington sera sur la scène de l'Européen pour ce concert, et présentera même les musiciens de l'orchestre de Laurent Mignard.

Le deuxième concert, "Multicolored Duke", s'attachera à montrer l'influence qu'ont eue d'autres musiques que le jazz, le blues par exemple, ou des musiques d'autres peuples que ceux des Etats-Unis, sur l'œuvre de Duke Ellington. "Deep South Suite", "Liberian Suite" ou "Afro-Eurasian Eclipse" seront interprétées ce soir-là.

Les femmes comme source d'inspiration du "Duke" sera le thème de la dernière soirée, "Duke Ladies", avec des standards comme "Sophisticated Lady" ou "Satin Doll".

Le Duke Orchestra, monté en 2002 par Laurent Mignard, trompettiste de formation, pour les besoins d'une commande du festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés, a donné son premier concert officiel dans le cadre de ce festival en juin 2013. Depuis, Laurent Mignard a accompli un travail de fourmi, relevant à l'oreille environ 150 compositions de celui qui est considéré comme l'un des plus grands musiciens du XXe siècle. La moitié des 15 membres actuels de l'orchestre étaient là à la création du groupe, parmi lesquels le pianiste Philippe Milanta dans le rôle du "Duke".

So Jazz

avril 2013

L'EUROPÉEN LA FÊTE DU LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA

Le Laurent Mignard Duke Orchestra (seize musiciens, trois albums au compteur) fête ses dix ans du 21 au 23 avril à L'Européen, à Paris. Trois spectacles sont au programme du cycle *Ellington 3Days*. D'abord *Ellington French Touch* qui mêle comédie musicale, danse et vidéo autour des relations entre le jazzman et la France. Puis *Multicolored Duke* qui mettra en valeur le Duke puisant son inspiration dans le blues mais aussi dans les musiques africaine, sud-américaine, orientale, etc. Enfin, *Duke Ladies* mettra l'accent sur le Duke et les femmes, autour de standards comme « *Sophisticated Lady* » et « *Satin Doll* ».

www.leuropeen.info



Pascal Bouclier

La terrasse AVRIL 2013 / N°208

L'EUROPEEN
BIG BAND / HOMMAGE À ELLINGTON

DUKE ORCHESTRA

Le big band de Laurent Mignard dédié à Duke Ellington fête ses 10 ans.

© D.R.



La chanteuse **Nicolle Rochelle**, née à New York, d'origines anglaise, jamaïcaine et costaricaine, à l'affiche de la soirée du 23 avril.

Trois concerts sont programmés à L'Européen pour célébrer cet anniversaire sous le titre « *Ellington 3 D* » : « *Ellington French Touch* » pour souligner l'histoire d'amour qui lia le grand musicien avec notre pays, dans un spectacle mêlant musique, danse, chansons, comédie musicale et vidéo (le 21), « *Multicolored Duke* » (le 22) pour une évocation du répertoire Ellingtonien dédié à l'exploration des sons du monde, en particulier à travers les magistrales suites orchestrales de la fin de sa carrière. (*Libe-rian Suite*, *Afro- Bossa*, *Far East suite*, *Latin American Suite*, *Afro-Eurasian Eclipse...*), et enfin, « *Duke Ladies* » faisant la part belle aux chanteuses et aux portraits de femmes qui traversent son œuvre, à commencer par une certaine et inoubliable *Sophisticated Lady...* (le 23).

J.-L. Caradec

L'Européen, 3 rue Biot, 75017 Paris.

Dimanche 21 avril à 17h30, lundi 22 à 20h30 et mardi 23 à 20h30. Tél. 01 43 87 97 13.

Places : 35 €

**LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA
ELLINGTON FRENCH TOUCH**

| CD JUSTE UNE TRACE - COLUMBIA / SONY MUSIC



NOUVEAUTÉ. Pourquoi rejouer Ellington ? En concert, pour le simple plaisir de retrouver le contact physique. Sur disque ? Les disques d'Ellington sont là. Pourquoi les refaire ? C'est la réaction que l'on pouvait avoir à l'écoute du premier disque du Duke Orchestra. Avec cette "Ellington French Touch", il en va tout autrement. Ceux qui ont assisté aux concerts du Duke Orchestra (et c'en est un) savent combien il a mûri (grâce notamment à l'arrivée de Fidel Fourneyron dans la section de trombones dont il est le formidable soliste), au point de

résoudre la question si délicate du "trop loin-trop près" étrangère aux interprètes classiques mais sur laquelle les musiciens de jazz qui veulent ressusciter le passé se cassent régulièrement les dents. Les atouts de "Ellington French Touch" sont nombreux. D'abord les musiciens dirigés par Laurent Mignard. Écoutez *The Good Life* qui ouvre l'album : Philippe Chagne et Didier Desbois s'y donnent la réplique dans les rôles respectifs de Harry Carney et Johnny Hodges et l'on s'y croirait. Sur *Goof* issu de la *Goutelas Suite* (du nom du château auvergnat où Duke se produisit en 1966), séquence concertante pour piano et orchestre, on ne sait plus que croire : Philippe Milanta réinvente Ellington pianiste avec tout à la fois une justesse et une liberté d'esprit qui sont le corollaire l'une de l'autre. Dans *Gogo*, Frédéric Couderc ose une flûte comme vous n'en avez jamais entendu chez Ellington, aux frontières de ce qu'y auraient apporté Eric Dolphy et Roland Kirk. *Gogo* et *Gigi* sont deux pièces inachevées de la *Goutelas Suite* dont Laurent Mignard a imaginé la version achevée - de même qu'il a complété trois des quatre pièces tirées de la musique du film *Paris Blues* d'après les manuscrits déposés à la Smithsonian Institute, en profitant pour imprimer sa patte personnelle avec beaucoup d'à propos. Viennent ensuite une série de pièces peu jouées par Ellington, autour de l'imaginaire parisien : *Sous le ciel de Paris*, *Je ne regrette rien*, *Clopin-Clopant*, *A Midnight in Paris*, et un extrait d'une musique pour un film sur les peintures de Degas où le harcèlement d'un Milanta "coréen" et d'un obsédant riff de saxophones fait sortir Nicolas Montier de ses gonds. *The Old Circus Train* est une pièce "ferroviaire" créée à Antibes en juillet 1966 (on peut en voir la répétition et l'exécution publique s'enchaîner dans le film *Duke Ellington at the Côte d'Azur*). Reste encore 12 minutes inédites du disque de musique composée en 1960, dans la nuit du 29 au 30 décembre, pour la mise en scène de la pièce *Turcaret* d'Alain-René Lesage que Jean Vilar créa au TNP. Notes de livret de Claude Carrière et Duke Ellington, prise de son idéale et concert de présentation le 12 mars au Palace ! | **FRANCK BERGEROT**

Laurent Mignard (dir), Franck Delpeut, Franck Guicherd, François Biensan, Richard Blanchet (tp), Jean-Louis Damant, Fidel Fourneyron, Guy Arbion (tb), Didier Desbois, Aurélie Tropez (cl, as), Fred Couderc (ts, fl), Nicolas Montier (ts), Philippe Chagne (bars), Philippe Milanta (p), Bruno Rousselet (b), Julie Saury (dm). Clamart, en public à l'auditorium Dutilleux, le 27 décembre 2011.



Sélection CD - 26/03/12

La France, Paris et Ellington. La thématique n'a rien d'artificiel, comme nous le précise Claude Carrière, l'un des connaisseurs du Duke les plus érudits, dans les notes de pochette d'*Ellington French Touch*. Ellington aimait la France, qui le lui rendait bien, et aura eu régulièrement l'occasion de composer ou d'interpréter un répertoire évocateur de cet attachement réciproque. Laurent Mignard et le Duke Orchestra débute par *The Good Life (La Belle Vie)*, chanté par Sacha Distel ici dans un arrangement de Billy Strayhorn. Ils terminent par une ultra-rareté, la musique de scène écrite par Ellington et Strayhorn pour une mise en scène de *Turcaret* de Lesage commandée par Jean Vilar. Une découverte pleine de swing, de fantaisie, de clins d'oeil, d'auto-citations interprétées au plus haut par Mignard et son orchestre. De l'un à l'autre on se régale d'extraits de *Paris Blues*, le film réalisé par Martin Ritt, sorti en 1961, de la *Goutelas Suite*, et d'une sélection de tubes *frenchy* comme *Sous le ciel de Paris* ou *Clopin-clopat*). D'un même élan, Duke Ellington est ici fêté et rendu dans toute sa modernité classique. **Sylvain Siclier**

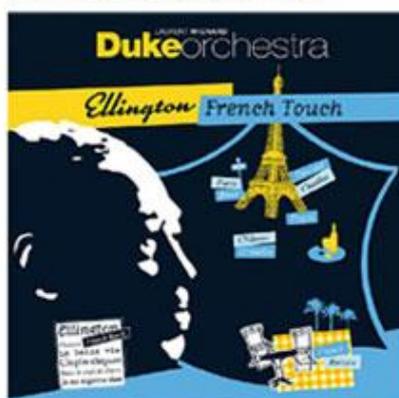
CLASSICA

Avril 2012



Expression sonore de La Maison orchestre représente fleurons du jazz dans ce pays. les arrangements de Laurent suavité la touche ellingtonienne dans l'imitation aussi impossible que vaine. Ensuite pièces choisies témoigne d'une exigeants qu'impeccables. Enfin choisi est particulièrement *Clopin-Clopat*, *La Belle Vie* de *Regrette Rien* d'Edith Piaf, la réinterpréter la musique du film contraintes liées à la production proposer la suite composée pour *Turcaret*, pièce d'Alain-René Chaillot sous la direction de Jean livre de John Fraceshina, *Duke Ellington's music for the theatre*) tout cela témoigne d'une volonté de rendre vivant le style et la manière du Duke sans platement recopier ses albums tels que *Midnight in Paris*. Le fait que ce disque ait été enregistré en public lors d'n concert le 27 décembre 2011 à l'auditorium Dutilleux de Clamart atteste de la réussite de cette volonté comme de l'excellence de cette formation à laquelle il faut souhaiter longue vie. **Jean-Pierre Jackson**

Duke Orchestra



Ellington French Touch

Sony 88691952932. 2011. 73'

Nouveauté ★★★★

Remarquable captation de Bruno Minisini et du studio Cordiboy.

du Duke, ce grand assurément un des Tout d'abord parce que Mignard font revivre avec sans pour autant sombrer désespérément parce que l'exécution des rigueur et d'un goût aussi parce que le répertoire judicieux : réorchestrer Sacha Distel, *Non Je Ne Goutelas Suite*, *Paris Blues* sans les cinématographique et les représentations de Lesage donnée au TNP de Vilar (voir à ce sujet le



LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA

Ellington French Touch

[JUSTE UNE TRACE/COLUMBIA]

La mise en parallèle du *Crescendo In Duke* de Benoît Delbecq et de ce concert du chef d'orchestre et trompettiste Laurent Mignard rappelle deux ou trois choses d'Ellington. La mission du Duke Orchestra (interprétation de standards, résurrection d'inédits, compositions pour la scène ou évocation de sites historiques) offre de goûteuses émotions. D'une commande de Jean Vilar aux thèmes perdus de *Paris Blues* dans lequel Paul Newman incarnait en 1961 un tromboniste, de pièces jamais gravées en studio à l'évocation d'Edgar Degas, c'est tout un pan du parcours de l'Américain à Paris qui s'offre. Et le voyage s'opère dans ce rythme changeant mais palpable qui reste l'une des marques de fabrique du Duke. CHRISTIAN LARREDE

WEEK-END DISQUES

Ellington French touch

Laurent Mignard Duke Orchestra

Trop chers, pas « tendance », les grands orchestres de jazz sont rares. Développer un programme pour une grande formation est une gageure.

Le compositeur, arrangeur et trompettiste Laurent Mignard y parvient depuis 2003 avec son Duke Orchestra, constitué de 15 musiciens. Dans cet « Ellington French Touch », il a voulu révéler l'influence de la France dans l'œuvre de Duke Ellington. Il livre aussi des œuvres inédites, créées à partir de manuscrits originaux du Duke, ainsi que « Turcaret », dix pièces de Duke Ellington et Billy Strayhorn, commandées par Jean Vilar en 1961.

Le disque débute en terrain connu par « The Good Life » (Sacha Distel), sur un arrangement sublime de Billy Strayhorn. Suivent trois pièces tardives du Duke, dont la sublime « Gogo », inachevée et complétée par Mignard. Et cela continue ainsi, soyeux, somptueux, jusqu'à la fin. **R. C.**

Concerts : le 2 mai à Bayonne, le 3 mai à Arcachon, le 11 mai à Chevilly-Larue.

1 CD Juste Une Trace/Columbia



THE INTERNATIONAL
DEMS BULLETIN

DUKE ELLINGTON MUSIC SOCIETY
12/1 April - July 2012
Our 34th Year of Publication

FOUNDER: BENNY AASLAND
HONORARY MEMBER: FATHER JOHN GARCIA GENSEL
EDITOR: SJEF HOEFSMIT
ASSISTED BY: ROGER BOYES



DUKE ELLINGTON MUSIC SOCIETY

April 2012

Laurent Mignard's latest CD, recorded on 27Dec11 at the Auditorium Henri Dutilleux in Clamart in France, concentrates on Duke's work related to France. It is a bright idea to record work from Duke that was not been released previously but from which complete or unfinished scores were found at the Smithsonian Institution. From the 24 selections 15 are released for the first time. The first CD of the Duke Orchestra (DEMS 09/2-15) was a great surprise.

It was almost unbelievable how exactly Laurent Mignard had succeeded in playing Duke's music as we were used to hear it. This CD is an even greater surprise. It does not play the music exactly as we know it by heart.

This time Laurent Mignard has not only recorded several Ellington compositions, which are "fresh" to us, but has taken much more freedom in arranging the tunes that we know. The high quality of his arrangements as played by the impeccable musicians in his orchestra, together with the complete Dukish approach make this a very valuable addition to every Ellington collection. **Sjef Hoefsmit**

Ellingtonia

A Publication Of
The Duke Ellington Society, Inc.



Courtesy Carlyle Productions

Volume XX, Number 5

MAY 2012

Theodore R. Hudson, Editor

Copyright © 2012 by The Duke Ellington Society, Inc., P.O. Box 15591, Washington, D.C. 20003-0787, U.S.A.

Web Site: depanorama.net/desociety/

Ellington: French Touch by the Laurent Mignard Duke Orchestra

(Columbia / Sony / Juste une Trace)

Reviewed by Theodore (Ted) Hudson

Ellington: The French Touch gives us Ellington and Strayhorn compositions that in some way have a French inspiration or connection.

It opens with “The Good Life” (“La Belle Vie”), a tune heard in other Ellington contexts. The tune gives some sidemen a chance to shine, in this instance on baritone saxophone, alto saxophone, and trombone. Three pieces, none of which is highly orchestrated, are from Ellington’s *Goutelas Suite*: “Goof,” “Gogo,” and “Gigi.” The first is a riff-like tune with piano in the foreground and a sudden end, while the second, with clarinets and flute, segues into the third. This one is a bit more melodic than the preceding two. It begins with piano, followed by trumpet and tenor over a chanting ensemble before an alto saxophone takes it out. Organically “Gogo” and “Gigi” make a sort of mini-suite within a suite.

Selections from the film *Paris Blues* are more familiar. The title tune introduces the film’s thematic melody with an exceptionally good alto saxophone solo that a trombone remarks on up later. It may be the most successful piece on the CD in terms of solo and ensemble execution. Basie-associated “Battle Royal” is a real flag waver, to use a term from the big band era. It opens with an excited trumpet followed by vigorous tenor saxophone solos, and ends with a high note specialist way up there, the whole tune pushed by an propulsive beat that ends with Woodyard-ish hand drumming. “Paris Blues Alternate,” the thematic melody at a slower pace, showcases a tenor saxophone and clarinet. “Autumnal Suite” is another re-working of the melody, this time by clarinet, then tenor, then trombone over a tenor filigree.

Of the several individual compositions on the CD, “No Regrets” is a trombone tribute nod to Lawrence Brown, “Comme Ci Comme Ça,” a rather pedestrian piano piece, and “A Midnight in Paris,” a short work for piano by Paris lover Billy Strayhorn. The inclusion of “The Old Circus Train,” its shuffle beat and alto saxophone groove close to the original, is due to Duke’s having played it at Côte d’Azur.

The last group is comprised of bits of music for a 1961 resurrection of the satiric play *Turcaret*, written by Alain René Lesage in c.1708. The producer wanted music for the revived drama and asked Duke to compose it. The longest runs two minutes and thirty seconds, and there are four bits that last fewer than thirty seconds each. They apparently were intended to match the characters’ personalities or shifts in dramatic mood. The last of the ten excerpts, “Turcaret Final,” is a reprise of some of the play’s strains and themes.

Ellington never commercially recorded *Turcaret*. And the producer did not use live music; instead, he had a French group make a rehearsal-recording to be played during performances. The only recording we know of *Turcaret* music prior to this CD is from that rehearsal-recording session, played later on an ORTF radio broadcast.

Ellington: French Touch is assuredly well worth having. The Laurent Mignard Duke Orchestra is among, or is, the best orchestras devoted to Ellington and Strayhorn music, and its musicians have great “chops,” individually and as an ensemble. To the Laurent Mignard Duke Orchestra we exclaim, *Remerciements! Merci!*



SOUS BANNIERE ELLINGTONIENNE

Laurent Mignard DUKE ORCHESTRA : “Ellington French Touch ”
(*Juste une Trace / Columbia - Sony Music*)

Laurent Mignard prend son temps pour soigner et faire revivre la musique de Duke Ellington. Le précédent disque de son Duke Orchestra date de 2009. C’est peu pour une formation mise sur pied il y a bientôt dix ans. Chaque concert lui offre la possibilité d’en corriger les imprécisions, d’en affiner la mise en place. Son orchestre de quinze musiciens montre sa vraie valeur sur scène, face à un public qui en apprécie le swing et les couleurs.

Ce nouvel album a donc été enregistré live, à l’Auditorium Henri Dutilleux de Clamart. Il rend parfaitement justice à ce big band que nous envie l’Amérique et qui, loin d’être un simple orchestre de répertoire, propose des œuvres inédites. A partir des partitions originales qu’il relève, son chef complète et parachève des pièces inachevées. Consacré aux créations françaises du Duke, cet “Ellington French Touch” en contient un certain nombre, à commencer par trois pièces manquantes de la Goutelas Suite composées en 1971. L’une d’elles, Goof, met particulièrement en valeur le piano ellingtonien de Philippe Milanta. D’autres inédits proviennent du film “Paris Blues”. Ellington en composa la musique au début des années 60. Comme l’explique en détail Claude Carrière dans les notes passionnantes du livret, le générique qu’en donne Laurent combine celui du disque à celui du film. Le thème est également décliné un ton plus haut et habillé de nouvelles couleurs dans Paris Blues - Alternate Bed dont la partition a été retrouvée dans les archives de la Smithsonian Institution de Washington. Ce nouveau disque renferme aussi l’intégralité de la musique qu’Ellington et Billy Strayhorn son alter ego composèrent pour “Turcaret” à la demande de Jean Vilar qui dirigeait alors le TNP. Retranscrite à partir d’une bande magnétique passablement abîmée, cette musique de scène apparaît pour la première fois sur disque.

Duke Ellington aimait la France et appréciait le public parisien qui plébiscitait ses concerts. Un de ses albums s’intitule d’ailleurs “A Midnight in Paris”. C’est aussi une composition de Strayhorn reprise ici, « quatre minutes de dialogue entre le piano et un orchestre chatoyant » commente Claude Carrière. Le Duke connaissait aussi les chansons populaires que chantaient Edith Piaf, Yves Montand, Henri Salvador, Maurice Chevalier. Il en enregistra quelques-unes : Sous le ciel de Paris, Non je ne regrette rien, Clopin-clopant. Le Duke Orchestra les reprend ainsi que The Good Life dont Sacha Distel fit un tube dans les années 60. Une belle vie que nous promet l’écoute de cet album, un grand plein de bonheur.

Pierre de Chocqueuse

TRIOMPHE DU DUKE ORCHESTRA AU PALACE

Palace, Paris (75), le 12 mars 2012

Duke Orchestra : François Biensan, Franck Delpeut, Richard Blanchet, Franck Guicherd (trompette), Jean-Louis Damant, Fidel Fourneyron, Guy Arbion (trombone), Didier Desbois (sax alto), Aurelie Tropez (sax alto, clarinette), Fred Couderc (sax ténor, flûte), Nicolas Montier (sax ténor), Philippe Chagne (sax baryton), Philippe Milanta (piano), Bruno Rousselet (contrebasse), Julie Saury (batterie), Nicolle Rochelle (chant, danse), Philippe Roux (tap dance), Geoffrey Secco (DJ), Marilor (video-art), Laurent Mignard (direction).



Après les concerts de l'Alhambra et des Bernardins, après le second disque « French Touch », le Duke Orchestra se donnait au public parisien dans un Palace rempli d'une foule enthousiaste. Je ne vais pas redire ce que j'ai déjà dit au sortir des concerts précédents ou dans ma chronique de « French Touch », choc de notre numéro 635, sinon crier haut et fort mon enthousiasme et mon bonheur d'entendre en direct toutes ces musiques que je n'ai jamais entendues jouées en chaire et en os, par un orchestre totalement crédible par l'investissement de chacun des musiciens, chef compris, par la qualité du son collectif – woouf ! On sort de là dépeigné – porté par une rythmique en or, et par la touche juste d'innovation : c'est comme le Duke, avec des musiciens se glissant comme jamais dans les personnalités qui incarnèrent la musique du Duke, mais tout en apportant juste ce

qu'il faut de touche personnelle pour rendre vivante. Grâce soit rendue ici Philippe Milanta pour la façon dont il réinvente Duke constamment à la juste distance de son modèle.

Il me faut également saluer le spectacle et le travail admirable mené par Marilor à partir d'images d'archives pour intercaler des interventions parlées du Duke, nous donner l'illusion de le voir diriger le Duke Orchestra, nous faire entendre et voir extraits sonores et visuels captés durant l'enregistrement de la musique de Turcaret pour Jean Vilar lorsque Laurent Mignard la fait rejouer sur la scène du Palace, ressusciter les images de Paris Blues sur la musique du film recréées, avec d'extraordinaires séquences de Louis Armstrong auxquelles Franck Delpeut et François Biensan prêtent leurs trompettes. À quoi s'ajoute la mise en scène de la chanteuse et danseuse Nicolle Rochelle venue interpréter « Creole Love Call » ou « Blip Blip » – dans une évocation du fameux « soundie » (1) où l'on voyait Mary Bryant et Paul White chanter. Sur Dancers in Love, elle sera rejointe par le tap-dancer Philippe Roux.

Quel déploiement pour un seul concert... Il est urgent que le Duke Orchestra aille montrer ça sur les routes de France (...). **Franck Bergerot**



LAURENT MIGNARD **DUKE ORCHESTRA** *Ellington French Touch*

Cela faisait bien longtemps que Paris n'avait pas accueilli un grand concert de jazz – de ce jazz que nous aimons – dans une grande salle garnie d'un public nombreux. Cette gageure, nous la devons au talent et à l'esprit d'entreprise de Laurent Mignard qui, le 12 mars dernier, avec son *Duke Orchestra*, a rempli l'imposante salle du Palace, rue du Faubourg Montmartre. Pour la circonstance, Laurent Mignard, non content de produire un grand orchestre de jazz percutant, a su présenter un spectacle original et captivant en mêlant à ses propres interventions des interviews et des prestations orchestrales dues à Duke Ellington, génie tutélaire de sa formation, et projetées sur grand écran ; le tout étant lié par une petite intrigue en forme de bluette entre une chanteuse et un musicien de l'orchestre. L'ensemble était monté sans prétention, avec juste ce qu'il faut d'éléments de décor et de jeux de lumière, mais avec une précision digne d'éloge. Laurent Mignard, autant 'emcee' que chef d'orchestre, menait en virtuose le spectacle de bout en bout, face à un excellent 'big band' qui, galvanisé par un public enthousiaste et complice, s'est dépassé.

La tâche est rude que de vouloir faire vivre et revivre la musique d'une personnalité musicale aussi originale et riche que celle de Duke Ellington. Pour cela, Laurent Mignard a su prendre le bon parti en écartant la copie servile tout en restant fidèle à l'esprit de l'œuvre. Ses solistes, de François Biensan (tp) à Fidel Fourneyron (tb), de Didier Desbois (as) à Nicolas Montier (ts), plutôt que d'imiter les grands anciens, ont su les évoquer en gardant leur propre personnalité, pendant que la rythmique, avec Philippe Milanta au piano, Bruno Rousselet à la basse et Julie Saury à la batterie, menait l'ensemble avec une cohésion et un swing réjouissants. Dans le rôle de la chanteuse, Nicolle Rochelle¹, outre ses talents de comédienne et de danseuse fantaisiste, mérite d'être signalée par l'aisance et le naturel, non dépourvus de swing, avec lesquels elle s'intégra à l'orchestre.

Du côté répertoire, Laurent Mignard n'avait pas choisi la facilité, puisque autour de quelques grands classiques du Duke, on trouvait plusieurs compositions peu connues en rapport avec l'« Ellington French Touch », argument central du concert, notamment la musique de scène de Turcaret² dont il fallut retrouver les partitions et reconstituer les parties manquantes. N'hésitons pas à dire que le pari fut réussi tant on retrouvait dans cette musique les couleurs et les harmonies du maître.

Il est presque superflu de dire que les spectateurs qui se pressaient dans la vaste salle du Palace ce 12 mars ne s'étaient pas déplacés pour du vent. La longue et chaleureuse 'standing ovation' qui salua la fin du concert en témoigne sans ambiguïté.

Sans trop rêver à un engagement durable dans un théâtre parisien, un spectacle de cette qualité mériterait une large diffusion, notamment dans les grandes villes de province, voire à l'étranger. Avis aux organisateurs de tournées !

Dominique Brigaud

1- Rappelons que Nicolle Rochelle tenait le rôle titre dans l'agréable spectacle musical *À la recherche de Joséphine* monté à l'Opéra Comique par Jérôme Savary en 2007.

2- Cette musique écrite par Duke Ellington pour le T.N.P. à la demande de Jean Vilar a été enregistrée par un ensemble de seize musiciens français le 29 décembre 1960, sous la direction du Duke. Une édition limitée, sur cassette audio, en a été faite par la Duke Ellington Music Society. Six titres ont été aussi publiés par la marque Azure.

DUKE ELLINGTON FETE AU PALACE ET A PROVINS

Le concert donné lundi par le Duke Orchestra de Laurent Mignard, au Palace, rend hommage à l'amour que Duke Ellington portait à Paris. Cette soirée fête la sortie d'un CD hommage à la capitale et au jazzman. Une exposition itinérante est prévue cette année, ainsi qu'un Festival européen dédié à Ellington, les 28 et 29 septembre, à Provins. Un travail de mémoire destiné aux anciens, et à une nouvelle génération. « Un tiers de notre public a moins de 30 ans », dit Laurent Mignard. Une note d'espoir.

**10/03/2012****Laurent Mignard Duke Orchestra**
Ellington French Touch

Ce qui pourrait n'être qu'une interprétation de plus, atteint la jubilation tant est évident le plaisir que prennent les musiciens à jouer chaque note de ces luxuriants arrangements, dont certains, inédits du Duke (Palace le 12/3).

Laurent Mignard Duke Orchestra

Comme son nom l'indique, la formation de Laurent Mignard se consacre au répertoire de Duke Ellington. Ce soir elle nous offre un programme consacré à l'influence de la France sur l'œuvre du jazzman américain. Sont évoqués les univers de la chanson, du cinéma, de l'art... Avec en prime des compositions inédites créées à partir de partitions inachevées. Avec la chanteuse Nicolle Rochelle.

**Tendance jazz – Anne Chépeau - 11/03/2012**
PASSION ELLINGTON

Depuis neuf ans, le trompettiste et chef d'orchestre Laurent Mignard est à la tête du Duke Orchestra, un ensemble de 15 musiciens qui explorent inlassablement le répertoire de Duke Ellington. Il faut dire qu'avec plus d'un millier d'œuvres en cinquante ans de carrière, le pianiste, compositeur et chef d'orchestre a laissé un héritage conséquent. Dans le nouvel album du Duke Orchestra, Ellington French Touch, Laurent Mignard nous fait découvrir l'influence de la France dans l'œuvre d'Ellington. Le pianiste et compositeur qui fit de nombreux séjours dans notre pays, réarrangea des chansons françaises, composa en France pour le cinéma et le théâtre. Des œuvres parfois inédites comme la musique de scène écrite en 1960 par Duke Ellington et Billy Strayhorn pour Turcaret, une pièce présentée à Chaillot par le TNP de Jean Vilar.

**LE DIRECT**
Summertime
le dimanche de 22h à minuit par Elsa Boublil

Laurent Mignard guide le Duke Orchestra depuis 2003, un orchestre de 15 musicien(ne)s au cœur de l'œuvre de Duke Ellington. Après un premier album en 2009, ("Duke Ellington is Alive"), le Duke Orchestra propose actuellement "Ellington French Touch" paru en CD le 27 février dernier et qui révèle l'influence de notre pays dans l'œuvre de Duke Ellington. C'est aussi un spectacle musical qui met en scène une artiste américaine qui découvre la "french touch" vue par le Duke. Duke Ellington lui-même est présent, invité sur scène par la magie du video-art. Il témoigne, dirige l'orchestre, répond aux interviews...

La Terrasse

Le journal de référence de la vie culturelle

2012 / N° 196 MARS • Paru le mercredi 29 février 2012 / 20^e saison / 80 000 ex. / www.journal-laterrasse.fr / Sommaire en page 2

mars 2012

DUKE ORCHESTRA

////// Ellingtonien //////////////////////////////////////

LAURENT MIGNARD ET SON DUKE ORCHESTRA SONT DEVENUS LES AMBASSADEURS PERMANENTS DE L'HÉRITAGE ELLINGTONIEN.



L'histoire d'amour entre Ellington et Paris continue grâce à Laurent Mignard.

Pour Mignard, il ne fait aucun doute que « l'œuvre de Duke Ellington représente l'un des plus grands héritages du 20^{ème} siècle. Mêlant l'esprit du blues à l'invention orchestrale la plus raffinée... ». Dans son nouveau projet, à la fois nouveauté discographique (sur le label Juste une Trace/Dony-BMG) et véritable spectacle présenté pour la première fois au Palace, il souligne les profondes affinités qui ont pu lier le Duke (et son alter ego Billy Strayhorn) à Paris et au public parisien, et ce dès 1933, année du premier concert d'Ellington en France... L'histoire d'amour culminera probablement avec la tournée de 1946 en compagnie de Django Reinhardt et le concert en big band du 20 novembre 1958 Salle Pleyel, dont l'enregistrement reste disponible de même que la captation vidéo (en ligne sur le site de l'INA). « La fascination qu'exerçaient sur Ellington et Strayhorn

la France et Paris plus que tout autre lieu au monde, se manifeste assez fréquemment dans leur production musicale » confirme Claude Carrière, grand spécialiste français du Duke...

Dans son nouveau programme, Laurent Mignard à la tête de son magnifique Duke Orchestra fait revivre cette idylle en soulignant l'influence de la France dans l'œuvre d'Ellington : reprises de chansons françaises comme « La belle vie » de Sacha Distel, référence au film « Paris Blues », souvenir du concert mémorable d'Antibes... Mignard va même plus loin en levant le voile sur des œuvres inédites, créées à partir de manuscrits originaux inachevés comme la Goutelas Suite ou la Suite Turcaret conçue pour le TNP Jean Vilar. Une belle idée... **J-Luc Caradec**

Jazz/Rock

Créations hexagonales

Made in France

Edward Kennedy « Duke » Ellington (1899- 1974) restera comme l'un des grands créateurs du XX^e siècle, tous styles musicaux confondus. Régulièrement, ses œuvres, dont certaines sont devenues des standards, figurent au répertoire. Laurent Mignard et son Duke Orchestra, fort de quinze instrumentistes – dont plusieurs pointures comme François Biensan (trompette) et Philippe Milanta (piano) – sont depuis près d'une dizaine d'années les gardiens européens du temple ellingtonien. Après un premier album en 2009, ils ont décidé, avec « Ellington French Touch » (Columbia/Sony Music), de ressusciter le passé à travers l'influence que pouvait avoir la France dans l'œuvre de Duke Ellington. D'où ces reprises – « The Good Life » (la Belle Vie de Sacha Distel), « Under Paris Skies » (Sous le ciel de Paris), « No Regrets » (Non, je ne regrette rien), « Comme ci, comme ça » (Clopin-clopant) – et ces compositions originales pour le film « Paris Blues », et « Turcaret », dix pièces inédites de Duke et son alter ego, Billy Strayhorn, commandées par Jean Vilar pour la reprise de « Turcaret » au TNP/Chailot en 1961. La fidélité incarnée au grand Duke. À vérifier au Palace, à Paris, le 12mars à 20h30. **Didier Pennequin**

FranceTV.fr**L'aventurier du jazz**

Dirigé par Laurent Mignard, le Duke Orchestra s'est imposé, en moins de deux ans, comme la référence pour servir la musique de Duke Ellington. Ancien lauréat du concours de La Défense en 2002 avec un 2^eme prix d'orchestre grâce à son Pocket Quartet, Laurent Mignard, chef d'orchestre, trompettiste, compositeur et arrangeur, a transcrit à l'oreille toutes les partitions de l'orchestre à partir d'enregistrements originaux de Duke Ellington. Le Duke Orchestra est ainsi un formidable outil d'exploration de l'œuvre du jazzman. L'orchestre a reçu le Grand prix 2009 du Hot Club de France. En 2012, le groupe présente son nouvel album éponyme, rendant une nouvelle fois hommage à Duke Ellington.

NOUVEL OBS – 10/03/2012

JAZZ

avec
GÉRALD ARNAUD**LAURENT MIGNARD
DUKE ORCHESTRA**

Palace Lundi 12, 20h30.

Plus qu'un concert, un vrai spectacle musical pour fêter la sortie du nouveau CD de ce beau big band ellingtonien : « French Touch » raconte les amours fécondes du Duke avec la France, et révèle de nombreuses œuvres inédites.

8, rue du Faubourg-Montmartre (9^e);
0-899-56-46-69.

DERNIERES NOUVELLES DU JAZZ - 14 mars 2012

DISCOLAB – 14 mars 2012

Duke en France avec Laurent Mignard. Quand Duke Ellington foula pour la première fois le sol parisien, en 1933, il aurait très bien pu jouer sur la scène du Palace qui venait de se refaire une beauté grâce à un architecte dénommé Rabussier. Ce ne fut pas le cas, mais le « Duc » était bien présent ce 12 mars 2012 pour le concert-ou plutôt le spectacle- donné par le Duke Orchestra de Laurent Mignard. Tout au long des deux bonnes heures de cette soirée, on a pu revivre, sans jamais se lasser, l'histoire d'amour du Duke avec la France. Laurent Mignard avait concocté un spectacle complet qui permettait de retrouver quelques-unes des musiques composées par Ellington lors de ses nombreux voyages dans l'hexagone tandis qu'un écran proposait des extraits d'interviews, de répétitions, de concerts du Duke dans les années 50-60.



Les fans du Maître pouvaient découvrir des pièces rares – et même pour certaines inédites- telles que la Goutelas suite, la musique composée (avec le fidèle Billy Strayhorn) pour Turcaret de Lesage (1709) à la demande de Jean Vilar, le patron du TNP, ou encore des compositions pour un film finalement jamais sorti sur Degas.

Cet hommage musical – repris dans « Ellington French Touch », album enregistré lors d'un concert de décembre 2011- s'inscrit parfaitement dans le travail engagé depuis 2003 par Laurent Mignard et de son Duke Orchestra, big band de quinze instrumentistes, pour faire vivre le répertoire du génial et prolifique compositeur et le porter à la connaissance de tous les publics. Objectif atteint ce 12 mars au Palace notamment grâce à Aurélie Tropez (alto sax et flute), Nicolas Montier et Fred Couderc (ténor sax), François Biensan (trompette), Bruno Rousselet (basse) et Julie Saury (batterie). **Jean-Louis Lemarchand**

AFP - PARIS, 8 mars 2012

Deuxième album et Palace pour le Laurent Mignard Duke Orchestra.

Laurent Mignard Duke Orchestra a publié fin février son deuxième disque, "Ellington French Touch" (Juste Une Trace/Columbia). Créé en 2003, ce grand ensemble a su forcer le respect du monde du jazz en Europe grâce à la qualité de son interprétation des œuvres de Duke Ellington.

Laurent Mignard, par ailleurs trompettiste dans le Pocket Quartet, a accompli un travail de titan de restauration de manuscrits et de transcription des œuvres de son maître. Dans "Ellington French Touch", il a voulu montrer les affinités qu'avait Ellington avec la France, avec notamment l'interprétation de "Turcaret", une musique écrite en 1960 par le Duke et Billy Strayhorn pour la reprise de cette pièce de théâtre à Chaillot.

Lundi 12 mars – par Pierre de Choqueuse

UN PALACE POUR LE DUKE



Le tout Paris du jazz s'était donné rendez-vous au Palace pour écouter le Duke Orchestra de Laurent Mignard qui fêtait la sortie de son second album, "Ellington French Touch", un recueil de compositions ou d'arrangements de Duke Ellington et Billy Strayhorn associés à l'hexagone, la présence de nombreuses pièces rares ou inédites évitant de faire tomber l'orchestre dans de la musique de répertoire. De nombreux journalistes s'étaient déplacés (...). Les Michu occupaient de bonnes places face à la scène. Un de leurs petits-enfants les accompagnait. Adolescent boutonneux exhibant la panoplie noire

du parfait gothique, Jacquot dit Black Jacques s'impatientait. Les Michu avaient eu du mal à le convaincre de venir. Fan d'ACDC, il ne croyait pas que le Duke Orchestra puisse tenir le rythme, bastonner comme ses idoles. Duke Ellington, il en avait entendu parler, ne connaissait rien de sa musique, et s'imaginait déjà la conspuant tout en mâchonnant les poils de sa barbe naissante. Aussi nerveuses que leur propriétaire, ses pesantes chaussures cloutées martelaient le sol, ce qui ne manquait pas d'inquiéter Jean-Paul assis un peu plus loin. Dès le lever de rideau, une reprise maousse costaud de Take The A"Train", la salle se sentit soulevée par la puissance sonore de l'orchestre, son intense trépidation rythmique. Black Jacques n'osait pas encore se l'avouer, mais Such Sweet Thunder, Rockin' Rythm ou Battle Royal swinguaient quand même bien davantage que le hard rock lourdingue auquel il avait été habitué – « la faute de ses parents indignes » m'ont confié les Michu qui en veulent toujours à leur fils d'avoir fait mai 68.



Monsieur Michu ne s'attarda pas à récriminer son petit-fils. Comme ceux des autres représentants de la gente masculin, ses yeux brillèrent de plaisir lorsque apparut sur scène la belle Nicolle Rochelle qui chante, danse, frétille comme une sirène dans la piscine d'eau chaude d'un milliardaire hollywoodien. Quelques paires d'yeux délaissèrent même leurs orbites pour admirer de plus près la plastique superbe de l'arrivante, les formes sculpturales qui s'offraient aux regards. Plus espiègle que jamais, mon voisin de gauche, Michel Contat, semblait avoir brusquement rajeuni. Très à l'aise, la chanteuse papillonnante survola

brillamment Bli-Blip sous les applaudissements. Celle qui tenait le rôle de Joséphine Baker dans "À la recherche de Joséphine", un spectacle de Jérôme Savary, fit merveille dans Paris Blues et No Regrets. Grande et souple sauterelle, la danseuse tournoya avec un tap dancer (Philippe Roux) sous les tutti des trompettes, le souffle chaud des blacks trombones, le timbre mordoré des saxophones. Avec elle, le Duke commentait sa musique, répondait aux questions de Laurent Mignard qui, tout feu tout flammes face à un écran géant servant de machine à remonter le temps, dirigeait son orchestre. Par la magie des trucages, du fondu enchaîné numérique, le passé rencontrait le présent, Paul Newman et Sydney Poitier rejoignaient Fred Couderc et François Biensan dans une même Battle Royal.

Si l'éclairage laissait à désirer, la qualité du programme musical enthousiasma les plus sceptiques – ne vit-on pas Black Jacques le sourire jusqu'aux oreilles ôter ses mitaines pour claquer dans ses mains ? Galvanisé par son chef dont on connaît les mignardises, le Duke Orchestra joua de larges extraits de son dernier disque, nous fit revivre l'enregistrement de Turcaret, exhuma Gigi un laissé pour compte de la Goutelas Suite, et Daily Double, musique qui devait servir de bande sonore à un film sur les peintures d'Edgar Degas. Le saxophone alto de Didier Desbois remit sur rails The Old Circus Train. Le piano de Philippe Milanta fit reverdir la Fontainebleau Forest (le Duke devait avoir très soif lorsqu'il composa ce morceau) et la clarinette d'Aurélien Tropez se glissa sous les plumes d'un rossignol pour chanter Bluebird of Dehli. Il m'apparaît fastidieux de citer les quinze musiciens de l'orchestre. Vous trouverez leurs noms en vous procurant le disque. Redevenu Jacquot, Black Jacques compte l'acheter ainsi qu'une veste blanche afin de ressembler au Duke. Il devra ôter la quincaillerie fort peu ellingtonienne qu'il arbore et qui le troue de part en part. Il lui faudrait une greffe. On voit d'ici l'étrange cépage.



Laurent Mignard Duke Orchestra & Michel Pastre Big Band

Le 29 nov., 17h, salle Léo-Lagrange, 7, rue Léon-Godin, 95 Beaumont-sur-Oise, 01 34 48 45 03, jaf095.com. (15-18€).

TV Battle of bands comme aux beaux temps de Duke Ellington vs Count Basie. Le Duke Orchestra du trompettiste Laurent Mignard se place dans cette belle filiation ducale, le big band du saxophoniste Michel Pastre assume l'héritage du Count. Ça pourrait décoiffer.

BATAILLE ROYALE

Le Duc vs. le Comte (Mignard & Pastre Remix™)

Les festivals de Coutances et Châtellerauld accueillent la Battle Royal qui opposa le Duke et le Count en 1961 et que le Duke Orchestra de Laurent Mignard et le Michel Pastre Big Band aiment à ressusciter. Ils racontent l'événement et sa reconstitution à Pascal Rozat.

HÉRITAGE DUCAL

Infatigable militant de la cause ellingtonienne, Laurent Mignard est sur tous les fronts en cette année d'anniversaire.

En tant que patron du Duke Orchestra, bien sûr, mais aussi comme animateur du **Provins Duke Festival** (du 23 au 27 septembre) et de l'association La Maison du Duke qui propose une multitude d'initiatives autour de l'héritage ducal : conférences, recherche d'inédits, traduction en français de l'autobiographie *Music is my Mistress* (en attente d'édition) ou encore création d'une exposition itinérante. « Au-delà de l'œuvre, il y a des valeurs d'humanisme, d'ouverture aux autres, d'exigence, de spiritualité, qui sont très éclairantes pour le monde d'aujourd'hui, explique le trompettiste. Nous essayons à chaque fois de présenter Ellington sous un angle différent, qui va surprendre le public et lui permettre de prendre la mesure de son importance. » Parmi les temps forts de la saison du Duke Orchestra : la reprise du spectacle *Ellington French Touch* au Théâtre de Poissy le 24 mai, un concert parisien avec la participation de Pierre Richard (*Olympia*, 13 juin), et l'interprétation, le 3 juillet au Château de Goutelas (42), de la suite éponyme, incluant deux morceaux inachevés complétés par Laurent Mignard. La musique sacrée ne sera pas en reste, avec un concert le 20 mai en l'église Saint-Sulpice et, à plus long terme, une tournée des cathédrales françaises avec le soutien de la fondation Duke Ellington Center for the Arts. Enfin, l'orchestre habillera de couleurs ellingtoniennes la bande originale d'une fiction animalière, *Le Petit Zèbre*, de Laurent Frapat. PR

CONFÉRENCE Duke Ellington, gospel et musique sacrée par Laurent Mignard le 16 mai à Paris (Jazz à Saint-Germain-des-Près), Autour de Duke Ellington par Claude Carrière à Paris (Conservatoire de la rue de Madrid)

Le 6 juillet 1961, Duke Ellington invitait Count Basie dans le grand studio de Columbia, pour une rencontre au sommet des deux orchestres immortalisée sur l'album "First Time !". Un demi-siècle plus tard, le 5 juillet 2011, le Duke Orchestra de Laurent Mignard et le Michel Pastre Big Band rejouaient la partie pour un album *live* sur la scène de Jazz à Vienne, reprenant en partie le répertoire de la séance d'origine, tout en l'élargissant sensiblement. Alors qu'ils s'apprentent à remettre le couvert en mai, aux festivals Jazzelrauld et Jazz sous les Pommiers, les deux compères nous ont livré tous les ingrédients de la *Battle Royal*.

Le disque de 1961 s'intitule "First Time !", mais la rencontre des orchestres d'Ellington et Basie avait pourtant déjà eu lieu, en 1936 à Kansas City...

Laurent Mignard C'est vrai, même s'il ne reste aucune trace enregistrée de ce concert. Duke l'évoque brièvement dans ses mémoires, avec beaucoup de tendresse, mais sans plus de détails. Quant à Basie, il raconte dans son autobiographie qu'il était extrêmement intimidé : pour lui, Ellington allait au-delà du swing.

Michel Pastre À l'époque, les *battles* de ce type étaient monnaie courante, même si cette histoire reste mal connue. Dans les grands *ballrooms* new-yorkais, comme le Savoy, on dit que c'était aux danseurs de désigner l'orchestre vainqueur. Et celui qui gagnait le plus souvent, c'était Chick Webb.

LM En même temps, ces *battles* étaient largement mises en scène : c'était un argument de communication. Les journalistes soufflaient sur les braises, comme s'ils commentaient un match de boxe : un tel met un uppercut, l'autre réplique par un direct en si bémol... Ellington n'était pas trop attiré par ce genre de compétition, même s'il savait qu'il devait en passer par là. Pour Basie, c'était différent : il avait grandi dans la culture de Kansas City, où ces joutes étaient chose habituelle.

MP Avec deux orchestres de ce niveau-là, de toute façon, la question ne peut plus être de savoir qui a gagné. Chacun a apporté sa pierre à l'histoire du jazz, avec sa propre démarche, ses propres couleurs.

Parlons du répertoire : pour cet album, Ellington et Basie ont apporté des compositions neuves, mais aussi réarrangé plusieurs de leurs classiques.

LM D'ailleurs, certains arrangements n'étaient pas tout à fait prêts, et n'ont été terminés que pendant les séances : ça s'entend dans les *alternate takes* où, visiblement, ils essaient certaines choses. Les compositions ont fait l'objet d'un vrai travail de réarrangement, un véritable tour de force pour faire sonner ensemble les deux big bands. Il faut savoir que les partitions d'Ellington ne sont pas du tout éditées, et ce n'est guère mieux concernant Basie. Pour rejouer cette musique, nous avons donc été contraints de transcrire les trente-deux

voix à l'oreille : une sacrée dictée musicale ! En le faisant, on découvre des choses magnifiques, très différentes des versions pour orchestre seul : dans *To You* de Thad Jones, par exemple, il y a une véritable réécriture, avec un arrangement à cinq trombones, plus un trombone solo. De même, le *Wild Man* d'Ellington n'a rien à voir avec la version gravée plus tard dans

"Paris Blues", sous le titre *Wild Man Moore*. Pour certains classiques issus du répertoire de Basie, comme *Jumpin' at the Woodside* ou *Corner Pocket*, on reste en revanche plus proche de la version originale.

Ce qui frappe, à l'écoute de "First Time!", c'est que cette battle d'orchestres est aussi une formidable bataille de solistes !

LM C'est logique, car chacun des orchestres est à la fois un être collectif en mouvement et un vivier de personnalités incroyable. Et comme tous ces musiciens ont une signature sonore parfaitement identifiable, il paraît naturel de les mettre en scène, dans une sorte de choc esthétique. Tous ces *chases*, c'est très stimulant pour l'auditeur, comme une sorte de labyrinthe où l'on essaie de suivre son soliste préféré : cela suscite une écoute active. Mais là où ça devient vraiment amusant, c'est quand on va prendre un membre d'un orchestre pour le faire jouer dans l'autre.

MP Il faut dire que plusieurs solistes avaient connu les deux orchestres : Quentin Jackson, Paul Gonsalves... Un peu comme chez nous d'ailleurs : certains de nos musiciens, comme François Biensan, Jérôme Etcheberry ou



Michel Pastre et Laurent Mignard, prêts à batailler.

PHOTO : JEAN-BAPTISTE MILLOT

PHOTOS : XOR (ARCHIVES JAZZ MAGAZINE JAZZMAN)



Count Basie et Duke Ellington face à face (photo réalisée avec trucage).

Jerry Edwards, sont passés de mon big band à celui de Laurent, ou l'inverse.

Lors de la séance, Basie et Ellington avaient pris le parti de faire jouer les deux rythmiques à tour de rôle, tandis que vous les utilisez simultanément...

LM Oui, on prend le risque maximum ! Pour que ça marche, on s'appuie sur le bon sens musical et la responsabilité des musiciens.

MP Sur les morceaux de Basie, c'est ma rythmique qui tend à prendre le lead, tandis que sur les compositions d'Ellington, c'est davantage celle de Laurent. Après, la seconde rythmique agit en complément de l'autre.

LM C'est le même problème pour les deux pianistes, qui eux étaient déjà présents sur l'album original : il faut savoir éviter les bavardages, et jouer simple et efficace.

Enfin, la battle n'est-elle pas avant tout une collaboration artistique, mise en scène comme une confrontation ?

LM Évidemment, il ne s'agit pas de montrer qui est le plus fort. Le tout est de partager des fondamentaux suffisamment solides pour permettre à chaque orchestre de revendiquer sa propre esthétique, tout en faisant partie d'un tout. • PASCAL ROZAT

CD Duke Ellington & Count Basie, "First Time!" (Columbia, 1962) ; Laurent Mignard Duke Orchestra & Michel Pastre Big Band, "Battle Royal" (Juste une Trace, 2012).

CONCERTS Le 22 mai à Châtelleraut (Jazzelraut), le 30 à Comances (Jazz Sous Les Pommiers).

RADIO Le 6 mai sur France Musique, Le Matin des Musiciens, spécial Paul Gonsalves avec André Villeger, présenté par Arnaud Merlin.



La pochette originale de "First Time"



**DUKE ORCHESTRA
LAURENT MIGNARD
VS COUNT BIG BAND
MICHEL PASTRE
BATTLE ROYAL**

1 CD JUSTE UNE TRACE / SONY MUSIC

NOUVEAUTÉ. C'était le rêve de Jean-Paul Boutellier : ressusciter sur scène le combat aussi royal qu'amical que le Duke et le Count se livrèrent en 1961 dans les studios Columbia pour l'album "First Time !". La mort d'Ellington, puis celle de Basie rendirent ce projet à jamais impossible. Et pourtant ! En 2010, Jean-Paul, après l'écoute d'un concert du Duke Orchestra, lance à Laurent Mignard le défi de tenter un remake de *Battle Royal* avec son orchestre et celui de Michel Pastre. « *J'eus l'impression de taper dans le mille, car l'enthousiasme fut vite partagé et tous les éventuels obstacles à un tel projet rapidement déblayés.* » Résultat : le 5 juillet 2011, soit exactement, à un jour près, la date anniversaire des cinquante ans de la séance historique, les deux orchestres s'affrontaient joyeusement sur la scène du Théâtre antique de Vienne pour réaliser enfin le désir fou de Boutellier. Ce disque en est le magnifique témoignage. On ne jouera pas au jeu pervers et imbécile de la comparaison de l'original avec sa copie. Là n'est pas le projet de Mignard dont l'ambition fut avant tout de se servir de "First Time", sans fantasma ridicule de "reconstitution historique", comme d'un tremplin pour incarner et actualiser aujourd'hui un répertoire orchestral éblouissant. Avec les trente meilleurs spécialistes français du genre pour défendre l'aventure avec science, swing et enthousiasme. A savoir, par exemple, Philippe Milanta dans la peau de Duke et Pierre Christophe dans celle de Count ; Michel Pastre dans le rôle de Frank Foster et Nicolas Montier dans celui de Paul Gonsalves. Seuls quatre titres de l'album original (*Battle Royal*, *Take The a Train*, *Segue in C* et *Jumpin at The Woodside*) sont au menu de la soirée viennoise. Le reste du programme est principalement constitué d'œuvres ducales comme *Perdido* et *It Don't Mean A Thing*. Bravissimo ! *One more time !* ■ **PASCAL ANQUETIL**

Personnel détaillé dans le livret. Vienne, Théâtre antique, 5 juillet 2011.

Sélection CD

Laurent Mignard,
Michel Pastre

Battle Royal

L'album *First Time*, paru en 1961, est un monument de la musique jouée en big band. Rien de moins que les orchestres de Count Basie et de Duke Ellington qui jouent ensemble. Double rythmique, double section de vents. Cinquante ans plus tard, les formations de Laurent Mignard et de Michel Pastre reprennent les parures du Duke et du Count pour un concert au festival Jazz à Vienne. Avec une partie des thèmes de l'album original,



d'autres arrangés pour l'occasion. Comme leurs prestigieux

aînés, Mignard et Pastre embarquent vers les étoiles l'amateur de swing, d'échanges solistes éclatants, de traits pianistiques (Philippe Milanta et Pierre Christophe dans les rôles d'Ellington et Basie). Un bonheur de jazz, intemporel. ■ **S. S.**

1 CD Juste une trace,
Columbia Records/Sony Music.



Battle Royal—Laurent Mignard Duke Orchestra vs. Michel Pastre Big Band

Columbia Europe/Sony/Just One Trace LC88725 (Import)

CD Reviewed by William McFadden

“The scope of music is immense and infinite. It is the Esperanto of the world,” said Duke Ellington. We now routinely witness outstanding examples of this nearly prophetic Ducalism from western European musicians who study and perform Ellington and Strayhorn in disciplines identical to what their classical colleagues devote to Bach and Mozart. Jerry VanRooijen’s Dutch Jazz Orchestra immediately comes to mind, and lately so does the Laurent Mignard Duke Orchestra from France.



On *Battle Royal*, you get twice the jazz orchestra excitement, a 2011 concert pairing Mignard’s organization with the Michel Pastre Big Band. This performance for an enthusiastic audience of 5,000 at the *Jazz `a Vienne* (Vienna) festival was conceived as a 50th anniversary *homage* to the 1961 record coupling Duke’s Orchestra with that of Count Basie: *First Time*. The original concept of a joint recording produced what many serious Duke and Count fans have come to regard as an incongruous novelty. But brother, did that side cook! With a full complement of musicians working the arrangements of Billy Strayhorn, Thad Jones, and the “Two Franks” Wess and Foster - in tandem, *First Time* packed a hefty, attention-getting punch. Ultimately and thankfully this unique collaboration proved to be much more swinging harmony than competition, a remarkable achievement, then and now.

Battle Royal was the realization of *Jazz `a Vienne* founder Jean-Paul Boutellier’s dream of recreating *First Time* for a concert audience. Mignard signed-on and became executive producer; saxophonist and swing bandleader Pastre was a natural choice for the “Basie” requirements. *Battle Royal* is a joyful, vibrant mix of recreation, re-constitution and tribute. Rather than copy or impersonate, both orchestras play in the *manner* of the original instrumentations and arrangements. The energy, the jubilation, the pride, the heart—all consistent and never held hostage to patronization or gimmick.

The co-leaders wisely decided not to merely cover the eight tunes on *First Time* and leave it at that. Naturally, out of the gate, charging is “Battle Royal,” with a total of 21 soloists at four bars apiece. For maximum chill-inducing impact, we recommend positioning a speaker next to each ear, at a tolerable volume, of course. “Duke” is on the right; “Basie” the left. Each musician will be heard with stunning clarity. Next is a swing tempo “In a Mellow Tone” followed by an opulent transposition of Billy Strayhorn’s “Manhattan Murals” with “Take the ‘A’ Train.” From there, the bands take turns showcasing familiar compositions owned by each of their respective forebears: “Dickie’s Dream,” with some robust voicings for the reeds section, and “Kinda Dukish/Rockin’ in Rhythm,” the closest any of the tunes comes to imitation, from piano intro through solos. This is not a complaint. Back in joint formation, the orchestras remain so for the concert’s duration. “Segue in C” has some of its edges buffed, and may be the best performance of all. On “It Don’t Mean a Thing,” the rhythm sections propel vocalists from each ensemble trading off in French-accented English lyric scat. Returning to swing mode (which begs for dancing), the “Duke” pianist is featured in yet another jewel by Strays, “Midnight in Paris.” Momentum again builds as “Wild Man Moore” commands the soloists to trade fours in a hurry. “Jumpin’ at the Woodside” is every bit the flag-waving closer it was on *First Time*. The encore is an equally powerful “Perdido” utilizing that great Gerald Wilson arrangement.

The late Sjef Hoefsmit advised those curious about what Duke Ellington and His Orchestra sounded like live to visit France. Getting yourself a copy of *Battle Royal*, be assured, is a terrific immediate alternative to overseas travel. *Viva la France!*

Les choix de l'Obs

SORTIES CD



JAZZ

Laurent Mignard Duke Orchestra & Michel Pastre Big Band : « Battle Royal »
En 1963, Jean-Paul Boutellier découvre « First Time ! », empoignade explosive, entre les big bands d'Ellington et Basie. Le choc. Devenu patron du festival Jazz à Vienne, il n'a qu'une idée : retrouver les sensations de ses 17 ans. Il propose l'idée d'un « remake » de cette bataille homérique à L. Mignard et M. Pastre, qui acceptent de relever ce défi un peu dingue en juillet 2011. Pari gagné ! L'éclat, le plaisir, l'enthousiasme sont toujours au rendez-vous. *B. L.*
(Sony)



GUIDE CD

JAZZ CORNER

New York. Le 6 juillet 1961. Le choc des titans. Les grands orchestres de Duke Ellington et de Count Basie se rencontrent pour la première fois afin d'enregistrer un disque Columbia devenu une légende : *First Time! The Count Meets the Duke*. Une folie ! Les deux boss sont au piano. Derrière, les deux plus grands big bands du monde se passent le plat et se balancent les standards. Les marioles attrapent les chorus, se disputent gaiement les solos, se pincet le nez, se tirent les oreilles. Et une monstrueuse locomotive chauffée à blanc déboule sur les rails d'un jazz nettement plus royal que le couscous du rade d'en face. L'enregistrement de nos sultans of swing est resté gravé dans l'histoire. Et voilà que cinquante ans plus tard, sur la scène du festival Jazz à Vienne, d'intrépides musiciens hexagonaux relèvent le défi et rééditent la performance : Laurent Mignard Duke Orchestra et le Michel Pastre Big Band se frottent et s'affrontent, comme à l'époque, dans un combat en onze rounds... L'affaire n'était pas gagnée d'avance, mais, dès les premiers éclats de "In a Mellow Tone", la magie fonctionne parfaitement. Cinquante ans après un moment qui restera sans aucun doute inégalé, ce disque réjouissant souffle agréablement dans les bronches et rallume toute la folie et la joie des big bands à leur âge d'or. Petit coup de nostalgie ? (*Battle Royal*, Laurent Mignard Duke Orchestra & Michel Pastre Big Band, Sony Music)

PHILIPPE BLANCHET



le 2 octobre 2012 par Bruno Pfeiffer

Laurent Mignard Orchestra & Michel Pastre Big Band

Connaissez-vous incarnation musicale plus intense de la gaité qu'un big band de jazz? Réponse difficile, n'est-ce pas? Eh bien, au cas où l'envie vous prendrait de remplir les veines d'une vague de plaisir, voici l'ordonnance. Ecoutez Duke Ellington, Count Basie... ou la paire simultanément... En effet, les deux formations du jazz les plus célèbres de l'histoire ont enregistré un disque ensemble. Ce jour-là, le 6 juillet 1961, les musiciens se retrouvaient à quarante devant les micros. Au sommet de la gloire, à l'apogée du talent, Duke et le Count ont réussi le pari fou. Titre du disque : *First Time*. Edité à l'époque sur le label Columbia. Maintenant, la firme appartient à Sony. Cinquante ans après, l'on retrouve Sony derrière le concert organisé à l'instigation de *Jazz à Vienne*. Deux formations françaises, *Laurent Mignard Orchestra* & *Michel Pastre Big Band*, ressuscitent la joute amicale entre les deux figures nobiliaires du jazz. Chapeau bas. C'est l'été. Le frisson, la classe, la joie s'invitent. Se réincarnent. On devine le plaisir du public, chauffé à blanc. Comblé. Qui ne le serait par le retour des bonnes choses?

Battle Royal – Columbia/Sony Music



Laurent Mignard DUKE ORCHESTRA - infos www.laurentmignard.com

Booking – presse : Claudette de San Isidoro - tel : +33 6 77 05 66 12 - contact@dukeorchestra.com

SO JAZZ

CULTURE MUSIQUE HISTOIRE TENDANCES

sept 2012

LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA & MICHEL PASTRE BIG BAND BATTLE ROYAL

Une trentaine de musiciens sur scène, ça claque !



Si le disque restitue mal l'ambiance du concert présenté le 5 juillet 2011 à Jazz à Vienne, il nourrit des regrets chez les absents. Pensez donc : d'un côté le Duke Orchestra de Laurent Mignard, de l'autre le Big Band de Michel Pastre, dans le rôle des orchestres de Duke Ellington et de Count Basie tels qu'ils furent réunis le 6 juillet 1961 à New York (le fameux album *First Time*). Une évidence : les grandes formations doivent vivre.

ÉRIC DELHAYE

(Juste une Trace / Sony Music)



par Anne Chépeau

Laurent Mignard Duke Orchestra et Michel Pastre Big Band associés dans un album live « Battle Royal ». En juillet 2011, le festival Jazz à Vienne avait réuni les deux orchestres pour recréer l'album First Time enregistré cinquante ans plus tôt en 1961 par les ensembles de Duke Ellington et de Count Basie.

– 23 septembre 2012
Le Laurent Mignard Duke Orchestra est en concert samedi 29/09 à Provins pour la première édition du Duke Festival.



par Joe Farmer

Le 6 juillet 1961, Duke Ellington et Count Basie, qui se vouent une admiration réciproque, enregistrent pour la première fois ensemble. Les deux orchestres, chacun au sommet de leur art, donnent ainsi naissance à un fameux disque paru chez Columbia Records, et opportunément intitulé « First Time ». 5 juillet 2011, 50 ans après... le festival «Jazz à Vienne» invite deux grandes formations françaises à recréer le répertoire de ce « First Time » et à prolonger la rencontre de 1961. Le «Count Big Band» de Michel Pastre et le «Duke Orchestra» de Laurent Mignard, rien moins que 35 musiciens au total, défendront donc sur scène les couleurs sonores de Messieurs Basie et Ellington. Un événement, une «bataille royale» dont ne sortira au final qu'un seul vainqueur : le swing !

L'association miraculeuse de ces deux orchestres scintillants, le «Duke Orchestra» et le «Count Big Band», a permis de revitaliser un répertoire historique devant 8000 spectateurs ébahis et comblés. Cette prestation exceptionnelle ne pouvait rester figée dans le passé. Le label Sony/Columbia a donc pris l'initiative de publier ce concert unique donné à Vienne, en France, un demi-siècle après l'enregistrement original voulu par deux légendes, Duke Ellington et Count Basie. Une manière judicieuse de célébrer en grandes pompes «L'Épopée des Musiques Noires» ! – 22 septembre 2012

Dimanche 23 Septembre 2012

Musique

Laurent Mignard et son Duke Orchestra ont gravé *Ellington French Touch*, voué aux œuvres "françaises" du maître : la *Suite* qu'il a composée pour le château de Goutelas, les musiques du film *Paris Blues* et de la pièce *Turcaret* dans sa version Jean Vilar, plus quelques chansons qu'Ellington affectionnait, comme *La belle vie* de Sacha Distel ou *Non, je ne regrette rien*, de Piaf.

Le 5 juillet 2011 à Jazz à Vienne, la même formation, avec le Michel Pastre Big Band, a ressuscité *First Time*, album pour lequel, cinquante ans plus tôt, les deux plus fameux orchestres, ceux d'Ellington et de Count Basie, s'étaient réunis en studio. Le CD *Battle Royal* retranscrit ce mémorable concert, sous un design rappelant la couverture de *First Time*.

Richard SOURGNES

- LE QUOTIDIEN DU MÉDECIN - N° 9162 - LUNDI 24 SEPTEMBRE 2012

LE TEMPS DU LOISIR

Jazz/Rock

Le 6 juillet 1961, à New York, Duke Ellington et Count Basie, alors à l'apogée de leur art orchestral, enregistrent, pour la première fois ensemble, un disque qui va vite devenir culte : « First Time » (Columbia). Un demi-siècle plus tard, le 5 juillet 2011, le festival Jazz à Vienne sera le théâtre de la reproduction de cette bataille royale homérique entre ceux qui furent les deux meilleurs big bands



de la planète jazz. Pour cette occasion historique ont été réunis sur la même scène le **Laurent Mignard Duke Orchestra** (que l'on retrouvera le 29 septembre au Provins Duke Festival) et le **Michel Pastre Big Band**, deux poids lourds du genre en France. Au programme, des thèmes de légende du Duke et du Count, « Battle Royal », « In a Mellow Tone », « Take The A Train », « It Don't Mean a Thing », « Jumpin At The Woodside » ou encore « Perdido ». Une magnifique opposition de grands orchestres et de solistes avec comme dénominateur commun l'amour du swing !

> DIDIER PENNEQUIN

LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA MICHEL PASTRE BIG BAND "BATTLE ROYAL"

Juste une trace - Columbia 88725430462

**Battle royal, In a mellow tone, Manhattan murals /
Take the A train, Dickie's dream, Kinda dukish /
Rockin' in rhythm, Segue in C, It don't mean a thing, A
midnight in Paris, Wild Man Moore, Jumpin' at the
Woodside, Perdido**



En 1961, la compagnie Columbia publia un disque événement justement titré "First Time !" sur lequel les 'big bands' de Duke Ellington et de Count Basie étaient enregistrés ensemble. Cinquante ans plus tard, quasiment jour pour jour, le festival de Vienne ressuscita la fameuse rencontre en invitant deux grands orchestres français résolument orientés vers la musique de leurs illustres prédécesseurs. Ainsi, le 5 juillet 2011, se retrouvèrent côte à côte le *Laurent Mignard Duke Orchestra* et le *Michel Pastre Big Band*.

Le programme reprend cinq des huit titres de l'enregistrement original et les interprétations restent généralement assez fidèles aux réalisations antérieures. Ainsi, **Segue in C** se conforme à l'ancienne version (un sommet !). Sur le même tempo idéalement favorable, les interventions des solistes et de l'ensemble, y compris l'organisation des riffs, suivent strictement le modèle, tout juste si les pianistes se permettent d'ajouter un chorus à leur intervention. Outre Pierre Christophe et Philippe Milanta assurant, sans pastiche, les rôles respectifs de Count Basie et de Duke Ellington, apparaissent tour à tour Fred Couderc (fl), Michel Pastre, Patrick Bacqueville, Fidel Fourneyron (tb) à la place exacte de Frank Wess, Budd Johnson, Lawrence Brown et Quentin Jackson. Dans cette adaptation fidèle se remarquent les deux pianistes et, comme habituellement, Michel Pastre, superbe au ténor, et Patrick Bacqueville, fort éloquent au trombone.

Wild Man Moore se déroule également au plus près du modèle, sur un même tempo avec le même plan et la même distribution des interventions. On remarque le duo de ténors Michel Pastre-Fred Couderc (substitués à Frank Foster-Paul Gonsalves) et aussi Didier Desbois dans le rôle de Johnny Hodges. Sur tempo très rapide et avec des ensembles exécutés avec punch, **Battle royal** conserve un cadre identique, toutefois avec quelques libertés dans la succession des solistes d'ailleurs sans importance, la brièveté de l'espace imparti ne leur permettant guère de s'exprimer. Le morceau se termine évidemment par le duo de batterie, ici entre Julie Saury et François Laudet, suivi de l'ensemble survolé par la trompette de Richard Blanchet façon Cat Anderson.

Manhattan murals, que Duke n'enregistra qu'une fois (Carnegie Hall 1948), s'ouvre sur une musique luxuriante puis méditative avec le piano de Philippe Milanta, avant de s'enchaîner à **Take the A train** qui suit le modèle sur tempo plus lent. Les bons échanges entre Jérôme Etcheberry et François Biensan, puis Aurélie Tropez (clarinette) et Michel Pastre, se réfèrent à ceux qui réunissaient Sonny Cohn-Ray Nance et Jimmy Hamilton-Budd Johnson. Enfin, **Jumpin' at the Woodside** s'écarte nettement de son modèle par une durée triple permettant aux ténors de Michel Pastre et de Nicolas Montier de se livrer à une superbe compétition beaucoup plus longue que celle opposant Frank Foster à Paul Gonsalves.

Six nouveaux morceaux sont ajoutés, toujours en s'inspirant de la réunion au sommet de 1961. Dans **In a mellow tone**, après l'exposé du thème, Patrick Bacqueville prend un chorus, imité ensuite par François Biensan, tous deux fort plaisants ; suivent trois chorus d'ensembles, un au ton confidentiel encadré par deux superbement brillants. **It don't mean a thing** est chanté et « scatté » par Marc Thomas, heureusement rejoint par Patrick Bacqueville qui apporte un peu de swing et d'humour. Durant une douzaine de minutes sur **Perdido** défilent de nombreux musiciens, soit seuls, soit pour des échanges à deux, trois ou quatre jusqu'au duo final des batteurs. **A midnight in Paris** de Billy Strayhorn offre l'occasion à Milanta de broder une romantique partie de piano autour d'ensembles chaleureux.

Dickie's dream, par l'orchestre de Michel Pastre, consiste en une série de chorus sur lesquels se relaient une dizaine de solistes, ce qui permet de remarquer à leur avantage et sans surprise Michel Pastre, Jérôme Etcheberry, Patrick Bacqueville et Pierre Christophe. De même, l'orchestre de Laurent Mignard se réserve **Kinda dukish / Rockin' in rhythm**, qui débute évidemment avec le piano de Philippe Milanta et débouche sur les ensembles bondissants et fougueux avec bonne contribution du trombone de Fidel Fourneyron.

Même si l'on reste éloigné de la valeur des prestations de la grande époque, il est vraiment significatif et réconfortant de trouver toujours chez nous des grands orchestres d'une telle classe et qui pratiquent le langage du jazz avec un enthousiasme si fidèle. (A.V.)

S Laurent Mignard Duke Orchestra-Michel Pastre Count Bigband

Battle Royal

Ouverture-Battle Royal, In a Mellow Tone, Manhattan Murals-Take the "A" Train, Dickie's Dream, Kinda Dukish - Rockin' in Rhythm, Segue in C, It Don't Mean a Thing, A Midnight in Paris, Wild Man Moore, Jumpin' at the Woodside, Perdido
Laurent Mignard Duke Orchestra : Franck Delpeut (tp), Franck Guicherd (tp), François Biensan (tp), Richard Blanchet (tp), Jean-Louis Damant (tb), Fidel Fourneyron (tb), Guy Arbion (ttb), Didier Desbois (as), Aurélie Tropez (cl, as), Fred Couderc (ts, fl), Nicolas Montier (ts), Philippe Chagne (bs), Philippe Milanta (p), Bruno Rousselet (b), Julie Saury (dm), Laurent Mignard (lead)
Michel Pastre Big Band : Lorenz Rainer (tp), Guy Bodet (tp), Fabien Mary (tp), Jérôme Etcheberry (tp), Luigi Grasso (as), Nicolas Dary (as, cl, fl), Michel Pastre (ts, lead), Philippe Pilon (ts), Jean-François Devèze (bs), Guy Figlionios (tb), Patrick Bacqueville (tb), Jerry Edwards (tb), Pierre Christophe (p), Enzo Mucci (g), Raphaël Dever (b), François Laudet (dm), Marc Thomas (voc, MC)
Enregistrés le 5 juillet 2011, Vienne, France
Durée : 1h 16' 12"
Columbia-Sony 88725430462 (Sony Music)

C'est à l'occasion du 31^e Festival de Vienne en 2011, devant plus de 5000 personnes dans le Théâtre Antique, que cet enregistrement de deux des big bands français, le Laurent Mignard Duke Orchestra et le Big Band de Michel Pastre, célébrant le 50^e anniversaire de la première rencontre enregistrée des orchestres de Duke Ellington et de Count Basie (6 juillet 1961), a été effectué : formidable réunion en son temps, qualifiée de *Battle Royal*, mais dont le titre original était simplement *The Count Meets Duke Ellington*.

Le répertoire de cet album diffère quelque peu d'avec le volume original : ne figuraient pas sur le *First Time* «It Don't Mean a Thing», «In a Mellow Tone», «Manhattan Murals», «Dickie's Dream», «Perdido», «A Midnight in Paris», «Kinda Dukish» et «Rockin' in Rhythm»; le vinyle ne comptait d'ailleurs que 44'03" alors que celui-ci dure plus d'une heure et quart. Néanmoins, ces titres auraient tout à fait pu y être avec autant de bonheur. Enfin et pour en terminer avec la comparaison des programmes, les plages sont individuellement, dans l'ensemble, plus longues que les originales : trois seulement dépassaient les cinq minutes contre neuf sur celui-ci : ces différences sont certainement à mettre sur le compte de la tradition des 3'30" des 78 tours à laquelle étaient habitués ces deux artistes historiques du jazz, mais également sur celui de l'évolution technique : le microsillon ne possédait pas les capacités du CD.

Les notes sur l'album lui-même, sur les circonstances de sa réalisation et le contexte général de l'enregistrement original sont dans l'ensemble fournies et informatives.

Les souvenirs de Jean-Paul Boutellier sont aussi très intéressants, qui replacent le *First Time* dans le contexte de l'époque, début des années soixante. L'amateur de jazz était un acteur important.

Il ne fait pas de doute que les deux artistes s'appréciaient, comme le dit fort justement Mignard ; mais la réunion des deux pour cette seule séance (sans même une tournée d'accompagnement comme le regrette Jean Paul Boutellier) était une opération de communication dépassant largement le seul domaine musical (surtout lorsqu'on connaît le patriotisme de Duke). D'ailleurs, Jean-Paul Boutellier, qui nous raconte la vie d'un jeune homme de bonne famille, explique excellemment le contexte. Il ne serait venu à l'esprit d'aucun critique de France, d'Italie, de Belgique, d'Espagne... d'émettre la moindre réserve sur ce *Battle Royal* (au demeurant excellent mais ne présentant d'exceptionnel que la réunion même des deux formations).

La pièce d'ouverture, qui constitue une sorte de manifeste de la «toute puissance de la grande formation», est l'occasion de passer en revue pas moins de dix-huit solistes des deux formations, ce qui n'est pas sans enthousiasmer le public.

«In a Mellow Tone» n'avait pas été enregistré en 1961. C'est une manière de présenter la couleur orchestrale de chaque big band : la première partie est ellingtonienne, la seconde qui travaille sur les ensembles de la section des anches commence, avant d'installer un univers plus basien, par une exposition du thème par la section des saxophones (rappelant beaucoup celle de Jimmie Lunceford). Les deux solistes, Patrick Bacqueville (tb) et François Biensan (tp), sont très représentatifs des styles respectifs des deux formations.

«Manhattan Murals-Take the "A" Train» représente la réunion, sous une forme recomposée, de deux pièces de Billy Strayhorn. L'indicateur de Duke, attendu comme il se doit, figurait dans l'album initial. En revanche, l'exposition de «Manhattan Murals» constitue une nouveauté qui permet de mettre en valeur la finesse musicale de Philippe Milanta et la parfaite reprise évocatrice de Pierre Christophe, les deux pianistes se partageant ensuite la réexposition du thème en réutilisant chacun un caractère propre du style pianistique de Duke.

La composition de Lester Young «Dickie's Dream», dont une version magistrale de ses créateurs est disponible sur youtube, n'était pas de la *First Time*. Cette version est à franche dominante basienne : les solistes sont pour la plupart ceux de la formation de Michel Pastre.

«Kinda Dukish» et «Rockin' in Rhythm» sont deux pièces illustrant parfaitement Ellington : elles répondent à la plage précédente dans une parfaite symétrie, tant rythmique qu'harmonique.

Avec «Segue in C», l'album revient à sa référence première. Cette version est à peine plus longue d'une minute que l'initiale : composée par Frank Wess, un des acteurs du renouveau de Basie au début des années cinquante, la pièce est esthétiquement à dominante basienne, renforcée dans l'interprétation par les solistes intervenants.

Composition emblématique de Duke du début des années trente, «It Don't Mean a Thing» (1932) absente de l'album de référence est, dans sa forme, une de celles qui auraient pu recevoir la lecture du Count sans modification sensible de ton. L'intervention vocale de Marc Thomas n'est pas sans parallélisme avec celle d'Ellie Fitzgerald dans l'album *Ella & Duke*.

«A Midnight in Paris» n'y était pas davantage en 1961 ; le thème aux accents romantiques a été composé par Billy Strayhorn à l'occasion du tournage du film *Paris Blues*, réalisé par Martin Ritt à la même époque (1961-1962). Le solo de Philippe Milanta est particulièrement bien senti.

«Wild Man Moore», personnage interprété par Louis Armstrong dans le film y était bien. Les deux formations se répondent par solistes interposées sur un tempo medium bien soutenu. «Jumpin' at the Woodside», indicatif de l'orchestre Basie, était le second grand moment de *First Time*. Alors que l'original durait 3'30, celui-ci s'étend sur presque six minutes et permet d'entendre, dans un enregistrement public qui stimule les solistes, un chassé entre Nicolas Montier et Michel Pastre, formidables. «Perdido» ne figurait pas au programme de 1961. Le morceau se termine dans un dialogue très spectaculaire des deux batteurs : le style à dominante rythmique de François Laudet en opposition à celui plus coloré de Julie Saury.

Cet album est musicalement remarquable. Car, tout en transposant les pièces dans une interprétation d'aujourd'hui (Couderc, ici «coltraniens façon Gonzalves»), les musiciens ont conservé l'esprit de l'album de référence et plus encore l'esprit de la musique de ce temps. Laurent Mignard, pas plus que Michel Pastre, ne produit ici une œuvre de musicologue (comme apparaissent parfois avec une rigueur rare ses reprises des grandes pièces ellingtoniennes des années trente et quarante qu'il donne dans ses propres concerts). Mais *Battle Royal 2011*, comme l'original dépasse largement le contexte jazzique. Cette formidable rencontre de Mignard et Pastre force la morosité ambiante. Les applaudissements et l'enthousiasme justifiés du public en attestent.

Pétillant, juvénile mais aussi grave et puissant, ce *Battle Royal 2011* est roboratif ; il apparaît comme la manifestation d'une résistance, comme un chant d'espoir. Un très bel album.

Félix W. Sportis



Jazz Hot n° 661
automne 2012

Jazz Hot n° 661
automne 2012

PERTUIS



Battle Royal : Laurent Mignard Duke Orchestra et le Big Band de Michel Pastre

Le samedi 11 août constitua en quelque sorte l'apothéose de cette 14^e édition, qui se joua à guichets fermés : on refusa du public ! La soirée commença à 19h 30 avec le PG Project Septet de Pierre Guicquerro. Ce sont des pièces originales empruntant le plus souvent à la grande tradition. Concert de qualité, avec des musiciens de talent et particulièrement intéressant dans la démarche et dans sa réalisation.

A 21h 30, après neuf mois d'inquiétude et une semaine d'angoisse, Léandre Grau est monté sur la scène pour remercier les mécènes et les bénévoles qui ont rendu possible cette soirée exceptionnelle. Gérard Badini vint ensuite présenter le *Battle Royal* du Laurent Mignard Duke Orchestra et du Big Band de Michel Pastre, qui a constitué le clou de cette manifestation 2012. Les deux formations ont joué «Battle Royal», «Manhattan Murals-Take the 'A' Train», «In a Mellow Tone», «Perdido», «Wild Man», «Kinda Dukisk-Rockin' in Rhythm», «Segue in C», «It Don't Mean a Thing» et «Jumpin' at the Woodside»... En bis, ils jouèrent «Midnight in Paris». Un concert remarquable, tant par les ensembles formidables que par la qualité des solistes (Milanta, Christophe, Pastre, Montier, Biensan, Artero, Laudet, Saury, Bacqueville, Mary...); ajoutons, ce qui ne gâchait

rien, que Laurent Mignard sut se rendre complice du public dans sa présentation pleine d'humour. Cette soirée de deux heures parut très et même trop courte. Le public en redemanda et ne quitta l'endroit qu'à regret.

Après les craintes et l'anxiété, Léandre Grau était rayonnant... Que nous proposera-t-il l'an prochain après un tel régal ?

Félix W. Sportis



“Battle Royal” / Basie vs Ellington : Laurent Mignard Duke Orchestra & Michel Pastre Big Band



Dans sa tentative à vouloir ressusciter le Duke, Phénix du swing, le temps d'une soirée, Jean-Paul Boutellier n'en n'est pas à sa première opération. Citons au hasard de la trame des souvenirs festivaliers les deux exemples suivants. Le 5 juillet 1994 The Duke Ellington Orchestra dirigé par Mercer Ellington âgé alors de 75 ans qui réussissait à pérenniser la

tradition familiale. Le 11 juillet 1999 "Cotton Club Revue" Duke Ellington par le Smithsonian Jazz Masterworks Orchestra conduit par David Baker qui revisitait de façon pétillante la folle période de la prohibition et le style jungle.

Cette fois il a concrétisé un vieux rêve qui consistait à faire revivre la rencontre historique entre deux orchestres légendaires ceux de Count Basie et Duke Ellington qui enregistrèrent avec leurs répertoires respectifs "First Time" le 6 juillet 1961.

A gauche le Michel Pastre Big Band et à droite le Laurent Mignard Duke Orchestra. A eux deux ils forment un instrument collectif. Cet aréopage sera maîtrisé par la gestuelle directrice de Laurent Mignard qui consiste à conduire sur les rails une gamme expressive dévoreuse de notes. Les formes captivantes et les forces captatrices qui en émergent sont mises en avant par Marc Thomas, présentateur et chanteur, qui apporte de la souplesse à cet ensemble.

Au centre deux pianos qui vus de profil ressemblent à des plaquettes de chocolat pur cacao à 99%. Cela tombe bien puisque toute la soirée la musique est à croquer avec délice. Cette chorale d'instruments, agrémentée d'une flopée de solistes, va venir tour à tour pour faire parler leurs inspirations personnelles. Les titres vont se succéder avec ses mélodies qui nous accompagnent depuis des décennies dans la filmographie ou autre reportage en tous genres. Take The A Train fait partie de ceux-ci, ce morceau de Duke Ellington tire son titre d'une ligne de métro new-yorkaise. Ou encore Jumpin Woodside de Count Basie qui a composé celui-ci en souvenir des bons moments passés à l'hôtel Woodside de Harlem, que sa formation avait pris comme quartier général en y organisant des fêtes dans leurs chambres. La première partie de la soirée avait déjà été très alléchante, mais en entrant dans cet univers ravageur d'une poussée rythmique stratosphérique, nous étions comblés. Juste un rappel avant de nous séparer du jardin d'eden, avec une composition du tromboniste du Duke Juan Tizol, Perdido de 1960 qui veut dire perdu, désignant une des rues les plus célèbres de Storyville à la Nouvelle-Orléans. Ce compositeur apportera des colorations latino-américaines à la palette orchestrale de Duke Ellington. Belle interprétation qui sait s'écarter des formations hoplitiques. Nous avons décidément affaire à un lignage de puristes maîtrisant totalement leur sujet. Marceau Brayard

Standing ovation pour le Duke Orchestra

Collège des Bernardins, Paris (75), le 6 juin 2011.

Le big band du CNSMDP: Vincent Échard, Thomas Mayade, Gabriel Levasseur (trompette), Kasper Sarikoski, Raphaël Reiter, Aloïs Benoît (trombone), Esteban Pinto-Gondim (clarinette, sax alto), Geoffroy Gesser (clarinette sax alto), Jon Boutellier (saxes), Yannick Benoît (sax baryton), Matthieu Naulleau (piano), non identifié (guitare électrique), Alexandre Perrot (contrebasse), Roland Merlinc (batterie), François Théberge (direction)

Duke Orchestra: Franck Delpout, François Biensan, Franck Guicherd, Richard Blanchet (trompettes), Jean-Louis Damant, Fidel Fourneyron, Guy Arbion (trombones), Didier Desbois (sax alto), Aurélie Tropez (sax alto, clarinette), Fred Couderc (sax ténor, saxello), Nicolas Montier (sax ténor), Philippe Chagne (sax baryton), Philippe Milanta (piano), Bruno Rousselet (contrebasse), Julie Saury (batterie), Laurent Mignard (direction).

Standing ovation, donc. C'était hier, 6 juin. Afin de tenir un planning impitoyable, je m'étais promis de résister à tout appel de la musique vivante jusqu'au prochain bouclage. Mais voilà que des résultats d'analyse me révélaient un taux de PSA inexorablement croissant, mais un taux de cholestérol revenu à un niveau fort raisonnable. L'un dans l'autre ça s'arrosait. Et je ne trouvais mieux pour fêter ça que le répertoire des années 20-40 de Duke Ellington : zéro cholestérol et une prostate légère comme un gros ballon bondissant indéfiniment vers des sphères d'où elle nargue les lois de la médecine. Enfin, je ne résistais pas à l'appel du tigre feulant du fond de la jungle ellingtonienne tramée de blues et de grilles de Tiger Rag (Hot and Bothered, Braggin' in Brass).

Première partie, les jeunes chatons de la classe de jazz du Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris. C'est ainsi qu'ils nous sont apparus dans un répertoire allant de 1928 à 1938, légèrement apeurés, livrés sans répétition récente (...) Beau travail d'ensemble sur le son (...) Au fur et à mesure qu'avance le programme, on s'échauffe, on prend de l'assurance, quelques uns tirent leur épingle du jeu, tel le saxophoniste Jon Boutellier, mais surtout les cuivres : Vincent Échard et Thomas Mayade (trompettes), Aloïs Benoît et Kasper Sarikoski (trombones), je suis peut-être injuste avec les autres... Et lorsque François Théberge annonce les formidables pétarades de Braggin' in Brass, ce ne sont plus des chatons, mais de jeunes tigrons qui bondissent sur la partition et ses fameux hoquets de trombones avec une puissance et une agressivité un peu pataude (mais les trombones d'Ellington sur cette partition injouable l'étaient presque eux-mêmes). Final avec Daybreak Express à grands coups de sifflet et à toute vapeur après que le public ait embarqué avec ses provisions, partageant cuisses de poulet et régales de gros rouge en riant aux éclats dans les compartiments d'un train que nos jeunes gens font dévaler comme de montagnes russes. Claude Carrière salue chaleureusement la performance, reproche au public d'avoir manqué d'encouragement, rappelle que, en l'absence de partitions, tous les morceaux de la soirée – y compris ceux du Duke Orchestra – ont été relevés à la main à l'écoute des disques. Ce sont 4 élèves du CNSM qui ont relevé les quatre parties de la suite Reminiscing in Tempo dont Clodomir l'ellingtonien nous dit combien il est ému d'avoir redécouvert cette œuvre qu'il n'avait jamais entendue jouée par son compositeur.

Mais voici les grands fauves du Duke Orchestra dont un nouveau tromboniste déjà signalé lors du concert de l'Alhambra, Fidel Fourneyron désormais totalement chez lui dans une section où il imprime profondément sa marque, après son chef évidemment, Jean-Louis Damant. Et pour ceux qui voudraient se montrer plus sévère que je l'ai été ci-dessus (ça fait partie de l'apprentissage, ils n'ont pas fini d'en voir), hé bien Fidel Fourneyron... l'an dernier, il jouait Ellington, dans le big band du CNSM, avec un effectif différent de celui de cette année, qui avait fortement impressionné les connaisseurs. Comme quoi, il ne faut pas parler trop vite.

C'est Julie Saury qui donne le ton, avec une autorité et une musicalité qui manquait totalement au batteur de la première partie, dans un esprit d'ailleurs plus Sam Woodyard que Sonny Greer dans ce répertoire commencé par deux titres de 1938 (Old King Dooji et I Let a Song) puis qui s'installera jusqu'au dernier titre parmi les chefs d'œuvre de 1940. J'aurais voulu avoir le temps et le talent de vous raconter dans le détail avec des images dignes de celles que font surgir cette musique durant l'exécution de laquelle on vit sortir de la rosace de fond de scène du grand auditorium des Bernardins lions, panthères, pumas, éléphants, phacochères et grand orignal (car l'Afrique d'Ellington n'a pas de frontière) se frayant passage parmi une jungle proliférante et survolée de harpies, de frégates, de milans cardinaux à ailerons bleutés, de brakmars volants à œil jaune et d'une escadrille de sirènes hottentotes égarées. On entendait au loin le trépigement des Bernardins affolés de bonheurs barbares. Nous traversâmes ce set comme un rêve éveillé où nous entretenait le babil ellingtonien d'un Laurent Mignard qui semble formé tout à la fois dans quelque école d'intendance et à l'école du cirque, section Monsieur Loyal et clown blanc. Bientôt, ce dernier nous annonça qu'il n'y aurait pas de rappel... mais un bonus, sous la forme d'un complet troisième set rendu nécessaire par la présence d'une technique de tournage qui en voulait pour son déplacement.

Nous revoilà donc, comme au club, à 23h30, repartis pour un nouveau programme, celui-là plus coutumier du Duke Orchestra, celui des années 50-60, avec un grand numéro à la Satchmo par Franck Delpout, premier trompette soudain invité à sortir du bois pour un très crédible Portrait of Louis Armstrong, un autre numéro mais de charme celui-ci, par Philippe Chagne et son gros instrument, les moiteurs à la Hodges de Didier Desbois qui mirent une fois de plus l'assistance en émoi sur Girls, un prodigieux exercice de démarquage du cubisme pianistique ellingtonien par Philippe Milanta qui résout une passionnante équation où abnégation = affirmation de soi. C'est lui qui introduit Cotton Tail en parfaite complicité avec Bruno Rousselet (formidable dans le set précédent sur Jack the Bear, mais à vrai dire toute le temps) et bientôt les deux ténors sont lâché pour un furieux contest que Frédéric Couderc attaque le saxello sous le bras... Et le voici qui l'embouche dans le pont comme en réponse à son ténor. Mais c'est bientôt, une véritable section qui chorus, car ce sont les deux instruments qu'il embouche simultanément pour un grand numéro à la Roland Kirk. Ce qui a le dont d'exciter le Ben Webster de service en la personne de Nicolas Montier. J'aime autant vous dire que ça barde jusqu'à la coda. Il faut tout le charme d'Aurélie Tropez dans Bluebird of Delhi pour remettre un peu de tendresse dans tout ça, encore qu'il faille signaler un touche de vivacité qu'elle ajoute à l'original et qui n'est que l'une des manifestations de la fougue avec laquelle elle sait faire couler sur le bâton de réglisse tant de citron acide que de miel. Dans The Old Circus Train Turn-Around, Didier Desbois révèle le versant rhythm and blues de Hodges qu'il emmène presque du côté d'Earl Bostic. Puis vient peut-être le clou de la soirée, Go Go, partition inachevée découverte par Laurent Mignard à Washington, extraite de la suite pour le château de Goutelas et sur laquelle il s'est livré à un travail d'imagination qui l'entraîne au-delà, du côté de Gil Evans et Charles Mingus avec de merveilleuses combinaisons flûte/clarinette et un solo de flûte intemporel de Frédéric Couderc. Quoi d'autre encore... j'en oublie. Peu avant une heure du matin la trompette de François Biensan a rugi et je me suis surpris face à la gueule grande ouverte d'un lion de Barbarie qui m'a englouti.

Je me suis réveillé dans ma chambre de bonne du boulevard Raspail sous le bâillement gigantesque de Sigmund le chat posté sur son étagère et d'où s'écoulait le dernier filet d'une bave dont j'étais tout englué. Il avait eu la délicatesse d'ouvrir et d'allumer mon ordinateur. Il ne me restait plus qu'à chroniquer les souvenirs de la nuit.

Franck Bergerot

On retrouvera le Duke Orchestra cet été le 3 juillet à Ivry-sur-Seine (Parc des Cormailles... Entrée libre), le 5 à Jazz à Vienne pour une historique Battle Royal – Duke Ellington vs. Count Basie qui le verra affronter le big band de Michel Pastre, le 15 à Le Vigan, le 16 à Toulouges, le 17 à Saint-Raphaël, le 18 au Gruissan, puis en août encore le 18 à Ramatuelle. Laissez-vous engloutir.



Un orchestre, une maison, des conférences, des partitions, un grand concert à l'Alhambra, bientôt des livres et des disques... Depuis 2003, Laurent Mignard et ses amis font revivre la musique d'Ellington. Avec une passion forcément plus-que-ducale : royale. Par Pascal Anquetil.

Tout débute par une rencontre. À l'issue de sa prestation lors du Concours de la Défense en juin 2002 (il y remporte un prix d'orchestre avec son Pocket Quartet), Laurent Mignard reçoit les félicitations de Frédéric Charbaut, membre du jury. Ce dernier souhaite en savoir davantage sur ses expériences et projets. Le trompettiste lui parle alors de ses ateliers jazz dans la Brie où son seul espace de répétition est une église. En raison du lieu, Mignard a choisi de faire travailler à ses élèves des pages de la *Sacred Music* d'Ellington qu'il a commencé à retranscrire. Cela fait tilt dans la tête de Charbaut, nouveau directeur de l'Esprit Jazz. Il se souvient qu'en 1969 Duke Ellington a donné un concert de musique sacrée en l'église Saint-Sulpice. Illumination ! Il lui commande dans la foulée un programme de *Sacred Music* pour la célèbre église du 6ème arrondissement, dans le cadre de l'édition 2003 de son festival Jazz à Saint-Germain-des-Prés. Ainsi commença l'aventure du Duke Orchestra. Et, par ricochet, celle de la Maison du Duke, fondée en 2009, Laurent Mignard se métamorphosant sans l'avoir prémédité en ambassadeur, messenger et explorateur passionné de l'univers ellingtonien, avec l'ambition, non d'exploiter un filon, mais de creuser un sillon. Afin d'actualiser et vivifier aujourd'hui, sur scène, la musique intempestive de Duke Ellington. Afin, tout à la fois, de toucher le premier cercle des connaisseurs et de convertir un public beaucoup plus large à la richesse inépuisable de cet univers magique.

LA MAISON DU DUKE

Le Duke Orchestra de Laurent Mignard et la Maison du Duke sont aujourd'hui deux entités distinctes, mais complémentaires. La Maison du Duke, toute virtuelle qu'elle soit (elle est toujours SDF) a pour objet

de fédérer les amoureux de la musique ellingtonienne (plus de 200 adhérents). « *La Maison du Duke*, martèle Laurent Mignard, *n'est pas l'annexe du Duke Orchestra. Ce serait faire injure au talent et dévouement de Claude Carrière, président d'honneur, Christian Bonnet, président, ou Philippe Baudoin, vice-président, que de le laisser croire.* » Ses actions sont multiples pour accélérer « *le rayonnement des valeurs de Duke Ellington* ». Outre un site internet, la Maison du Duke, c'est d'abord l'organisation d'un cycle de conférences (trois à quatre par semestre) au Collège des Bernardins. Mais aussi, pour les adhérents, la mise à disposition des transcriptions (plus de 100 écrites par Mignard et quelques complices comme François Biensan) et des collections privées amassées au fil des ans par les pères fondateurs de l'association. En projet : la traduction et publication chez Parenthèses de *Music is my Mistress* et la mise en œuvre par Philippe Baudoin d'une exposition pour illustrer en panneaux thématiques le monde ducale. Bonne nouvelle ! La Maison du Duke a eu la chance d'acquiescer le fonds Clavié, du nom d'un médecin qui a toute sa vie échangé avec d'autres collectionneurs des enregistrements live de Duke, de 1945 à 1970. Ce trésor est riche de 350 bandes magnétiques représentant 650 heures de concerts. Du coup, la Maison du Duke s'est donné comme objectif de créer bientôt un label afin d'en publier les inédits.

LE DUKE ORCHESTRA

Le Duke Orchestra, c'est l'autre aventure de Laurent Mignard. « *Mon projet n'a jamais été de m'approprier la musique de Duke. Mais de la projeter dans le monde d'aujourd'hui* ». Faire revivre cette « *musique sauvage avec tout le confort moderne* » (Debussy). Nulle ambiguïté

sur la philosophie du projet artistique. « *Cet orchestre n'est pas un big band de jazz. C'est un orchestre d'interprétation qui a pour vocation de jouer le répertoire ellingtonien. Quand j'amène de nouvelles partitions à l'orchestre, tout est écrit, jusqu'aux solos et lignes de basse. On joue, d'abord, le matériau que j'ai relevé. Une fois que l'on a joué le morceau jusqu'au bout, je me permets alors de dire à mes musiciens : " Si vous avez mieux à me donner, vous pouvez toujours vous échapper du texte original. Sinon, respectez-le ! "* » Dans le rôle de maître de cérémonie, Mignard a réuni toute une équipe de fidèles, jeunes ou vieux, ellingtoniens émérites (François Biensan, Philippe Chagne au baryton que l'on appelle désormais "Harry réincarné") ou néophytes avides de découvrir cet univers en expansion. « *Ils savent tous que sur les pupitres il y a toujours à jouer la plus belle musique du monde* ». Ils le prouvent le 26 mars à l'Alhambra pour un concert dont l'invité sera Ellington en personne. Grâce à une mise en scène qui mêlera sa musique au vidéo-art. Grâce à Marilor qui mixera en direct des images d'archives pour mieux jouer du réel et du virtuel. « *Duke revient sur la scène du nouvel Alhambra. On va le rencontrer, l'entendre, l'interviewer. Oui, Duke sera bien là, "alive", pour diriger l'orchestre, présenter des inédits et témoigner de ses valeurs* ». ■ PA

CONCERT "Duke Ellington is Alive", le samedi 26 mars à Paris (l'Alhambra). "Duke Ellington Panorama", le 13 mars à Saint Malo (Couleurs Jazz) CD "Duke is Alive" (Juste Une Trace). CONFÉRENCES Le premier lundi de chaque mois, de 19h30 à 21h30, à Paris (Collège des Bernardins) : "Les Suites chez Ellington" par Claude Carrière (le 7 mars), "Duke Ellington manager" par Laurent Mignard (le 4 avril), "Les trombones chez Ellington" par François Théberge (le 2 mai). NET contact@maisonduduke.com et maisonduduke.com

DUKE ELLINGTON IS ALIVE

En 1958, Duke Ellington et son orchestre faisaient swinguer l'Alhambra, comme en témoigne le concert capté sur disque. Reconnu, notamment par la Duke Ellington Society, comme l'un des meilleurs ambassadeurs du pianiste américain, le Duke Orchestra de Laurent Mignard se produit dans cette même salle en explorant le jazz old school de son mentor, enluminé par les cuivres d'un big band. De facto, la dream team se traduit par une assemblée de trompettistes, trombonistes, clarinettes et saxophonistes, un batteur, un contrebassiste et le maestro Laurent Mignard. Sans oublier le filet suave et soul de la chanteuse Stephy Haik. Le spectacle présente en avant-première des titres inédits, des standards du maître (« Take the A train », « Satin doll », « Sophisticated lady ») et des extraits de la musique du film « Paris blues ». Pour appuyer l'hommage à cette légende du jazz, des images d'archives sont mixées en direct tout au long du spectacle. ■

Alhambra

Renseignements page 189.



[jazz]

Laurent Mignard

DUKE ORCHESTRA

Direction Laurent Mignard

L'Alhambra, Paris, le 26 mars 2011

Un orchestre solide, soudé, emmené par un batteur de 'big band', François Laudet ; Bruno Rousselet, imperturbable, et Philippe Milanta, très « militantien », complétant la section rythmique ; François Biensan, brillant, puissant, avec ou sans sourdine ; Nicolas Montier, grand fauve au déboulé impressionnant ; Aurélie Tropez, talentueuse en swing et en improvisation ; Didier Desbois, qui joue de mieux en mieux, évoquant Hodges et Procope avec finesse ; Franck Delpout, concentré dans son portrait de Louis Armstrong repris du solo de Cootie Williams dans la "New Orleans Suite". Je ne pourrai citer tous les musiciens de cette formation qui nous a semblé bien au point ce soir-là. Son directeur, alerte maître de cérémonie, assurait les liaisons avec verve. Deux chanteuses : je ne dirai rien de la première, fort peu jazz, mais la seconde, Sylvia Howard, avait beaucoup d'allant et de conviction pour le blues, ne ménageant pas une voix encore « brut de décoffrage » et un style qui se cherche : d'évidence, elle emportait l'adhésion de l'orchestre et de la salle.

Un vaste écran, derrière l'orchestre, montrait d'excellentes images d'Ellington, de ses musiciens, des extraits d'interviews, s'associant subtilement avec les images (en couleurs celles-ci) de l'orchestre sur scène. Le montage, avec ses nombreuses interpolations, était réalisé avec

un grand métier et beaucoup d'inventivité : pour le spectateur-auditeur peu au fait de la musique de jazz, c'était certainement un élément d'intérêt supplémentaire. Le danger de ce procédé, son aspect pervers s'il est poussé à l'extrême, est que l'orchestre sur scène ne soit plus qu'un faire-valoir se limitant à illustrer des images dans un concept de « répertoire » rabâché. Ce qui, bien sûr, n'était pas le cas de cette soirée, les solos pour la plupart étant bien de 2011 : quant aux arrangements, il devait bien y avoir ici ou là quelques interventions « maison »...

Une belle réalisation donc, une excellente soirée, et une salle comble.

Daniel Janissier



Duke Orchestra à l'Alhambra

Alhambra, Paris (75), le 26 mars 2011

Franck Delpout, François Biensan, Richard Blanchet, Franck Guicherd (trompette), Jean-Louis Damant, Fidel Fourneyron, Guy Arbion (trombone), Didier Desbois (sax alto), Aurélie Tropez (clarinette et sax ténor), Fred Couderc, Nicolas Montier (sax ténor), Philippe Chagne (sax baryton), Philippe Milanta (piano), Bruno Rousselet (contrebasse), François Laudet (batterie), Stephy Haik, Sylvia Howard (chant), Marilor (video)

Quatre envies hier soir, quatre casquettes à choisir avant de reprendre la route de Paris. Ou de ses banlieues nord, toutes bleues en ce début de printemps, qui accueillait Bill Frisell et les photos de Mike Disfarmer. Au Duc, l'événement qu'il n'aurait pas fallu manquer, Kneebody à Paris, l'un des groupes qui réinventent le jazz aujourd'hui Outre-Atlantique. Au Sunside, le septette de Tony Tixier moins prestigieux, moins "branché" en apparence, mais le piano, l'écriture et les solistes avaient de quoi me mettre en vibration quelques neurones de curiosité et d'appétit. Et puis finalement, j'ai tranché, ressorti et dépoussiéré ma casquette swing que je n'avais pas mise depuis bien longtemps, pour me rendre au concert du Duke Orchestra à l'Alhambra. Pourquoi l'avoir si longtemps laissée se friper au fond du carton à chapeau, cette casquette swing ? La diversité des sollicitations parisiennes, l'attrait de la nouveauté ou en tout cas pour des musiques qui me soient un peu plus contemporaines. Ou plutôt autre chose, car au bout du compte, parmi les musiques que j'écoute le plus volontiers à la maison, de façon domestique, hors de mes obligations professionnelles, ce sont encore les musiques des années 20 et 30 dont je me lasse le moins. Et c'est justement cela, le charme qu'elles exercent encore sur disque qu'il est si difficile et peut-être si incongru de vouloir faire renaître sur scène. Car elles étaient tout sauf un musée Grévin à quoi renvoient les imitations trop parfaites comme les trop imparfaites.

On me dira : pourquoi irait-on réécouter Mozart et Beethoven et pourquoi n'irait-on pas réécouter Ellington et Basie ? J'espère bien pour ma part que le jazz ne deviendra jamais cette vitrine du passé et qu'il restera vif et inventeur de propositions nouvelles, et non pas ce monde du classique ou pour la seule journée de demain 28 mars, on peut écouter (j'ouvre L'Officiel) Mendelssohn, Beethoven, Rossini, Ravel, Vieuxtemps (Vieuxtemps... !) Bach, Mozart, Chopin, re-Bach, rere-Bach, re-Mozart, Chopin (« aux chandelles » !), re-Beethoven et rere-Beethoven, Dohnanyi, Fauré, rerere-Bach, Vivaldi, Haendel, Gluck, Mahler, rererere-Bach, Schubert et Brahms... pas un compositeur vivant ! Ah si, à Bastille, l'opéra Akhmatova de Bruno Mantovani. J'y serai demain toute curiosité dehors. Je ne sais pas encore avec quel genre de couvre-chef.

Mais la question est ailleurs. Si je choisisais d'aller écouter demain les symphonies 9 et 10 de Mahler par Valery Gergiev à la tête du London Symphony à Pleyel, j'irais en sachant que je vais écouter du Mahler et rien d'autre, et non pas cette espèce de patchwork de `_style_s` approximativement cousus ou ce folklore que nous proposent le plus souvent les orchestres de jazz revivalistes. Alors pourquoi choisir d'aller entendre ce Duke Orchestra ? C'est qu'en montant le Duke Orchestra et la Maison du Duke qui accompagne son existence, en spécialisant son orchestre, en bandant toute son énergie au service exclusivement de cette musique, l'une des plus puissantes du XXème siècle, en choisissant les musiciens susceptibles d'en incarner les principaux créateurs, Laurent Mignard se départit du dilettantisme accompagnant trop souvent les reprises du jazz classique tout en trouvant un très juste équilibre entre la dévotion de ses interprètes aux personnalités historiques qu'ils incarnent et le tréfonds des personnalités originales de chacun auxquelles il sait laisser ce qu'il faut de bride (ce qui ne veut pas dire,

comme on peut le lire sous la plume de Michel Contat pour Télérama, partenaire du concert, qu'on y découvrira « des allures d'Ornette Coleman »).

Alors ce concert ? Un Alhambra plein comme un œuf, ni plus moins que pour Youn Sun Nah, ce qui mettait ce public en joie, une joie féroce d'être là en force en une époque où le mot d'Ellington n'est pas plus connu des médias que ceux de Clacquesin ou Gondolo. Ambiance des grands jours, sonorisation juste et précise, restituant la force de frappe de la musique du Duke sans chercher à en rajouter. Et véritable spectacle, un écran diffusant en permanence en un montage d'une constante musicalité, mêlant gros plans et plans larges de l'orchestre avec les documents d'archives... Ainsi, Duke en personne était sur scène, présentant sa musique, répondant aux questions de Laurent Mignard, donnant le tempo à l'orchestre... le tout éclairé par les projecteurs d'un véritable musicien, Francis Dufour (conception lumière et régie spectacle). Ouverture évidemment avec l'indicatif Take the A Train, plaçant d'emblée le répertoire dans l'après 1940, suite de mise en bouche avec Satin Doll, puis premier soliste sur Concerto for Cootie, avec François Biensan dans un rôle dont il est l'un des plus grands spécialistes. Le concert prend sa vitesse de croisière, en deux parties marquées de surprises telles qu'une répétition simulée sous la direction du Duke à l'écran (Rondolet), la musique de Paris Blues avec les images du film jouant d'effets de synchronisation saisissant, des raretés tirées de la collection du Docteur Clavier léguée à la Maison du Duke (650 heures de musique enregistrée inédite), un travail d'imagination (Laurent Mignard ayant retrouvé à Washington des bribes de partitions inédites et destinées à la Goutelas' Suite qu'il a mises en forme)...

Et tout ça habité par une orchestre qui a mûri au fil des mois, avec une section de trombones vitalisée par l'arrivée du jeune Fidel Fourneyron (interprète digne de Tricky Sam Nanton et ses successeurs chez Duke, un remplaçant en lieu et place de la fidèle Julie Saury qui ne saurait mettre la musique en péril (François Laudet qui connaît cette musique sur le bout des doigts), un tandem contrebasse-piano (Bruno Rousselet-Philippe Milanta) qui témoigne de cet équilibre que nous évoquions plus haut et permet au premier d'incarner une idée assez exacte de la contrebasse chez Ellington tout en transcendant les différents bassistes passés dans l'orchestre, le second incarnant Duke lui-même dans un mélange très juste d'adhésion à l'original et de distance. On évoquera le premier trompette Franck Delpeut soliste de Portrait of Louis Armstrong, les suraigus à la Cat Anderson de Richard Blanchet, la façon dont Philippe Chagne et Didier Desbois endossent respectivement les rôles de Harry Carney et Johnny Hodges (il fallait entendre les Claude Carrière et les Philippe Baudoin grogner d'aise autour de moi). On s'attardera sur trois cas. Aurélie Tropez fit péter l'applaudimètre pour son interprétation de Bluebird of Dehli plus vraie que nature après s'être totalement approprié le solo de clarinette d'Ad Lib on Nippon avec une grâce du timbre comme du phrasé bien à elle. Mais on ne prêta peut-être pas suffisamment attention à la réplique infiniment vraie qu'elle donna au blues charnu, voir rageur, de la chanteuse Sylvia Howard.

Fred Couderc et Nicolas Montier se relayèrent pour donner de la filiation Ben Webster-Paul Gonsalves des visions totalement démarquées l'une de l'autre, le premier plus livresque, d'une génération surinformée (et là si l'on ne pouvait entendre Ornette et pas plus Brecker, on pouvait deviner une culture du gimmick, du glissement "out" nourrie de ces côtés-là, mais sans citation et totalement ramenée à l'esthétique swing) et le second formé et habité à l'ancienne, intensément présent comme chaque fois qu'on l'a aperçu prenant le chorus ou derrière un pupitre, ici totalement stimulé par son interlocuteur lors d'un long chase qui servit de bouquet final à ce que nous aurions aimé baptiser Sacre du printemps si le titre n'était déjà pris. Ce matin, ce sont les oiseaux qui m'ont sorti de mon sommeil pour mettre ce compte rendu en ligne.

Franck Bergerot

À suivre, conférences de la Maison du Duke à Paris au Collège des Bernardins: le 4 avril, "Duke Ellington manager" par Laurent Mignard; le 2 mai, "les trombones chez Ellington" par François Théberge. Duke Orchestra: le 17 mai au Perreux (Centre des bords de Marne), le 29 mai à Coutances (Jazz sous les Pommiers).



tous les musiciens pour leurs qualités intrinsèques parce qu'ils sont rarement présents en Aquitaine: Gilles Relisieux, très Nouvelle-Orléans, Franck Delpout, Armstrong (Blues for Armstrong), Franck Guichert (pas de solo mais est-ce lui dans cette envolée à la Aimé Barelli dans "Take The A Train"?), Richard Blanchet aigu et sur-aigu avec aisance, Guy Figlonlos splendide (wa wa) dans le "Take The A Train" final, Jean-Louis Damant beau volume sombre étoffé et articulé, Guy Arbion (pas de solo), Philippe Chagne est très audible et présent, royal dans "Sophisticated Lady", Frédéric Couderc, swingant lui aussi est volubile avec des dérapages contrôlés dans tous les registres, Nicolas Montier fracassant dans le "Take The A Train" final, Antonin (Lady Be Good) dans un style proche de Jimmy Hamilton. La rythmique très soudée et porteuse est aussi individuellement très riche: Bruno dans "The Blues With A Feeling" pour Wellman Braud en solo, Philippe dans ses intros, ses échanges savoureux (toujours dans l'esprit du Duke) "Kinda Dukish" est à ré-écouter. Quant à Julie, qui sait pousser le big band à-la Sam Woodyard, elle est parfois admirablement indissociable du jeu d'orgue de Rhoda Scott qui, elle, devrait se produire plus souvent avec cet orchestre, tant sa présence souriante apporte un poids important, vivant et swingant; elle aura une belle pensée pour Michel Rostein, fondateur des 24h du swing, qui nous quittera dans les semaines qui suivent! Ce big band demande à être ré-entendu pour la richesse de ses nouvelles interprétations...

À 23h30: Rhoda Scott & Laurent Mignard Duke Orchestra avec Rhoda Scott (org), Laurent Mignard (dir); Gilles Relisieux, Franck Delpout, Franck Guichert, Richard Blanchet (tp); Guy Figlonlos, Jean-Louis Damant, Guy Arbion (tb); Fred Couderc (ts, cl), Nicolas Montier (ts), Didier Desbois (as), Antonin Tri Hoang (as, cl), Philippe Chagne (bs), Philippe Milanta (p), Bruno Rousselet (b), Julie Saury (dms). Il y aurait beaucoup à dire sur cette musique interprétée par des musiciens confirmés. Cette formation vient d'obtenir le Grand Prix du Hot Club de France (dira au public Laurent Mignard), pendant ce concert important. En effet c'est vraiment la musique d'Ellington que l'on entend dans un répertoire non figé (cf. la chronique de Daniel Janissier (Bulletin HCF n°584, p. 17-18). Laurent Mignard sait diriger et présenter avec précision. Si l'orchestre tournait régulièrement, il serait moins présent sur scène, comme le Duke, et pourrait nous gratifier de sa présence à la trompette dont il joue superbement. Rhoda Scott, fait exceptionnel pour l'orchestre, joue très logiquement avec une saveur d'authenticité dans La New Orleans Suite. Nous nous devons de situer



Grand Prix 2009

HOT
Club de
FRANCE

DISQUES DUMOIS

JAZZ
magazine

LAURENT MIGNARD
Duke Ellington Is Alive
1 CD Juste Une Trace/Anticraft



Laurent Mignard a accompli un travail de titan. Faute de partitions, il a tout retranscrit à partir des enregistrements. Plus qu'à la lettre, il s'est attaché à l'esprit d'une musique à la fois simple et complexe, évidente et d'un raffinement extrême, sur laquelle il laisse caracoler en liberté des solistes aussi brillants que François Biensan (*Black And Tan Fantasy*), Nicolas Montier (*Harlem Airshaft, Diminuendo And Crescendo In Blue*), Didier Desbois (*Isfahan*), Philippe Milanta (*Half The Fun, Kinda Dukish*), Philippe Chagne (*Sophisticated Lady*) et Aurélie Tropez, la révélation du disque, impériale dans toutes

JAZZ MAGAZINE – juillet 2009

ses interventions, notamment *Rockin' In Rhythm* et *Ad Lib On Nippon*. Autant de titres choisis dans un vaste répertoire et couvrant une longue période, de 1940 à la fin des années 60. La rythmique, souple, swinguante, assure à l'ensemble un tremplin d'une solidité à toute épreuve. Dans de rares morceaux, le respect scrupuleux l'emporte sur la spontanéité créative. Ils sont rarissimes et n'entament en rien la réussite d'un CD jubilatoire. **Jacques Aboucaya**

► Franck Delpout, Franck Guicherd, François Biensan, Richard Blanchet (tp), Jean-Louis Damant, Guy Figlionos, Guy Arbion (tb), Didier Desbois, Aurélie Tropez (as, cl), Nicolas Montier (ts), Christophe Allemand (ts, cl), Philippe Chagne (bs, cl), Philippe Milanta (p), Bruno Rousselet (b), Julie Saury (dm), Laurent Mignard (cond) + Patrick Bacqueville (voc).



Duke Ellington Society
Washington, DC

mars 2011

Laurent Mignard Duke Orchestra
Duke Ellington is Alive
Juste un Trace AMOC305369175646

Didier Desbois (as, cl) Aurelie Tropez (as,cl) Nicholas Montier (ts) Christophe Allemand (ts, cl) Philippe Chagne (bars, cl) Frank Delpout (tpt) Franck Guicherd (tpt) Francois Biensan (tpt) Richard Blanchet (tpt) Jean-Louis Damant (tbn) Guy Figlionos (tbn) Guy Arbion (bs-tbn) Philippe Milanta (pno) Bruno Rousselet (bs) Julie Saury (dms) Patrick Bacqueville (vcl) Laurent Mignard (cond); Rec. Aris, France, 2009

Ko-Ko / Harlem Airshaft / Black and Tan Fantasy / Kinda Dukish (into) Rockin' in Rhythm / Sophisticated Lady / Madness in Great Ones / Half The Fun/Diminuendo and Crescendo in Blue / Isfahan / The Eighth Veil / It Don't Mean a Thing / Ad Lib on Nippon / Take The 'A' Train

The Duke Orchestra was founded in 2003 by highly respected French composer/arrange/conductor Laurent Mignard. This CD, recorded live in concert in 2009, demonstrates that this aggregation has earned a reputation as an authentic Ellington repertory orchestra. The arrangements are remarkably close to the originals, and the ensemble passages technically and nuanced, are remarkably like the originals. Wisely and respectfully, the instrumental soloists do not, however, attempt to replicate Ben or Cootie or Tricky Sam or any of the other unique, one-of-a-kind musical personalities on the original recordings, but assuredly they capture the spirit as they just 'play themselves'.

While all the renditions deserve praise, we were particularly drawn to two extended pieces. As evidenced here by tastefully delivered lessening and increasing dynamics and tempo, *Diminuendo and Crescendo* is a fascinating piece on its own without an ear-catching so-called wailing interlude, which is not to say that Nicholas Mantier cannot play an interesting sustained solo of his own between the two. A twelve-minute *Ad Lib on Nippon* presents a wonderful interplay of piano, bass and clarinet; dauntless ensemble bravado and a truly splendid clarinet obligato/solo by Aurelie Tropez.

There is plenty more to enjoy on *Duke Ellington is Alive*. Fine muted trumpet and trombone and mellow clarinet on *Black and Tan Fantasy*, *Kinda Dukish* with pianist Philippe Milanta that segues into *Rockin' in Rhythm* and ends with trumpeter Jean-Louis Damant up in Cat territory, a Philippe Chagne baritone concerto *Sophisticated Lady*, Shakespeare inspired *Madness in Great Ones* and *Half the Fun*, the serene beauty (or is it melancholy) of *Isfahan* by altoist Didier Deshois, the inherent lyricism of *The Eighth Veil* explored by trumpeter Frank Delpout and a romping *It Don't Mean a Thing* this too, featuring vocalizing by Bacqueville.

We always feel a tinge of sadness for people who say they never got the chance to see Duke Ellington and his band in person. With this in mind, we say "amen" to the insightful words of Sjef Hoefsmit, "I never dreamed that it would be possible to come that close to the original performances. If you want to hear Ellington live, go to Paris, if you do not believe me, try and find a copy of this marvelous CD".

♪ Ted Hudson



DEMS 09/2-15

Highly recommended recently released CD:

Juste Une Trace AMOC305369175646 "Duke Ellington Is Alive" (2009)

Recently my friend Claude Carrière was so thoughtful as to introduce DEMS Bulletin to Laurent Mignard, who wrote me a nice letter and sent me a copy of his latest — actually the first — CD by his "Duke Orchestra". This orchestra was founded by Laurent in 2003. It gives concerts four times a year at Duke's Place (a warehouse in Paris, called "La Maison de Duke") but there are many more concerts elsewhere during the year. Everything one could wish to know can be found on the Internet at www.laurentmignard.com and if you select "presentation" (in English) you will have a pdf file downloaded that contains answers on every possible question.

Laurent was nine years old when Duke died. It is a great comfort for Ellington fanatics of my age to see (and hear) that a completely new generation shows so much respect for Duke's heritage. Laurent's group of dedicated musicians succeed in recreating Duke's music, allowing people who have never heard Duke live, listen to his compositions like we had the great fortune to listen to them many times in the last century. There was a very well responded inquiry by Jo Ann Sterling on the Duke-LYM list to share memories of live performances of Ellington in the past with the list members.

Laurent's **CD is simply overwhelming**. I have never dreamed that it would be possible to come that **close to the original Ellington performances**. If you want to hear Ellington live, **go to Paris**. If you do not believe me, try to find a copy of this **marvelous CD**.

The orchestra consists of Franck Delpout, Franck Guicherd, François Biensan and Richard Blanchet on trumpet; Jean-Louis Damant, Guy Figlionlos and Guy Arbion on trombone; Didier Desbois, Aurélie Tropez, Nicolas Montier, Fred Couderc and Philippe Chagne on reeds; Philippe Milanta on piano; Bruno Rousselet on bass and Julie Saury on drums. For the CD "Duke Ellington Is Alive" Fred Couderc was replaced by Christophe Allemand, and Patrick Bacqueville was invited to do the vocal. The selections: 1. *Ko-Ko*; 2. *Harlem Airshaft*; 3. *Black and Tan Fantasy*; 4. *Kinda Dukish* and *Rockin' in Rhythm*; 5. *Sophisticated Lady*; 6. *Madness in Great Ones*; 7. *Half the Fun*; 8. *Diminuendo and Crescendo in Blue*; 9. *Isfahan*; 10. *The Eighth Veil*; 11. *It Don't Mean a Thing*; 12. *Ad Lib on Nippon*; 13. *Take the "A" Train*.

Tracks 1, 8, 10, 11 and 13 were recorded at Maisons Lafitte - salle Malherbes - on 16Jan09. The other tracks were recorded at Versailles at the école Sainte Geneviève Ginette on 7Jan09.

The bottom line of the text says: "Merci à Duke Ellington et Billy Strayhorn pour leur héritage, leur vision et leur humanité." I would add: "**Thank you "Duke Orchestra" for keeping Duke alive.**"

Sjef Hoefsmit

<http://www.depanorama.net/dems/092c.htm>

LAURENT MIGNARD DUKE ORCHESTRA "DUKE ELLINGTON IS ALIVE"

Juste Une Trace - www.myspace.com/dukeorchestra

Ko-Ko, Harlem airshaft, Black and tan fantasy, Kinda dukish/Rockin' in rhythm, Sophisticated lady, Madness in great ones, Half the fun, Diminuendo and crescendo in blue, Isfahan, The eighth veil, It don't mean a thing, Ad lib on Nippon, Take the "A" train



Laurent Mignard a réuni une formation de choix (« a dream team », dit Claude Carrière) pour illustrer thèmes et arrangements d'Ellington, mais il a dû glisser sa plume, ou peut-être François Biensan, entre les deux plumes historiques... Le résultat est un orchestre conduit de main de maître et qui sonne comme si tous ses membres jouaient ensemble depuis des années. Il convient d'ailleurs de les nommer car tous ne nous sont pas familiers.

Anches : Didier Desbois (as et cl), Aurélie Tropez (as et cl), Nicolas Montier (ts), Christophe Allemant (ts, cl), Philippe Chagne (bs, cl) ; trompettes : Franck Delpout, Franck Guicherd, François Biensan, Richard Blanchet ; trombones : Jean-Louis Damant, Guy Figlioulos, Guy Arbion (tbb) ; Philippe Milanta est au piano, Bruno Rousselet à la contrebasse, Julie Saury à la batterie ; Patrick Bacqueville assure les vocaux de l'antépénultième titre et du dernier.

Il est des formes de subtile création qui ne font pas nécessairement soupirer après les grands anciens et il faut avoir une phalange de haute qualité pour se lancer dans une telle aventure qui ne soit pas une simple reproduction. Nous en sommes là avec ce disque : un orchestre parfaitement soudé, d'une belle énergie, souple et swingant, au sein de l'univers ellingtonien, des solos de qualité qui ne cherchent pas forcément à coller au plus près des solos historiques tout en gardant leur saveur primordiale (**Isfahan, Sophisticated lady**) et, globalement, beaucoup d'allant et d'aisance dans le jeu collectif (**Madness in great ones**). On sent que les musiciens se sont plu à jouer pour cet enregistrement, bénéficiant en outre d'une excellente stéréo, qui provient de deux concerts à Versailles et Maisons-Laffitte en janvier 2009.

Parmi les prestations individuelles, j'ai retenu les interventions particulièrement prenantes de François Biensan dans **Harlem airshaft** et **Black and tan fantasy** ; les solos de la fine musicienne qu'est Aurélie Tropez dans **Harlem airshaft** et **Ad lib on Nippon** ; le trombone expressif de Guy Figlioulos ; la belle sonorité du baryton de Philippe Chagne et son élégance de style dans **Sophisticated lady** ; le solo d'une grande expressivité de Nicolas Montier dans la partie en tempo nonchalant de **"A" train** suivi d'un déboulé « à fond la caisse » sur tempo vif ; quant à la section rythmique, elle est digne d'éloges : à côté de Bruno Rousselet, parfait tout du long, Julie Saury fait preuve d'un drive étonnant derrière ses tambours, dans un style à mi-chemin de Sam Woodyard et de Herlin Riley. Philippe Milanta, dont je me demande, avec grande curiosité, s'il fait de l'Ellington milantanien ou du Milanta ellingtonien, est ce virtuose du clavier, expert en arcs-en-ciel pianistiques, qui déconcerte certains amateurs par son jeu foisonnant. Vous l'entendrez ici « dans ses œuvres », toujours surprenant, sachant capter l'esprit d'une interprétation, démarrant parfois en plein swing..., bref du Milanta, quoi ! (**Kinda dukish** et les deux derniers morceaux).

Même si vous avez des dizaines de disques du Duke, il faut que vous écoutiez ce CD : ce n'est pas de la musique sage, c'est de la musique vivante, du bon jazz infiniment plus moderne que ce que l'on nous sert habituellement sous ce vocable en trompe-l'oreille. Pas de points faibles, à mon sens. Certains amateurs n'aimeront peut-être pas **Ad lib on Nippon** avec ses quatre épisodes contrastés (caractère et tempo), mais dans l'ensemble Laurent Mignard a réussi ce coup de chapeau au Duke avec une belle élégance. (D.J.)

JAZZ CLASSIQUE n° 57

Laurent Mignard Duke Orchestra « *Duke Ellington is alive* »

La musique d'Ellington est immortelle. Privilège de l'âge, contemporains du Duke, il nous a été donné d'entendre l'orchestre en direct et d'être littéralement soufflés et émus par la puissance de chacun de ses musiciens, les couleurs chatoyantes et multiples des ensembles, le swing qui se dégageait de cette formidable machine dans toute sa superbe et sa magnificence... Les disques, certains fort bien enregistrés, rapportent fidèlement toutes ces qualités irremplaçables des "spacemen" mais, on ne le répétera jamais assez, rien ne saurait remplacer l'écoute en direct. La musique s'écoute, certes, mais elle se regarde aussi, se vit pleinement dans l'échange entre musiciens et publics. Le Duke Ellington Orchestra faisait aussi spectacle. Et quel spectacle ! À l'exigence à la fois charmeuse et implacable du chef répondait la grandeur des solistes créant avec un naturel déconcertant, parfois même avec des attitudes à la limite de la désinvolture, la plus belle des musiques... La musique d'Ellington était-elle donc condamnée à ne survivre à ses créateurs que par le disque ?

Le Duke Orchestra de Laurent Mignard nous incite à penser qu'il n'en est rien. Ce n'est pas là le moindre de ses mérites. À l'instar des grands compositeurs de l'histoire de la musique, celle d'Ellington / Strayhorn peut être interprétée. Il y faut du respect, de l'humilité, une grande culture, une haute technicité pour obtenir un résultat acceptable. Ce qui est vrai de Mozart, de Beethoven, de Ravel ou de Bartok l'est aussi d'Ellington. Faire vivre l'œuvre de l'un des plus grands compositeurs du siècle passé est assurément un devoir. C'est la mission que Laurent Mignard a proposée à une belle phalange de jazzmen, tous admirateurs incontestés et, certains d'entre eux, reconnus de longue date comme spécialistes de l'œuvre. Le résultat, obtenu après un travail de recherche sérieux et une grande exigence artistique, est à la mesure du pari. Ce disque, enregistré en direct au cours de deux concerts, en est le témoin.

Après une première écoute, je n'ai pu m'empêcher de comparer avec l'original, allant même jusqu'à pousser le vice dans l'alternance de l'audition de l'une des versions d'origine avec celle de l'orchestre français. Vaine et désolante tentation d'incorrigible amateur ! Une écoute plus distanciée, raisonnée, je l'avoue, finalement plus libre, m'a enfin permis d'en goûter toute la substance. C'est alors seulement que sont apparues toutes les vertus de cette formation susceptible de perpétuer dignement l'œuvre du Maître. C'est alors encore que, faisant fi de toute comparaison, j'ai goûté à la spontanéité des solistes qui, dans la révérence, savent apporter leurs voix originales (Philippe Milanta, Bruno Rousselet, Nicolas Montier, Aurélie Tropez...), ceux qui, transpirant la passion, savent admirablement restituer l'accent des aînés (Biensan, Desbois, Chagne, Richard Blanchet...). Signalons aussi la présence de Patrick Bacqueville dans le rôle de Ray Nance, en qualité de chanteur sur deux titres, avec une belle démonstration de "scat". Mais on aimerait qu'ils puissent aller plus loin, soit restituer le plus fidèlement l'original et le prolonger avec une plus grande liberté encore afin que la musique soit reconnue non seulement comme définitivement immortelle mais demeure pleinement vivante pour le plus grand bonheur des plus anciens comme de ceux qui n'ont pas eu la possibilité de vivre un concert Ellington ! En ce sens, le formidable travail de restitution de Laurent Mignard et de son orchestre mérite toute notre attention et notre soutien. L'achat de cet enregistrement contribuera à les manifester...

Pour terminer, une remarque cependant sur certains choix de mixage qui ne nous ont pas toujours semblé les plus opportuns : comme la présence peu naturelle (un peu trop soutenue) de certaines voix dans les ensembles et le cruel manque de présence de la batterie à de nombreux moments (dans les passages en trio notamment, la faiblesse des cymbales dans les ensembles). Enfin, si le choix de l'enregistrement en direct est parfaitement compréhensible, on regrettera l'absence des bruits et réactions de la salle attestant du direct, une forme d'aseptisation qui, plus ennuyeux, va même jusqu'à la perception très relative du chœur des musiciens en réponse aux phrases lancées par le pianiste dans Kinda Dukish par exemple. Des éléments qui auraient apporté de la vie et auraient donné toute sa justification au choix du direct.

Dominique Burucoa (Jazz Classique n°57)

« JAZZ À VIENNE » / HIER SOIR

Sacré Duke Ellington!

Les Harlem Jubilee Singers et le Duke Orchestra ont joué sa musique sacrée

Quelques minutes avant le concert, on ne pouvait pressager de rien, car les Harlem Jubilee Singers, emmenés par le chef de chœur Gregory Hopkins, et le Duke Orchestra de Laurent Mignard, ne s'étaient jamais croisés avant leur prestation viennoise.

Pour une première, ce fut une belle rencontre. Séparément d'abord, le big band a très justement donné le relief nécessaire à quelques standards sélectionnés dans le copieux « song book » de Duke Ellington. Derrière les pupitres, alternant les parties collectives et les soli, les cuivres ont hissé à un très bon niveau de reconnaissance la réclame de thèmes anthropologiques, comme « Rockin' in rhythm ». Ensuite le chœur mixte de Manhattan a fait résonner la puissance et la diversité de ses voix profondes et vivantes jusqu'à la Vierge noire de la colline du Pipet qui surplombe le théâtre antique. Concentrés, investis corps et âme, les choristes ont oscillé entre incantations à Dieu et lamentations avec toute la promptitude expressive et commu-



Le chef de chœur Gregory Hopkins et les Harlem Jubilee Singers, hier soir à Vienne

(Photo Jean-Marc Collin)

nicative qui demande le chant gospel. Enfin réunis, vocalistes et instrumentistes ont fait cohabiter la foi millitante et la musique du flûte, canalisant les extases de poussée de

fièvre sur les partitions restées inédites de la « Sacred suite » de Duke Ellington. Une belle leçon de fraternité musicale, ponctuée de réflexions et interrogations spirituelles de Duke, lues

par Claude Carlière (ex-journaliste de Radio France), où le mot « freedom » (liberté) a été décliné dans toutes les langues et dans toutes les tonalités.

E. Bruckert

HIER SOIR AU THÉÂTRE ANTIQUE Hommage à Duke Ellington

Sacrée musique



Gregory Hopkins et ses Harlem Jubilee Singers, Laurent Mignard et son Duke Orchestra, chacun des deux formations a rendu un hommage vibrant au pianiste et compositeur américain Duke Ellington. La photo: Jean-Marc Collin



De 1924 à 1974, date de sa mort, l'œuvre enregistrée de Duke Ellington est une véritable « jungle », pour reprendre le nom du styve ju' il popularisa dès 1927, sur la scène du Cotton Club de New York. Mais les nombreuses pièces de musique sacrée qu'il écrivit sur la fin de sa vie sont les moins connues du fabuleux bête-musical qu'il laissa.

Hier soir, au théâtre antique, Laurent Mignard et son Duke Orchestra, associés à Gregory Hopkins et les Har-

lem Jubilee Singers, ont transcendé la musique du pianiste et compositeur américain avec, dans le rôle du récitant entre chaque morceau, Claude Carlière, animateur et chanteur du jazz pendant plus de trente ans à Radio France. Rappelant le ferveur de Duke Ellington : « Je crois en Dieu parce que croire est digne de foi. »

Des éclats de voix remarquables. Cette ferveur, les huit chanteuses et les six chanteurs de Gregory Hopkins l'ont

portés aux nues du théâtre antique, dans des éclats de voix remarquables – soprano, alto, ténors et basses – auxquels ont répondu les arrangements impeccables de l'orchestre de Laurent Mignard.

Tout au long du concert, chacun des choristes s'est fait soliste, chacun dans un timbre époustouflant de virtuosité. « Je les ai entendus à Harlem, la semaine suivant l'élection d'Obama, c'était fabuleux, se souvient Jean-Paul Bouteiller, le directeur artistique de Jazz à

Vienne. C'est l'un des meilleurs chœurs américains. »

Duke Ellington célébré avec ferveur. Séduits par la puissance, la qualité du son et des solistes du Duke Orchestra, les Harlem Jubilee Singers ont fait vivre le théâtre antique. « The Lord's prayer », « In God a three letter word for love », l'émeuvent « Freedom », « Ain't but the one » ou encore « Praise God and dance ». La fervente interprétation

des compositions de Duke Ellington a permis de découvrir une sacrée musique. « C'est bien de pouvoir faire entendre encore cette musique-là », s'est réjoui Jean-Paul Bouteiller. La célébration de l'œuvre sacrée s'est achevée en apothéose avec plusieurs rappels : « When the saints go marching in », bien sûr, et un touffant « Oh happy day », entraînant le public dans la communion et la danse. À croire que la musique est un don du ciel.

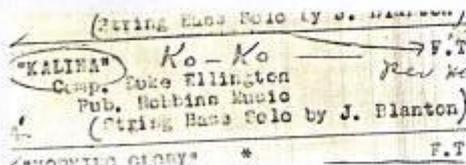
Jean-Luc Goffin

CLÉS EN MAIN

KOKO OU LES QUATRE COUPS DU DUKE

La Maison du Duke et le Duke Orchestra donnaient le 16 avril leur premier concert-lecture autour du *Koko* de Duke Ellington, une composition tout à la fois primitive et futuriste, sauvage et distinguée, brutale et sensuelle. Radiographie d'une œuvre prodigieuse. Par Franck Bergerot

C'était l'inauguration de la Maison du Duke¹, dans la salle de restaurant de l'Entrepôt à Paris. Public compact, tout comme l'orchestre qui lui fait face : saxophones vifs et nerveux au premier rang, trompettes puissantes et canailles à l'arrière, trombones discrets et ponctuels entre les deux, rythmique sur le qui-vive sur la gauche, sous la direction de Laurent Mignard, Monsieur Loyal de la soirée. L'indicatif d'Ellington *Take the A Train* fait tinter les verres du bar et, sous les yeux ravis des plus vieux, ébahis des plus jeunes, l'orchestre s'élance pour un petit récital de pièces bien choisies : *Harlem Airshaft* (inspiré, nous apprend le maître de céans, des bruits de Harlem diffusés par les gaines d'aération), *Kinda Dukish* enchaîné comme il se doit à *Rocking in Rhythm*, le fameux *Concerto for Cootie* dont Monsieur Loyal fait rejouer l'intro parce qu'il ne se lasse pas de ses mouvements contraires des vents tournoyant dans un vertigineux trompe-l'œil à la Escher où l'on ne sait pas bien s'ils s'élèvent ou s'ils descendent, tandis que la basse, elle, descend résolument par toutes les notes de la gamme chromatique. Nous avons remonté le temps, jusqu'en 1940, la grande année pour Ellington : son orchestre est au top, avec notamment le grand Jimmy Blanton, pionnier de la contrebasse moderne. Tout est désormais possible et Duke aligne les chefs-d'œuvre : ce *Concerto for Cootie*, *Jack the Bear*, *Cotton Tail*, *Sepia Panorama*, *In a Mellotone*, *Chloé...* et *Koko*, le chef-d'œuvre absolu, le sujet du jour et à la page duquel Laurent Mignard fait enfin ouvrir les cahiers de partitions.



Claude Carrière, grand connaisseur de Duke Ellington, et Philippe Baudoin, musicologue patenté, entrent en scène, racontent, commentent, décortiquent. Et ceci d'abord : Duke Ellington avait eu des mots très durs pour le succès fait à l'opéra de George Gershwin, *Porgy and Bess*, dont il condamnait la vision folkloriste édulcorée de toute critique sociale. Il avait imaginé une sorte de réplique, un opéra titré *Boola*, qui ne vit jamais le jour mais qui fournit la matière à sa grande réflexion sur la condition noire aux États-Unis, la suite *Black Brown & Beige* créée au Carnegie Hall en 1943. En 1939, le Duke en tira également *Koko* qu'il enregistra le 19 avril 1940. « *À l'origine ça ne s'appelait pas Koko*, signale Claude Carrière brandissant les photocopies de la feuille de séance qu'il distribue au public ravi. *Regardez, c'est raturé. À l'origine, ça devait s'appeler Kalina* ». Mais venons-en à la musique elle-même que Laurent Mignard fait décomposer par son orchestre. Et d'abord, ces quatre coups de tambours introductifs, joués par Julie Saury sur un tom, mais qui étaient joués à l'origine par Sonny Greer sur une timbale accordée pour produire un vrai *Mi* bémol, indiquant la tonalité du morceau, un blues mineur comme souvent chez Ellington.

Écoutons cette timbale : Pom Pom Pom Pom. Ça ne vous dit rien ? Le destin qui frappe quatre coups au début de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven. Faute d'avoir assisté à la démonstration du Duke Orchestra, guettez ce motif sur disque, car, comme dans le premier mouvement de La Cinquième, tout dans *Koko* repose sur lui. Introduction (0'01-0'12) : il est joué en boucle par le saxophone baryton. 1^{er} chorus (0'13-0'31) : c'est le trombone à pistons de Juan Tizol qui le reprend. 2^e chorus (0'32-0'49) et 3^e chorus (0'50-1'07) : tendez l'oreille vers l'arrière-plan et repérez, derrière le trombone solo et les ponctuations des trompettes, les saxophones qui le jouent à nouveau. 4^e chorus (1'08-1'26) : les saxophones continuent mais plus aigus et la fréquence du motif est doublée (un par mesure, alors que le motif de base revient toutes les deux mesures). 5^e chorus (1'26-1'44) : cette fois ce sont les trompettistes qui mugissent le motif dans le grave de leur instrument, selon une habitude bien ellingtonienne de placer les instruments au limite de leur tessiture pour les sortir de l'ordinaire. 6^e chorus (1'44-2'02) : salve de feux d'artifice par les trois sections qui, à trois reprises, lancent le motif l'une après l'autre, saxophones, puis trombones, puis trompettes. 7^e chorus (2'03-2'21) : c'est ce que les musicologues appellent le *climax* (l'apogée, le sommet). À deux exceptions près, quasi inaudibles, chez les saxes (2'15 et 2'17), le motif disparaît dans une explosion sonore. Coda (conclusion, épilogue) (2'21-2'40) : le baryton reprend son motif d'introduction jusqu'aux fusées multiples du bouquet final au sein duquel on entend distinctement nos Pom Pom Pom Pom repris par le ténor et le premier alto, puis par la clarinette et le second alto.

Voici donc cette animalité prodigieuse de *Koko* réduite à un motif simplissime récurrent. Mais le merveilleux réside ici dans le détail des variations. Plus ou moins graves ou aiguës, plus ou moins intenses en puissance ou en densité harmonique, elles empruntent toutes sortes de couleurs orchestrales et s'agrègent à quelques motifs guère moins simples, mais combinés en une extraordinaire polyrythmie groovy, selon des clashes harmoniques saisissants (jusqu'à l'accord final saturé par la superposition bitonale de deux accords – *Mi* bémol mineur et *Fa* mineur), selon une économie de moyens qui voit l'effectif grossir progressivement en alternant les rôles. Il faudrait encore noter mille détails, telles ces étrangetés orchestrales propres à Ellington qui déplace les instruments d'une section à l'autre. Ainsi, dans le 6^e chorus, la clarinette mène la section de trompettes (1'44-1'53), puis rejoint les saxes (1'56-1'59). Tout au long du 7^e, elle mène l'ensemble des cuivres (trompettes et saxes). Autre surprise orchestrale, non décelable pour qui n'a pas de partition en main, mais qui participe de cette brûlante étrangeté de la musique de Duke : ce baryton qui dans le 5^e chorus s'égare au-dessus du ténor.

Il faut enfin dire deux mots des solos. Celui d'Ellington totalement barré (vous êtes sûr que ça n'est pas Monk ou plutôt Cecil Taylor?). Celui du tromboniste Joe "Tricky Sam" Nanton, summum de l'esthétique

dite "jungle". Est-il improvisé ou est-il de la plume d'Ellington ? Sur son premier chorus (0'32-0'49), Nanton joue sur deux notes (plus deux brièvement citées) ; sur le deuxième (0'50-1'07), il élargit l'éventail, accélère le débit, élève le ton, mais ne joue que sur cinq notes (plus une). Mais tout est dans l'intonation et les inflexions timbrales de cette fascinante incantation, la ferveur du growl (une ferveur qui est l'aboutissement d'années de travail) et le pétrissage de la sourdine selon tout un vocabulaire de *wa*, de *ya*, de *ai*, de *a-a-o*, de *wub wub* et *a-i-a* (pour reprendre la transcription de Kurt Dietrich dans son passionnant ouvrage *Duke's Bones* publié chez Advance Music).

Ce soir, c'est Guy Figlionos qui assume le rôle de "Tricky Sam", mais c'est Daniel Landréat qui joue le premier chorus de Juan Tizol. Philippe Baudoin s'en étonne. En effet, la partie de Juan Tizol est écrite pour le trombone à pistons dont il était spécialiste et qui permettait à Ellington de glisser, parmi les voix de trombones, des choses injouables à la coulisse. Après le départ de Tizol, ce fut un sujet de tension chaque fois qu'un nouveau tromboniste se voyait confier par le Duke les vieilles partitions écrites pour le piston. « Comment donc, Daniel, tromboniste à coulisse, a-t-il pu jouer si parfaitement le premier chorus ? » La section de trombones s'esclaffe : elle sait en effet que, jouant du trombone basse, Landréat dispose de deux valves (appelées noix) qui lui permettent de résoudre bien des problèmes de phrasé non résolus par la coulisse.

Philippe Milanta rejoue le solo d'Ellington, interprétant à sa façon cette manière très ducale de se glisser entre tradition et modernité. Bruno Rousselet tire vers Mingus la répartition de Jimmy Blanton dans le 6^e chorus. La démonstration terminée, le Duke Orchestra poursuit son récital et revisite *Diminuendo and Crescendo in Blue*. Nicolas Montier prend le solo ténor autrefois dévolu à Paul Gonsalves, morcelle l'espace par petites touches, puis l'emplit progressivement, faisant monter une sauce épaisse, généreuse et bouillonnante. Juste à temps avant qu'elle ne déborde, il passe le relais à Fred Couderc qui, après avoir baissé les feux sous un début de chorus parfaitement cool, revient à une ébullition texane où le rejoint Montier pour le débordement final devant un public porté à l'hystérie. Comme quoi on peut apprendre en s'amusant. ♦

1. Fondée en avril dernier, la maison du Duke réunit le cercle des amis de Duke Ellington parrainé par Claude Carrière et le Duke Orchestra.



POUR ÉCOUTER *KOKO* :
"The Centennial Collection" 1 CD/DVD Bluebird/Sony
"Never No Lament, the Blanton-Webster Band" 3 CD Bluebird/Sony

EN CONCERT :

Duke Orchestra : le 11 juin à l'Entrepôt (Paris) avec la maison du Duke, pour la sortie d'un nouveau CD "Duke Ellington is Alive" (disponible le 22 juin)
Duke Orchestra (musiques sacrées d'Ellington) : le 28 juin à Jazz à Vienne.
Le Duke Smallett : le 21 juillet à Piégut Pluviers et le 24 à Grignan (Périgord).

JAZZ SUR LE VIF

////// Concert gratuit //////////////////////////////////////

TROIS GROUPES EN DEUX CONCERTS
GRATUITS À LA MAISON DE RADIO-
FRANCE.

Le Studio Charles Trénet accueille d'abord le Duke Orchestra dirigé par Laurent Mignard. Cet authentique big band de 15 musiciens est parvenu en moins de trois ans d'existence à s'imposer comme l'un des meilleurs ambassadeurs contemporains de la musique de Duke Ellington, grâce en particulier à la qualité de ses arrangements originaux, un remarquable son d'ensemble et un bel éventail de solistes. « *L'œuvre de Duke Ellington est l'un des plus immenses héritages musicaux du XX^{ème} siècle, mêlant l'esprit du blues à l'invention orchestrale la plus raffinée, en référence constante à la culture afro-américaine... Je sais que nous n'aurons pas assez de nos vies pour explorer et révéler tous les sons de Duke Ellington* » souligne Laurent Mignard. Deux semaines plus tard, dans un climat plus intimiste et contemporain, deux duos se partageront la scène en laissant libre cours aux dialogues entre le saxophoniste Daniel Erdmann et le pianiste Francis Le Bras, puis entre le saxophoniste Stéphane Payen et le batteur Doug Hammond. J.-L. Caradec

Les samedis 17 et 31 janvier à 17h30 au Studio
Charles Trénet de la Maison de Radio-France.
Tél. 01 56 40 15 16. Entrée libre.

LE MONDE – 17 janvier 2009

Musique

Duke Orchestra dirigé par Laurent Mignard

PARIS. La musique d'Ellington jouée par une formation de belle allure qui compte notamment dans ses rangs le saxophoniste Nicolas Montier, le trompettiste François Biensan, le pianiste Philippe Milanta, la batteuse Julie Saury. Le grand esprit du Duke au travers d'arrangements originaux.

Maison de Radio France, 116, av. du Président-Kennedy, Paris-16^e.
Tél. : 01-56-40-15-16. M^o Passy,
RER C Kennedy-Radio-France. Le
17 janvier à 17 h 30. Entrée libre,
billets à retirer à partir de 16 h 30.

JAZZ



JAZZ
GOSPEL-BLUES

avec
Jean-Michel Proust

ÉVÉNEMENTS DE LA SEMAINE

Laurent Mignard Duke Orchestra Dir. L. Mignard.
Maison de Radio France 116, avenue du Président-Kennedy (16^e). 01.56.40.15.16. M^o Passy. Entrée libre. 17h30 le samedi 17.
Salle Malesherbes place du Château (78 Maisons-Lafitte). 01.34.93.12.84. 19,5-28,5 €, 20h45 le vendredi 16.

Ce trompettiste qu'on avait connu proche d'Ornette Coleman et Don Cherry s'est re-centré depuis quelques années déjà sur la musique d'un des génies du XX^e siècle, toutes musiques confondues, Duke Ellington. Laurent a su s'entourer comme il fallait et a trouvé le ton juste pour jouer aujourd'hui cette musique sans âge. Une réussite que l'on se doit de soutenir et d'applaudir, la transmission étant une mission essentielle des musiciens dits « de jazz » désormais si l'on ne veut pas se trouver dilué dans le grand marasme contemporain.

LE NOUVEL OBS – 2009 et 2010

JAZZ



JAZZ /GOSPEL-BLUES
MUSIQUES DU MONDE

avec
Gérald Arnaud

Laurent Mignard Duke Orchestra Dir. Laurent Mignard. 7 €. 21h30 le jeudi 16.

L'Entrepôt 7, rue Francis-de-Pressensé (14^e). 01.45.40.07.50.
Sauf à être un incondicional de la musique en conserve, plutôt que de passer sa vie à réécouter en boucle les disques d'Ellington, c'est un vrai bonheur de l'entendre joué par cet excellent orchestre entièrement dévoué à la musique immortelle du Duke.

JAZZOSPHERE



Laurent Mignard entre Duke et Don

PORTRAIT

Photo : Christian Ducasse



RENCONTRE AVEC UN PASSEUR INSPIRÉ VERS L'ALTÉRITÉ : LE TROMPETTISTE, COMPOSITEUR ET LEADER LAURENT MIGNARD.

QUAND ON LUI PARLE DE grand écart entre son Pocket Quartet et son Dukish Orchestra, entre Ellington, inventeur selon André Hodeir de la forme dans le jazz, et Ornette Coleman, dynamiteur en chef de cette forme, Laurent Mignard rétorque qu'en dépit des apparences il y a plus d'une parenté entre ces musiques « intelligentes, gracieuses, élégantes. Des musiques qui ne trichent pas, où le rapport à l'autre est omniprésent, et qui viennent du blues et du swing. » Formé à la musique classique aux

conservatoires de Lagny et de Paris 16^{ème}, pour ce qui est du jazz, élève du CIM et partenaire de François Théberge, Dave

“Quand je joue Ellington, à partir de quand et jusqu'ou suis-je moi-même ? La réponse vient morceau par morceau, mesure par mesure...”

LAURENT MIGNARD

Liebman, Albert Mangelsdorff au sein de l'ensemble franco-allemand, trompettiste (de poche, comme Don Cherry), compositeur, arrangeur et chef

d'orchestre, il a, la quarantaine juste atteinte, joué « du new, du swing, du bop et du hard bop ». Sans cesser de chercher l'alliance idéale entre écriture et improvisation. En témoigne un premier album, “Face à Face” (1998), pour trio de jazz et quatuor de violoncelles, dans lequel les parties écrites pour le quatuor cohabitent si bien avec des improvisations collectives que « par moments, on ne sait plus si on a affaire à quelque chose de stravinskien, de bartokien, ou à de l'improvisation. J'aime masquer cette frontière. Mais, ajoute-t-il, le travail sur la forme peut être poursuivi, l'enchaînement thème-solos-thème encore assoupli. » Il le prouve avec la création en 2002 d'un quartette réunissant Sylvain Rifflet (ts, bcl, fl), Eric Jacot (b) et Sylvain Clavier (dm, perc), choisis « pour leur motivation, leur ouverture à la musique moderne et leur imprégnation par la tradition, sans parler de nos références communes, comme le “Complete Communion” de Don Cherry avec Gato Barbieri, que je considère comme un acte fondateur ».

SUCCÈS IMMÉDIAT : 2^{ème} prix d'orchestre au Concours de La Défense en 2002, enregistrement de “Suites” (2002) puis d’“Alter Tropicus” (2005), élu, la même année, Révélation de Jazz à Juan, catégoric jazz instrumental. Ce Pocket

Quartet témoigne de l'admiration que Mignard porte à Cherry : « Il représente la grâce incarnée. Passé par le bebop – même chez Ornette, en creusant on retrouve le bebop – il s'est tourné vers les musiques ethniques et offre une bonne base sur le chemin de

l'altérité ».

Le Dukish Orchestra procède d'une autre démarche. Voué à l'œuvre d'Ellington, « l'un des plus immenses héritages musicaux du XX^e

siècle », et particulièrement aux pièces les moins jouées (suites, concerts sacrés), il compte avec François Biensan, André Villéger, Philippe Milanta, entre autres,

quelques-uns des solistes les plus huppés de la place. Faut de partitions, il a réalisé des transcriptions à partir des enregistrements originaux. Objectif ? « Non enregistrer pour la nième fois ce qui existe déjà – encore que j'aie un profond respect pour le travail du Vienna Art Orchestra ou celui de Mingus – mais retrouver une sorte de vérité testimoniale. Je ne revendique pas une façon nouvelle de jouer Ellington, je veux seulement le faire vivre sur scène, le faire connaître autrement. Mon rêve est de créer, autour du big band, une maison “dukish” qui accueillerait, outre des musiciens, chanteurs, chorégraphes, techniciens de la vidéo, pour créer des spectacles et des concerts thématiques ». Une entreprise qui suppose la fidélité à une musique “de répertoire” et la capacité d'en exprimer l'esprit. « C'est la responsabilité du musicien d'être honnête par rapport aux transcriptions sans abdiquer sa part de vérité. Quand je joue Ellington, à partir de quand et jusqu'ou suis-je moi-même ? La réponse vient morceau par morceau, mesure par mesure... Ce qui est certain, c'est que mon travail avec le big band oriente ma recherche avec le quartette, et réciproquement. Les deux projets se nourrissent l'un l'autre. »

INSATIABLE CHERCHEUR, passionné par Debussy, Ravel, Dutilleul ou Takemitsu aussi bien que par l'illustration sonore de courts métrages, par le théâtre et la publicité, guidé par David Angel, saxophoniste et compositeur de musiques de film à Hollywood, Mignard collectionne les réalisations originales (on lui doit la conception et la scénographie du Train du Jazz qui a sillonné la France naguère) et exerce des activités d'enseignant. Autant de manières d'aller vers l'autre. De s'opposer à la monoculture dénoncée en 1955 par Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*. Et de se construire à travers cette recherche d'une altérité qui prend valeur de quête initiatique.

JACQUES ABOUCAYA

CD “Alter Tropicus” (AMOC/Juste-Une-Trace).
CONCERTS à Valenciennes (Pocket Quartet, 16 décembre) et Cogolin (28 janvier).

Laurent Mignard DUKISH ORCHESTRA - info : www.dukishorchestra.com

Booking – presse : Claudette de San Isidoro - tel : +33 6 77 05 66 12 - contact@dukeorchestra.com

JAZZ

Les "Suites" de Duke Ellington

Si les musiciens et les musicologues s'accordent à penser que Duke Ellington est l'un des génies du jazz et plus simplement l'un des génies de la musique du 20^e siècle, sa musique, son répertoire, ses arrangements, son influence sont un peu délaissés au profit d'autres stars du jazz. En regard du Duke et de son œuvre, l'aura d'un Miles Davis peut paraître fort surévaluée. Le trompettiste-arrangeur-chef d'orchestre Laurent Mignard a su payer son dû à Miles, mais c'est vers Duke qu'il se tourne aujourd'hui. Redécouvrant un itinéraire au cœur des "Suites" du génial compositeur. Pour Laurent : *"Duke Ellington n'a jamais cessé de mettre en scène l'universalité des racines africaines, tout en parcourant le monde avec son orchestre. Prenant des notes au cours de ses voyages, en train, en bateau, dans l'avion, en voiture ou en bus, il a témoigné de ses rencontres dans ses "Suites", aujourd'hui reconnues comme des œuvres majeures."* Après la re-création des Musiques sacrées à Saint-Sulpice au printemps dernier, Laurent Mignard reconstitue les impressions de voyage du Duke. A la tête de la crème des musiciens ellingtoniens français, il nous invite à la (re)découverte d'un monde d'humanisme, d'élégance et de contrastes. Autour



Laurent Mignard

de quelques standards incontournables, un programme exceptionnel, extrait de "Liberian Suite", "New Orleans Suite", "Afro Bossa Suite", "Latin American Suite", "Afro Eurasian Eclipse", "Shakespearean Suite", "Queen Suite", "Goutelas Suite", "Nutcracker Suite", "Peer Gynt Suite", "Suite Thursday", "Far East Suite"...

■ Jean-Michel Proust

Lundi 9 février à 22 h 30. **Jazz Club Lionel-Hampton du Méridien Étoile**, 81, boulevard Gouvion-Saint-Cyr (17^e) ; 01-40-60-30-42

LIBAN JAZZ - Ouverture avec le Grand orchestre de Laurent Mignard, en création mondiale

« Far East Suite », de Duke Ellington : le dandy philanthrope a la tête en bas

Plus de quarante ans après son passage au Liban, Duke Ellington était de retour, du moins par l'intermédiaire de « Far East Suite », l'un de ses très nombreux opus que le Grand orchestre de Laurent Mignard a interprété samedi dernier. Une belle inauguration pour la première édition, estampillée Festival international de Zouk Mikaël, de « Liban Jazz », la belle réalisation de Karim Ghattas, son fondateur et organisateur.

Quinze musiciens de grand talent donc, rassemblés autour de leur chef d'orchestre et trompettiste pour jouer une des œuvres assez peu connues du génie américain, né en 1899, ainsi que d'autres mélodies de son immense répertoire (plus de 2 000 compositions), qui n'a pas encore été entièrement enregistré à ce jour.

Le Grand orchestre de Duke Ellington est devenu célèbre grâce à la notoriété exponentielle de son fondateur au cours des quarante années de son existence d'une part, mais aussi grâce à la virtuosité de chacun de ses membres. La tâche de Laurent Mignard et sa réussite auront donc été de rassembler les admirateurs des Paul Gonsalves (saxophone ténor), Johnny Hodges (saxophone alto), Harry Carney (saxophone baryton) et autres Jimmy Hamilton (clarinette) et Cootie Williams (trompette).

Dans cette formation, des artistes heureux de faire revivre et de rendre hommage à leur instrumentiste préféré en interprétant leur « rôle » au sein d'un orchestre de légende.

Motifs sur grand tissu musical

Tant qu'à faire de cette performance un spectacle à part entière, Laurent Mignard a également fait office de présentateur, d'animateur et de lecteur de larges extraits de la biographie du « Duke ». C'est ainsi que le public a eu le loisir de comprendre la motivation profonde du compositeur : le jazz, d'abord et avant tout, est une grande galaxie au travers de laquelle les musiques du monde sont appréhendées, respectées et mises en valeur.

Du « point de vue du touriste », le titre du premier morceau de *Far East Suite*, *Tourist Point of View*, Duke Ellington, à son arrivée au Moyen-Orient, a « la tête en bas » (par rapport aux États-



Le Grand orchestre de Laurent Mignard sur la scène du Festival « Liban Jazz ».

(Press Photos)

Unis, cette partie du monde est de l'autre côté de la planète). Bien loin de se laisser désarçonner, le créateur signe une œuvre chaleureuse, un poil sophistiquée mais toujours rattrapée par l'élément follement vivace autour duquel tourne le jazz.

Dabké jordanienne, oiseau et poivre indiens, histoire perse, coutume japonaise ou foi chrétienne libanaise sont donc les motifs qui viennent se poser sur le grand tissu musical qui a tout simplement façonné Duke

Ellington : la musique noire américaine du sud des États-Unis.

Le « big band » a longtemps été mis en placard sous prétexte d'être suranné. Mais, comme le rappelle Laurent Mignard, « il faut se souvenir d'où vient cette musique : d'Armstrong d'abord, d'Ellington ensuite et de Coleman par la suite. Ceux qui ne sont pas d'accord avec ses origines devraient faire autre chose que du jazz. » Voilà qui a le mérite

d'être clair, et d'être interprété avec une passion proche de la contagion. Là où il se trouve, le « Duke », dandy philanthrope, peut se reposer. Sa descendance est assurée.

Diala GEMAYEL

Les prochains rendez-vous de Liban Jazz : Archie Shepp Quartet, le 23 septembre ; Dhafer Youssef, le 24 ; Anouar Brahem, le 25. Site Web : <http://www.libanjazz.com>.



Une batterie de cuivres pour la « Far East Suite ».



Aux commandes, un grand connaisseur du « Duke ».

RENCONTRE AVEC LE TRANSCRIPTEUR DE « THE FAR EAST SUITE » DE DUKE ELLINGTON, QU'IL INTERPRÉTERA CE SOIR

Laurent Mignard et son Grand orchestre : ça swingue !

Ouverture ce soir, 21h, dans le cadre du Festival de Zouk Mikaël, de « Liban Jazz », avec le Grand orchestre de Laurent Mignard, qui interprétera *The Far East Suite*, de Duke Ellington. Ce dernier l'a composée après sa tournée au Moyen et Extrême-Orient, entre septembre et novembre 1963, qui l'a mené de Damas au Japon en passant par Amman, Kaboul, Delhi, Téhéran, Bagdad, Beyrouth et Ankara. Le coup de foudre de Laurent Mignard, trompettiste très attaché à sa région natale de Seine-et-Marne, pour le « Duke » et, plus particulièrement, pour ses œuvres peu connues du grand public date de 1998. « *En dirigeant un orchestre d'élèves en Seine-et-Marne, j'avais le projet de l'amener à se produire dans les églises de la région, par manque de véritables salles de concert. C'est à ce moment-là que j'ai découvert la musique sacrée de Duke Ellington.* »

Petite remarque de taille : le compositeur noir américain n'a laissé presque aucune partition derrière lui. « *L'explication est claire, précise Laurent Mignard. L'orchestre jouait 300 jours par an. Forcément, il connaissait son jeu par cœur.* » L'étape de transcription a donc été aussi capitale que longue. « *J'ai commencé par des versions allégées pour mes élèves. Et quand j'ai remporté, en 2002, le second prix d'orchestre au Concours national de jazz de La Défense, j'ai rencontré un programmateuse, lui aussi grand admirateur du "Duke", qui m'a demandé si je voulais prendre en charge la récréation du concert de musique religieuse qu'Ellington a donné en l'église Saint-Sulpice en 1968. J'ai évidemment accepté.* »

Dans l'ordre du périple

En 2003, il se produit comme prévu, après neuf mois de transcription, pour près de deux heures de concert. *Far East Suite* a très vite constitué son chantier musical suivant. Il a aussi fallu réunir 15 musiciens, suffisamment connaisseurs de l'œuvre du géant du big band. « *J'ai choisi de former l'ensemble autour de la section rythmique représentée par le trio de Philippe Milanta. Les cuivres l'ont rejointe peu à peu.* » Musicalement, bien sûr, chacun est à sa place et tous vouent une idôlatrie pour chacun des musiciens du « Duke ». « *Chacun est heureux d'être dans son rôle et de surprendre son collègue en jouant comme son idole* », poursuit Laurent Mignard qui dirige l'ensemble et lit, à l'occasion des



Laurent Mignard : sur les traces libanaises du « Duke ». (Photo Michel Sayegh)

concerts, des extraits de l'autobiographie de Duke Ellington.

En première partie seront interprétés des standards relativement connus, mais pas trop non plus, et des mélodies sorties de vieilles caisses d'archives. Et, en seconde partie, la fameuse *Far East Suite* et ses neuf « mouvements », « présentés dans l'ordre de son périple », commente le chef d'orchestre. « *Pour connaître la musique de quelqu'un, affirme Laurent Mignard, il faut déchiffrer chaque accord, la connaître dans ses moindres recoins. Celle de Duke Ellington ne peut pas se découvrir par une écoute de surface.* » Et d'ajouter, en bon « serviteur de Duke Ellington », un qualificatif que lui a accolé la presse et dont il se réclame, que « *le compositeur, qui n'avait pas de formation musicale théorique, a cassé des règles qu'il ne connaissait pas.* » *Far East Suite*, à considérer comme une « *suite de morceaux thématiques* » composés par Duke Ellington et son partenaire Billy Strayhorn, « *intègre l'Orient dans l'idiome du jazz.* » Ça va swinguer.

Diala GEMAYEL

Duke's "Far East Suite" opens week of Oriental Jazz

French bandleader pays tribute to jazz legend Ellington

Ramsay Short
Daily Star Staff

ZOUK MIKAEL, LEBANON: For many music fans on Saturday night, the ticket to have was *tarab*-pop legend Amr Diab in Tripoli. The man famous for inventing the Arabic-techno genre always pulls in a crowd, and these days he has emerged as the elder statesman in a field of less-accomplished young pretenders.

For movie buffs, the ticket to have was the series of films, documentaries and shorts showing at the Beirut DC Film Festival in Achrafieh, Beirut. With experimental and creative works by Arab directors, the festival has been making an indelible mark over the past week.

For this critic, however, the hottest ticket in town was the opening of the LibanJazz festival at Zouk Mikael, where French trumpeter, conductor and arranger Laurent Mignard and his 15-piece big band debuted – for the first time in Lebanon – Duke Ellington's 1966 work, "Far East Suite."

The Frenchman also gave us a number of classic Ellington tunes, creating an atmosphere closer to that of New York's legendary Cotton Club than that of an open-air gig in a recreated Roman amphitheater perched atop the bay of Jounieh under glittering stars.

The band performed impeccably, full of the required classic jazz swing that Ellington helped create way back when. Amusingly, when asked by reporters what Baghdad, Beirut and Damascus were like on his return home from the 1963 Mideast tour out of which "Far East Suite" was born, Ellington replied characteristically, "They're swinging places, man, swinging!"

Driven by the rhythm trio of Philippe Milanta on piano, the unstoppable Bruno Rousselet on contra-bass and the delicate

Julie Saury on drums, Mignard's team of horns – five saxophones/clarinetists, four trumpets and three trombones – were a tight outfit indeed.

The first half was all classic Ellington, from "In A Mellow Tone," to the Duke and his writing partner Billy Strayhorn's finely woven jazz arrangement of Tchaikovsky's "Nutcracker Overture."

Between each composition the tall, gawky Mignard explained a little about the track's history and Ellington's history. In French and broken English, the bandleader had the crowd not only better informed but also in stitches of laughter with his anecdotes and self-effacing manner.

"Pyramid," we discover, for example, was the result of Ellington's trips to Spain and Africa, and what he called "Afro-Iberian," or "New Exotic" music. "Black And Tan Fantasy" is an exquisite, emotive funeral march made for trombone and trumpet – and played so finely here by Guy Figlionos and the inimitable Francois Biensan that we may as well have been advancing down a wide New Orleans avenue behind wailing pallbearers.

Would it be fair to say that Ellington is big band jazz and swing's greatest composer? On the strength of pieces like "Harlem Airshaft," and the incomparable "Mood Indigo," both of which the Mignard Orchestra performed Saturday, the answer is quite possibly yes.

These compositions of sophisticated swing are elevations in unified, instrumental music. "Harlem Airshaft," which was written by Ellington in a response to the hit tune entitled "In The Mood," which he hated as a piece of popular fluff with little musical dignity, is a driving ensemble piece in the hands of Mignard, and featured the bandleader himself in a rare trumpet solo, tightly wrought

blowing full of funk.

"Mood Indigo," a fantastic slice of lazy, groovy jazz, once again saw the soloists perform – sax, trombone and trumpet – and illustrated one of Ellington's best skills as a bandleader – and here Mignard's: Duke was able to capture the essence of a great player in his work, so that it seemed to have been written personally for that musician. He brought out the best in his players by composing to their strengths, giving the tunes an incredibly vivid dimension.

Mignard, in pushing the brilliant skills of Biensan on trumpet – who, using his mutes, managed to coax that very exquis-

|| "Depk"... is inspired by the region's traditional dabke dance

ite, Miles-like sound out of his horn – and Sylvain Rifflet on clarinet – who creates unadulterated Oriental-feel lovmaking with his instrument – compares favorably with Duke.

Following a brief interval on Saturday, the big band returned to the Zouk stage for the highlight of the evening, the "Far East Suite."

The lengthy work was composed in fits and starts following the band's 1963 State De-



Figlionos and Biensan solo on "Black and Tan Fantasy."

partment-sponsored tour of Syria, Lebanon, India, Sri Lanka, Iran, Iraq and other countries. It took two years after President John F. Kennedy's assassination for the pair to put the work together, and Mignard clearly worked with his band for a long time to put it together for an excited audience at LibanJazz.

"Far East Suite," is a trip around the nations Ellington visited, and indeed, it manages to catch the scales and tones of Eastern music combined with a skillful patchwork of improvisation. We hear tunes inspired by India's Taj Mahal like "Agra," which is led by Guy Arbib's powerful baritone sax, and "Blue Pepper," a sort of swinging Far East blues number full of driving sax and screaming trumpet.

Ellington always preferred to think of himself as a composer rather than a jazz musician, composing tone poems and extended suites as far back as the 1930's, and "Far East Suite"

clearly follows in that vein.

Mignard understands this, and the result is a performance of elegance and drive from an accomplished team. Milanta, on piano is particularly worthy of praise, his solos particularly moving.

From the opening track, "Tourist Point of View," to the final one, "Ad Lib On Nippon," Ellington is at his most passionate and lyrical, and Mignard pushes the sidemen to soaring solo work again – in particular on tracks about Iran like "Isfahan" and "Amad," which explores Syria, to the better-known "Bluebird of Delhi," in which Rifflet's delicate clarinet solo has the audience rapt.

The audience was also excited by "Depk," which came on the back of Ellington's visit to Amman and Beirut and is inspired by the region's traditional *dabke* dance. It is a wonderful piece, full of abstract riffing, at times sentimental and at times forceful.

"Mount Harissa," which

from the Zouk amphitheater is visible far above with its giant statue of the Virgin Mary, became the track most-beloved by a partisan audience Saturday, and deservedly so. Ellington, who was a supremely god-fearing and spiritual man, was incredibly moved by Harissa when he came to Lebanon, and the track, which is driven by a sumptuous piano melody and backed up by big horns sounding together, reflects that. The Mignard band captured that spirituality in detail.

Throughout "Far East Suite," there is a kind of harshness juxtaposed with beauty, an example of how perfectly Ellington understands something of the landscape and the people he visited in the Middle East.

In the hands of the Laurent Mignard Orchestra, the Lebanese audience got to witness "Far East Suite" live for the first time, and the LibanJazz festival could not have opened in a more effective way.

اوركسترا لوران مينيار في افتتاح أمسيات «الجاز في لبنان» روح الشرق وروح ألينغتون

الجاز الشرقي الصريف، المتضمن روح الشرق وموسيقاه، كذلك الموسيقى التي ألفها دوك ألينغتون خصوصاً لبيروت، أفسحتا للشرق كي يكون حاضراً ويقوة في أمسية «اوركسترا لوران مينيار».

مقاربات شرقية

الحضور العقول لحفل مينيار من محبي الجاز، رغم التخوف والإنشغالات مع بداية الموسم المدرسي والجامعي، ساعد على خلق حال من الإنصهار بين الفرقة ومستمعيها. قدم للحفل بالفرنسية كزيم غطاس، لتبدأ الموسيقى الثميلة مع سبعة عشر عازفاً بين فيهم قائد الأوركسترا مينيار والمعازفة الأثني الوحيدة على أفتها (الباسري).

انصّب عزف برنامج السهرة بفاليته على معزوفات من أسطوانة Far East Suite الذي لم يتسن لألينغتون تقديمها في حفل للجيمور. «جيل حريص» الذي استوحى منه ألينغتون مقارباته الموسيقية الشرقية، القسم الأول من البرنامج لاسم روح الشرق في تلك الإنطباعات الغنية المصرية تحديداً «Pyramid» بالإضافة إلى أجواء نيويوركية Harlem Airshaft التي استحضرت ملمحاً أميركياً في الجاز، وأسود على وجه الخصوص، يهتم بما يجري من عزف في أقبية نيويورك وملاهيها.

لوران مينيار بقيادة وعزفاً مع فرقته الكبيرة، قدموا مفهومهم الخاص إلى الشرق، بكل الفنية العالية والروح الحساسة والخبرة العميقة لعمل ألينغتون الموسيقي، فيما أحينا تحديداً، متأبع العمل «الجازي» الأصلي، الذي حافظ على أميركيته ومنابته وشأنه، فجاء أكثر تعبيراً وقوة.

الحفل الذي تخللته استراحة لمدة عشر دقائق، كان كافياً كي يتقلنا عبر مهارات مينيار، إلى السفر مع الموسيقى، بانعكاس العالم الذي زاره ألينغتون.

عناية جابر

كذلك نشر «الجاز» في لبنان والشرق الأوسط، هذه هي رغبته الأولى لكريم غطاس، أما الثانية فهي نشر الجاز الشرقي في العالم.

أمسية السبت 18 أيلول في الثامنة والنصف وفي قاعة ذوق مكابيل، كانت أولى برمجة مهرجان «لبنان جاز» وهي خصصت في عنوانها العريض كتحية للموسيقى دوك ألينغتون احتفالاً بمرور أربعين سنة على زيارته للشرق الأوسطية. أحيا الحفل لوران مينيار والعازفون «بيغ باند»، وهو قائد «اوركسترا لوران مينيار»، المعروف بأنه الأكثر إخلاصاً لدوك ألينغتون، عملاق الجاز، من قادة الأوركسترات، وأفضل من يقدمه ويعزف له. مقطوعة ألينغتون «Les suites Orientales»، أو «متتاليات شرقية» كذلك «Far East Suite» التي تحكي علاقة ألينغتون بالشرق حيث أحيا منذ عقود أربعة أمسيات استثنائية في «التياترو الكبير» يومها، ضمن جولة شرقية تنقل فيها بين دمشق وبغداد وطهران وكابول.

مزاج جازي

نحن جميعاً نملك مزاجاً «جازياً»، بمعنى آخر لا يوجد بيتنا من هو حر تماماً أو خال من الشكوى. من هذا المزاج الحزين إلى هذا الحد أو ذاك، ومن الرغبة في علاقة صحيحة بين الجمهور اللبناني وموسيقى الجاز، كما استعادة صلة قديمة به، في رهن تغيب الهويات والذاكرة والخصوصيات عمل القيعون على مهرجان «لبنان جاز» أو «جاز في لبنان» التي صفاورة إحيائه. بعد أن شارك موسم المهرجانات على الإنتهاء، وعاد الشباب إلى مدارسهم وجامعاتهم. كرم غطاس الشاب اللبناني الأصل، عاد إلى لبنان في فكرته إلى «لبنان جاز» ليطلق تحديه مع الشاعرة والفنانة ابتيل عدنان عرابية «مهرجان الجاز في لبنان»، ولينصباون مع «مهرجان ذوق مكابيل» بإقامة سهرات موسيقية أربع، قاسمها المشترك هو موسيقى الجاز في تنوعها من سهرة إلى أخرى، يحاول من خلالها غطاس ربط الشرق والغرب عبر من موسيقى واحد.

من بين كل السنوات المهرجانية اللبنانية، أنت هذه السنة بحق، لتكون سنة الجاز بامتياز، نظراً إلى كثرة الأنشطة الموسيقية التي أقيمت لهذه الغاية في العاصمة بيروت والمناطق الكبيرة والمعروفة عند القارئ، أو تلك الشبانة بشكل رئيس، التي جرت في الساحات العامة أو الباني القديمة.

في الحقيقة إن «الجاز» يتقدم في العالم أجمع، كثرته عندنا لهذه السنة، من كونه يتضمن تلك الحال الشعورية العاطفية التي توثق بين محبي هذا الصنف الموسيقي، التوثيق أيضاً يأتي من الروح الإحتجاجية لموسيقى الجاز التي تسهم وتحض على التعبير الذاتي، والتفاعل الثقافي. سلاسة الجاز كذلك، تجمع بين جمهوره، إذ يكفي أن يكون حوس السامع للجاز «مترنومي»، قادراً على التقاط الإيقاع الموسيقي من خلال الذين مكيفين على حزم إيقاع يومياتنا الحياتية حتى يستسيقه ويطلب له مباشرة.



لورانس لوران مينيار في الذوق

LES RENDEZ-VOUS DU MAG • PARIS

Festival L'âme du Duke plane sur l'Esprit Jazz

La jeune manifestation qui a réveillé le mythe de Saint-Germain-des-Prés installe, pour la troisième année, la note bleue Rive gauche. Au programme : concerts de ténors, bœufs de jeunes talents et films, bien sûr, mais aussi un superbe hommage à Duke Ellington

Boris Vian assurait : « Le jazz, c'est comme les bananes, ça se consomme sur place. » Entendez : dans les clubs de Saint-Germain-des-Prés, où défilèrent Bud Powell, Kenny Clarke, Bill Coleman... Mais, en 2000, la note bleue a délaissé le quartier des existentialistes pour s'installer sur la Rive droite. « Ce coin du VI^e demeure cependant l'image du jazz à Paris », assure Frédéric Charbaut, un ancien ingénieur aéronautique de Dassault qui s'est lancé en 1986 dans l'aventure musicale



Miles Davis et Duke Ellington font leur cinéma à l'Action Christine. Ici, le Duke lors d'une émission en 1970.

via la radio (Supedoustic, Paris Jazz), la presse (*Jazz Hot*), la production et le management de groupes de jazz. Avec Donatienne Hantin, son épouse, et Joël Leroy, un ami

de dix-huit ans qui a lui aussi envoyé aux orties son job de directeur financier, ils décident de réveiller le mythe germanopratin, en sommeil depuis quarante ans. Ils créent une association, l'Esprit Jazz, et annoncent un premier festival pour mai 2001. Huit jours avant, Joël Leroy meurt prématurément. C'est dire si, le soir de l'inauguration, tous ses amis ont le cœur serré.

Les Parisiens suivent. En 2002, ils sont entre 6 000 et 8 000 à découvrir de nouveaux talents, à écouter les concerts de musiciens reconnus en formations exclusives ou dans des rencontres inattendues, à voir les expositions et les vieux films également programmés.

Cette année, L'Express soutient la jeune manifestation, qui associe sa 3^e édition au bicentenaire de la cession de la Louisiane aux Etats-Unis par Napoléon. Trois trios de jazz acoustique s'installent dans les caves voûtées du très chic chausseur Berluti. L'électroquasite le Tennessee Jazz Club ; les DJ, la Mezzanine de l'Alcazar. Miles Davis et Duke Ellington font leur cinéma à l'Action Christine. Fabien Mury, Jean-Christophe Benoy et Fred Pallem, les nommés aux djangos d'or, catégorie nouveaux talents, se donnent en concert à l'auditorium Saint-Germain-des-Prés, où sont également à l'affiche une rencontre Orient-Occident



Les hypertoniques Louisianais du Dirty Dozen Brass Band. Laurent Mignard, ci-contre, et une formation de fondus d'Ellington seront les « messagers » du Duke.



L'âme de cet éternel gentleman dans cette même église, tel est le pari de l'Esprit Jazz. Aucune partition du concert de 1969 n'ayant été éditée, il fallait un musicien hors pair pour la restituer d'après les enregistrements discographiques. C'est Laurent Mignard, trompettiste, compositeur et arrangeur, leader de formations à géométrie variable, qui sera le « messager » du Duke. Les musiciens du big band qu'il a formé sont bien sûr « des fins de swing excités par le projet et par l'univers ellingtonien ». Ainsi, André Villeger endossera le « rôle » de Johnny Hodges ; François Biensan, celui de Cootie Williams ; Stéphane Chausse, celui de Russell Procope... Si l'on ajoute la chanteuse La Velle, un chœur de gospel, quatre chanteurs lyriques et un récitant qui portera la parole du compositeur, l'émotion devrait étreindre l'assistance. Mignard, qui a des relations avec l'au-delà, promet même qu'« ou entendra la voix du Duke ».

● **Martine Lachaud**
Du 5 au 17 mai. Renseignements : 01-56-24-35-50 et www.esprit-jazz.com



Fred Pallem se produire à l'auditorium Saint-Germain-des-Prés.

Laurent Mignard : esprit, es-tu là ?

JAZZMAN – mai 2003
Saint-Sulpice « SACRED CONCERT »

Concours de La Défense, juin 2002. Le verdict tombe. Deuxième prix d'orchestre: Laurent Mignard Jazz Quartet! Surprise. On serre des mains, on se congratule. Sur le chemin du retour, un visage familier: Fred Charbaut. Dieu sait pourquoi, Ellington vient se glisser dans la conversation. Le trompettiste (de poche) évoque son travail fructueux avec les élèves de sa vallée natale du Petit-Morin, en Seine-et-Marne, autour de la musique sacrée de Duke. Charbaut avoue chercher un beau spectacle pour le gala d'ouverture du prochain festival Esprit jazz à Saint-Germain-des-Prés. Un ange passe. Et une idée: pourquoi ne pas recréer cette œuvre méconnue de Duke, en big band à Saint-Sulpice, son Sacred Music Concert? Près de trente-cinq ans après... Huit mois plus tard. Clamart. Bienvenue dans la tanière de Mignard, "Jazz et associés". On entre. D'emblée, une vision, un parfum, enivrant: Ellington. Partout. Disques, bouquins, partitions. "Plus qu'un mois avant la création à Saint-Sulpice. C'est la dernière ligne droite, après des mois de transcriptions et de recherche." Ardent, les traits tirés, Laurent ne dégage aucun stress. Ce n'est pas le style de la maison. C'est qu'il n'en

est pas à son premier grand défi — le Train du jazz en 1991, c'était lui! Artiste engagé, hyperactif. Passionné aussi bien par King Oliver que par Don Cherry, trompinette oblige. Un drôle d'électron libre que cet ex-fils de pub... "Deux répétitions sont prévues avant le concert. Elles consisteront à faire ce que l'on fait trop peu dans ce pays, à savoir travailler sur le son d'orchestre. L'équipe réunie est béton: La Velle a accepté de tenir le rôle de la chanteuse soliste, servie par un formidable chœur gospel noir et un big band de pointures — des fondus d'Ellington, enthousiastes, qui swinguent. Je ne voulais pas d'un orchestre show off, brillant, mais plutôt un ensemble qui ait de la profondeur, de la gravité. Au travers de ce répertoire sacré, on sert une cause qui nous dépasse. On ne parle même plus de Duke ici... mais de Dieu!"
Jonathan Duclos-Arkilovitch

• **À ÉCOUTER:** Laurent Mignard Jazz Quartet, "Suites", Juste une trace / AMOC.

• **EN CONCERT:** Duke Ellington "Musique sacrée", création le 6 mai à l'Eglise Saint-Sulpice à Paris, dans le cadre du Festival Esprit Jazz; en quartette le 30 avril à la Foire de Paris, le 16 mai à Provins et le 18 juin à Orléans.

• **À CONSULTER:** www.jazz-associes.com



Christian Ducasse / Gamma